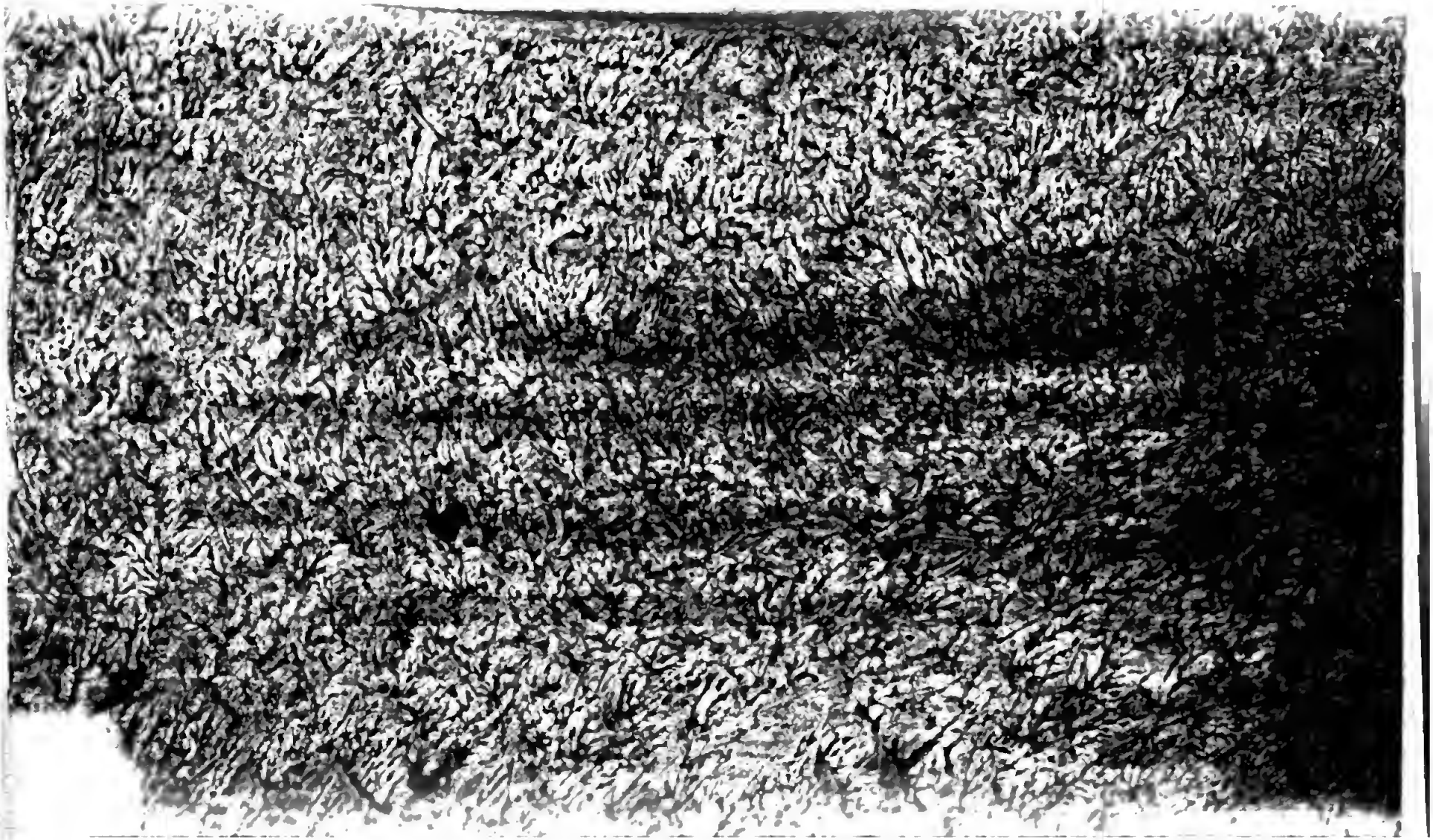
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
5 12
NAPOLI

Digitized by Google



936.11

II Suppl. Poet. B. 5.

OEUVRES
DE
LÉONARD.

TOME II.

627796 SBN

OEUVRES

DE

LÉONARD,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR VINCENT CAMPENON.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVIII.

AUX MANES
DU MARQUIS
DE CHAUVELIN.

Toi qui des ombres fortunées
Habites les bois toujours verts!
Je t'ai vu sourire à ces vers
Tracés dans mes jeunes années.
C'est en vain qu'en l'honneur du Dieu
Qui m'apprit à trouver la rime,
Sur mon ouvrage, en plus d'un lieu,
Je viens de repasser la lime;
Ses défauts resteront toujours.
Montesquieu peignit une belle
Simple, naïve, sans atours:
J'ornai sa beauté naturelle;
J'en demande grace aux Amours.
Quand je rimais par fantaisie
Cet écrit d'un heureux génie,
Tu sais qu'à charmer mon loisir
Je bornais ma lyre timide,
Et qu'un simple habitant de Gnide,

D'une gloire souvent perfide
N'a jamais connu le desir.
Ma muse n'est qu'une mortelle,
Et n'attend rien de l'avenir;
Mais je revois avec plaisir
Sa poétique bagatelle,
Comme on voit un lieu qui rappelle
Un agréable souvenir.
O Gnide! ô campagnes si chères!
Bois consacrés aux doux mystères!
Que j'aimais vos jeunes bergères
Dont l'innocence est le trésor,
Et ces jeux, ces danses légères,
Ces cœurs purs, ces amours sincères,
Ces mœurs dignes de l'âge d'or!
Tous ces biens sont imaginaires;
Mais j'ai joui de leurs chimères,
Et j'en voudrais jouir encor.

LE TEMPLE DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Vénus à Gnide aime à fixer sa cour ;
Elle n'a point de plus riant séjour :
Jamais son char ne quitte l'Empirée
Sans aborder à ce rivage heureux.
Fiers de la voir se confondre avec eux,
Les Gnidiens, à sa vue adorée,
N'éprouvent plus cette frayeur sacrée
Que fait sentir la présence des dieux :
Si d'un nuage elle marche entourée,
On reconnaît l'aimable Cythérée
Au seul parfum qu'exhalent ses cheveux.
Gnide s'élève au sein d'une contrée
Où la nature a versé ses bienfaits :
Le doux printemps l'embellit à jamais.
Une chaleur égale et tempérée
Y fait tout naître et prévient nos souhaits.
Vous n'entendez que le bruit des fontaines
Et le concert des oiseaux amoureux :
Les bois émus semblent harmonieux :

Mille troupeaux bondissent dans les plaines :
L'esprit des fleurs, par les vents emporté,
De toutes parts embaume leurs haleines ;
L'air s'y respire avec la volupté.

Près de la ville, habite l'immortelle :
Vulcain bâtit son palais somptueux,
Pour réparer l'affront qu'à l'infidèle
Il fit jadis, en présence des dieux.

Il n'appartient qu'aux Grâces de décrire
Tous les attraits de ces lieux enchantés ;
L'or, les rubis, l'agathe et le porphyre
En font le luxe, et non pas les beautés.

Dans les vergers, partout on voit éclore
Les dons brillants de Pomone et de Flore ;
Sur les rameaux la fleur succède au fruit ;
Le bouton sort du bouquet qui s'effeuille ;
Le fruit renaît sous la main qui le cueille :
Les Gnidiens que Vénus y conduit
Foulent en vain l'émail de la verdure :
Par un pouvoir, rival de la nature,
Le frais gazon soudain se reproduit.

Vénus permet à ses nymphes légères
De se mêler aux danses des bergères :
Là, quelquefois assise à leur côté,
Se dépouillant de sa grandeur suprême,
Elle contemple et partage elle-même
De ces cœurs purs l'innocente gaîté.

On voit de loin une vaste campagne
Qui fait briller les plus vives couleurs :
Le jeune amant y mène sa compagne.
Fait-elle choix de la moindre des fleurs ?
Pour son berger c'est toujours la plus belle ;
Il croit que Flore exprès la fit pour elle.

L'eau du Céphée y fait mille détours :
Elle y retient les belles fugitives :
Il faut payer, quand on est sur ses rives,
Le doux baiser qu'on promit aux amours.
Au seul abord de quelque nymphe agile,
Le fleuve épris est fixé dans son cours :
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-elle ? amant de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne ;
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se soulève, et l'embrasse, et l'entraîne :
La nymphe tremble, et pour la rassurer
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promène ;
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.

Dans la campagne, un bois de myrtes frais
Offre aux amants l'abri de son feuillage :
L'amour forma ces asyles discrets
Pour égarer le couple qu'il engage,
Toujours guidé vers des lieux plus secrets,
Toujours couvert d'un plus épais ombrage.

Non loin de là, des chênes sourcilleux,
De noirs sapins dont la voûte touffue
S'entr'ouvre à peine à la clarté des cieux,
Percent la terre, et cachent dans la nue
Leur vieux sommet qui se dérobe aux yeux.
D'un saint effroi l'ame y ressent l'atteinte;
Des immortels on croit voir le séjour:
Ils ont sans doute habité cette enceinte,
Quand l'homme encor n'avait point vu le jour.

Hors de ces bois, et sur une colline,
S'élève un temple à Vénus consacré:
Il fut bâti par une main divine;
L'art l'enrichit, les graces l'ont paré.

Bel Adonis! Vénus dans ce lieu même,
A ton aspect brûla d'un nouveau feu.
Peuples, dit-elle, adorez ce que j'aime!
Dans mon empire il n'est plus d'autre dieu.

Vénus encor, lorsque deux immortelles
De la beauté lui disputaient le prix,
Y consulta ses compagnes fidèles.
Comment s'offrir aux regards de Pâris?
Déja sur elle on répand l'ambroisie;
Elle a caché sous l'or de ses cheveux
Cette ceinture où folâtrent les jeux;
Son char l'emporte, elle arrive en Phrygie.
L'heureux berger balançait dans son choix;
Mais il la voit, soudain son cœur la nomme:

Il veut parler, rougit, reste sans voix,
Et de ses mains laisse échapper la pomme.

Jeune Psyché! l'Amour, sous ces lambris,
Par tes regards fut lui-même surpris.
Quoi! disait-il, est-ce ainsi que je blesse?
Mes traits, mon arc, tout pèse à ma faiblesse!
Et dans l'ardeur de ses premiers soupirs,
Il s'écriait au sein de sa maîtresse:
Ah! c'est à moi de donner les plaisirs!

Ce temple auguste excite, dès l'entrée,
Un doux transport qui remplit tous les sens:
On est saisi de ces ravissements
Que les Dieux seuls goûtent dans l'empirée.
Là, le génie enflammant ses pinceaux,
Créa partout des peintures vivantes:
On voit Vénus quittant le sein des eaux,
Les Dieux ravis de ses graces naissantes,
Son embarras né de sa nudité,
Et sa pudeur, la première beauté.

On y voit Mars fier et même terrible:
Du haut d'un char, dans sa course invincible,
Le dieu s'élance au milieu des combats;
Dans son œil noir un feu guerrier s'allume;
La Renommée a volé sur ses pas,
Et ses chevaux poudreux, couverts d'écume,
Ont devancé la Peur et le Trépas.
Plus loin, couché sur un lit de verdure,

A Cythérée il sourit mollement :
Ce n'est plus Mars ; on cherche vainement
Son front altier qu'adoucit la peinture ;
Avec des fleurs l'amour les a liés :
Le couple amant se regarde, soupire,
Et ne voit point, dans cet heureux délire,
L'enfant malin qui badine à ses piés.

Des lieux secrets offrent une autre scène :
Vous y voyez les nôces de Vulcain.
L'Olympe assiste à ce bizarre hymen ;
Du dieu rêveur vous remarquez la gêne :
Vénus, par grace, abandonne une main
Qui semble fuir de la main qui l'entraîne :
Sur cet époux son regard porte à peine,
Et vers l'Amour se détourne soudain.

On voit Junon, dans une autre peinture,
De leur hymen former les tristes nœuds.
La coupe en main, Vénus devant les dieux
Donne sa foi ; le ciel rit du parjure ;
Vulcain l'écoute avec un front joyeux.

Au lit d'hymen l'époux veut la conduire :
Elle résiste ; et si l'œil qui l'admire
Se méprenait à l'éclat de ses traits,
On croirait voir la fille de Cérès
Que va ravir le dieu du sombre empire.

Il la saisit ; les dieux suivent leurs pas :
Vénus en pleurs s'agite dans ses bras ;

Sa robe tombe; elle est à demi-nue:
De sa pudeur il sauve l'embarras,
Plus attentif à couvrir tant d'appas,
Qu'impatient de jouir de leur vue.

Au fond du temple il paraît sans témoin;
L'épouse touche au fatal sacrifice:
Dans ses rideaux il l'enferme avec soin:
Chaque déesse en rit avec malice.
On voit les dieux qui vont gémir au loin;
Mais ce moment pour Mars est un supplice.

Vénus créa, dans ce temple enchanté,
Des jeux sacrés, et le culte qu'elle aime:
Toujours présente, elle en est elle-même
Et le pontife et la divinité.
De toutes parts on lui rend, dans les villes,
Un culte impur qui blesse la pudeur:
Il est un temple où des beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du deshonneur:
Il est un temple où l'épouse adultère
A son amant s'abandonne une fois,
Et va jeter au fond du sanctuaire
L'or criminel dont il paya son choix.
Ailleurs encore, on voit des courtisanes
A ses autels porter leurs dons profanes,
Plus honorés que ceux de la vertu;
On voit enfin, sous l'habit de prêtresse,
Des hommes vils, offrir à la déesse
Le vain regret de leur sexe perdu.

Les Gnidiens rendent à l'immortelle
Des honneurs purs, qu'elle change en plaisirs.
Pour sacrifice, on offre des soupirs,
Et pour hommage, un cœur tendre et fidèle.
Partout, à Gnide, on adore une belle;
Comme Vénus elle est fille des cieux:
A son amante on adresse des vœux,
Et c'est Vénus qui les reçoit pour elle.

D'heureux amants, remplis de leur ardeur,
Vont embrasser l'autel de la Constance;
Ceux qu'une ingrate accable de rigueur
Y vont chercher la flatteuse Espérance.
Loin les cœurs froids qui n'ont jamais aimé!
Le sanctuaire à leurs vœux est fermé.
Ces malheureux conjurent l'immortelle
De leur ouvrir la source des plaisirs,
De les sauver de cette paix cruelle
Que laisse en eux l'absence des desirs.

Vénus inspire aux bergères de Gnide
La modestie et sa grace timide,
Qui, sous le voile, ajoute à la beauté;
Mais leur front pur, où la candeur réside,
Ne rougit point d'un aveu mérité.

Dans ces beaux lieux, le cœur fixe lui-même
L'instant charmant de se rendre à ses feux:
Il est si doux de céder quand on aime!
Mais, sans aimer.... est-ce faire un heureux?

L'Amour choisit les traits dont il nous blesse.
Les uns, trempés dans les eaux du Léthé,
Sont pour l'amant que fuit une maîtresse:
Armés de feux, d'autres volent sans cesse
Sur deux cœurs neufs, et pleins de volupté;
Il a laissé ces traits faits pour la guerre,
Qui déchiraient Ariane et sa sœur,
Et dont ses bras s'armaient dans sa fureur,
Comme le ciel s'arme de son tonnerre.
Quand l'art d'aimer est donné par l'Amour,
Vénus y joint l'art séduisant de plaire.
A son autel les filles, chaque jour,
Vont adresser leur naïve prière.
L'une disait, avec un doux sourire:
Reine des cœurs! renferme dans mon ame,
Pour quelque temps, le secret de ma flamme,
Et mes aveux en auront plus de prix.
L'autre disait: Divinité suprême!
Tu sais qu'Hylas ne m'intéresse plus:
Ne me rends point les feux que j'ai perdus;
Fais seulement, fais que Myrtile m'aime.
Aucun plaisir ne saurait me charmer,
Disait une autre; en secret je soupire:
J'aime peut-être!... Ah! si je puis aimer,
Le jeune Atys a pu seul me séduire.
A Gnide, alors il était deux enfants
Simples, naïfs, d'une candeur si pure,
Qu'ils paraissaient, après quinze printemps,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras

Satisfaisait leur paisible innocence :
Heureux par elle, ils ne soupçonnaient pas
Qu'il fût au monde une autre jonissance !
Mais une abeille, aux lèvres du berger
Fit une plaie ; et pour le soulager,
Philis pressa, de sa bouche vermeille,
L'endroit blessé par le dard de l'abeille.
Qu'arrive-t-il ? Un tourment plus fâcheux,
Depuis ce jour, les a surpris tous deux :
Daphnis s'émeut dès que Philis le touche ;
Il ne fait plus que songer au baiser :
Toute la nuit, soupirant sur sa couche,
Il se désole et ne peut reposer.
Daphnis enfin consulta la déesse,
Pour obtenir un remède à ses feux :
Vénus lui dit le moyen d'être heureux,
Et le berger l'apprit à sa maîtresse.

Dans les beaux jours, une aimable jeunesse,
Près de Vénus va réciter des vers ;
Et ces amants, dans leurs tendres concerts,
Chantent sa gloire en chantant leur faiblesse.

Dirai-je, amis, tout ce qui m'a charmé ?
J'étais à Gnide au printemps de mon âge ;
J'y vis Thémire, aussitôt je l'aimai ;
Je la revis, et l'aimai davantage.
Je suis à Gnide, et j'y passe mes jours,
Le luth en main, soupirant mes amours.

Thémire et moi, guidés du même zèle,
Nous entrerons dans le temple, et jamais
On n'y verra de couple aussi fidèle;
Et nous irons visiter le palais,
Et je croirai que Thémire est chez elle;
Et je veux joindre aux roses de son sein
Quelques bouquets cueillis au champ voisin;
Et si je puis l'égarer au bocage,
Dont les détours trompent l'œil incertain....
Mais, paix! l'Amour, maître de mon destin,
Me punirait d'en dire davantage.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

A GNIDE il est un antre aux nymphes consacré;
L'amant, sur ses destins, en revient éclairé:
On n'y voit point trembler la terre mugissante,
Sur le front pâlissant se dresser les cheveux,
Et sur un trépied d'or, la prêtresse écumante,
S'agiter en fureur à la voix de ses dieux.
Vénus prête aux humains une oreille indulgente,
Sans tromper de leurs cœurs les soupçons ou les vœux.

Une fille de Crète aborda l'immortelle:
Des flots d'adorateurs s'empressaient autour d'elle:
A l'oreille de l'un elle parlait tout bas;
Elle accordait à l'autre un souris plein de charmes;
Sur un troisième encore elle appuyait son bras.
O ciel! que dans la foule elle causa d'alarmes!
Combien elle était belle et parée avec art!
Sa voix était perfide, ainsi que son regard:
D'une divinité la démarche est moins fière....
Mais Vénus lui cria: « Sors de mon sanctuaire;
« Oses-tu bien porter ton manége imposteur
« Jusqu'aux lieux où l'amour règne avec la candeur?
« Je veux qu'à ta beauté ce même orgueil survive.
« Je te laisse ton cœur, et détruis tes appas;
« Les hommes te fuiront comme une ombre plaintive;
« Et le mépris vengeur attaché sur tes pas,
« Poursuivra chez les morts ton ame fugitive. »

Fléau de ses amants, riche de leurs débris,
Des murs de Nocrétis vint une courtisane.
Quel faste était le sien ! de sa flamme profane,
Avec un front superbe, elle étalait le prix.
« Crois-tu, dit la déesse, honorer ma puissance ?
« Ton cœur ressemble au fer : dans ton indifférence,
« Mon fils même, oui, mon fils ne saurait t'enchaîner
« Au lâche qui t'appelle, et va t'abandonner.
« D'un charme séducteur tu montres l'apparence :
« Ta beauté, dont tu vends la froide jouissance,
« Promet bien le plaisir, mais ne peut le donner....
« Fuis, porte loin de moi ton culte qui m'offense. »
Un homme riche et fier vint quelque temps après ;
Il levait des tributs pour le roi de Lydie,
Et s'était chargé d'or, espérant qu'à grands frais
Il pourrait s'enflammer une fois en sa vie.
« J'ai bien, lui dit Vénus, la vertu de charmer,
« Mais je ne puis répondre à ce que tu souhaites :
« Tu prétends acheter la beauté pour l'aimer ;
« Mais tu ne l'aimes point, puisqu'enfin tu l'achètes.
« Ton or ne va servir qu'à t'ôter pour jamais
« Le goût délicieux des plus charmants objets. »

Aristée arriva des champs de la Doride.
Il avait vu Camille aux campagnes de Gnide ;
Il en était épris, et tout brûlant de feux,
Il venait demander de l'aimer encor mieux.
La déesse lui dit : « Je connais bien ton ame :
« Tu sais aimer ; Camille est digne de ta flamme :
« J'aurais pu la placer sur le trône d'un roi,
« Mais un simple berger mérite mieux sa foi. »

Je vins aussi, tenant la main de ma Thémire.
La déesse nous dit : « Jamais, dans mon empire,
« Je n'ai vu deux mortels plus soumis à ma loi.
« Mais que pourrais-je faire? En vain je voudrais rendre
« Thémire plus charmante, et son amant plus tendre. —
« Ah! lui dis-je, j'attends mille graces de toi.
« Fais que dans chaque objet mon image tracée,
« De Thémire sans cesse amuse la pensée;
« Qu'elle dorme et s'éveille en ne pensant qu'à moi;
« Qu'absent, elle m'espère, et présent, craigne encore
« Le douloureux moment qui doit nous séparer:
« Fais que Thémire enfin, du soir jusqu'à l'aurore,
« S'occupe de me voir, ou de me desirer. »

Gnide alors célébrait des fêtes solennelles,
Dont le spectacle attire une foule de belles:
Ce peuple ambitieux accourt de toutes parts,
Pour disputer le prix et fixer les regards.
A leur cercle élégant la déesse préside,
Et son choix d'un coup-d'œil entr'elles se décide.

Des remparts de Corinthe il vint trente beautés,
Dont les cheveux tombaient en boucles ondoyantes:
Dix autres, qui n'avaient que des graces naissantes,
Venaient de Salamine, et comptaient treize étés.
Les filles de Lesbos se disaient l'une à l'autre:
« Mon cœur est tout ému, depuis que je vous voi:
« Vénus, si votre aspect l'enchante autant que moi,
« Parmi tant de beautés, doit couronner la vôtre. »

Milet avait fourni les plus rares trésors;
Cinquante objets, plus frais qu'une rose nouvelle,

De la perfection présentaient le modèle.
Mais les dieux, ne cherchant qu'à former de beaux corps,
Manquèrent d'y placer la grace encor plus belle.

Chypre avait envoyé cent femmes au concours.
Elles disaient : « Vénus a reçu nos prémices ;
« Aux pieds de ses autels nous passons nos beaux jours ;
« Et d'un scrupule vain, qui s'alarme toujours,
« Nos charmes, sans rougir, lui font des sacrifices. »

Celles que l'Eurotas vit naître sur ses bords,
Dans leurs libres atours bravaient la modestie,
Et prétendant complaire aux lois de leur patrie,
De l'austère pudeur se jouaient sans remords.

Et toi, mer orageuse, en naufrages féconde !
Tu sais nous conserver de précieux dépôts.
Jadis tu t'appaisas, quand de jeunes héros
Portaient la toison d'or sur ta plaine profonde ;
Et cinquante beautés, qui sortaient de Colchos,
Sous leur fardeau chéri firent courber ton onde.

Dans un essaim nombreux de légers courtisans,
Ariane parut, telle qu'une déesse :
Les beautés de Lydie entouraient leur princesse ;
Cent filles à Vénus apportaient ses présents.
Distingué par son rang moins que par sa tendresse,
Candaule, jour et nuit, la dévorait des yeux ;
Sur ses jeunes attraits sa vue errait sans cesse :
« Mon bonheur, disait-il, n'est connu que des dieux ;
« Il serait bien plus grand s'il donnait de l'envie.

« Belle reine, quittez cette toile ennemie ;
« Présentez-vous sans voile aux regards des mortels ;
« C'est peu du prix qu'on offre, il vous faut des autels. »

Près de là paraissaient vingt Babyloniennes :
La pourpre de Sidon, l'or et les diamants,
Sans augmenter leur prix, chargeaient leurs vêtements.
Comme un signe d'attraits, d'autres encor plus vaines,
Osaient bien étaler les dons de leurs amants.

Cent brunes, qui du Nil habitent le rivage,
Avaient à leurs côtés leurs dociles époux.
« Si les lois, disaient-ils, vous font régner sur nous,
« Votre beauté vous donne un plus grand avantage :
« Nos cœurs, après les dieux, ne chérissent que vous ;
« Il n'est point sous le ciel de plus doux esclavage.
« Le devoir vous répond de nos engagements ;
« Mais l'amour peut lui seul garantir vos serments.
« Aux honneurs de ces lieux montrez-vous moins sensibles
« Qu'au plaisir délicat de nous garder vos cœurs,
« De recueillir chez vous des hommages flatteurs,
« Et d'embellir le joug de vos maris paisibles. »

D'autres vinrent d'un port qui, sur toutes les mers,
Déploie avec orgueil ses flottes opulentes :
Il semblait qu'en ce jour leur parure brillante
Avait de tout son luxe épuisé l'univers.

Il vint de l'orient dix filles de l'Aurore :
Ses nymphes, pour la voir, devançaient son réveil,

Et de son prompt départ se plaignaient au Soleil :
Elles voyaient leur mère, et se plaignaient encore
Que le monde jouît de son éclat vermeil.

Du fond de l'Inde, il vint une reine charmante :
Ses enfants déja beaux folâtraient dans sa tente :
Des hommes la servaient en détournant les yeux :
Esclaves mutilés, honteux de leur bassesse,
Depuis qu'ils respiraient l'air brûlant de ces lieux,
Ils sentaient redoubler leur affreuse tristesse.

Les femmes de Cadix se montraient sur les rangs.
Les belles ont partout des hommages fidèles :
Mais dans tous les climats, les honneurs les plus grands
Peuvent seuls appaiser l'ambition des belles.

Les bergères de Gnide attiraient tous les yeux :
Quel doux frémissement s'élevait sur leurs traces !
Au lieu d'or et de pourpre, elles avaient des graces ;
Les seuls présents de Flore entouraient leurs cheveux :
Leurs guirlandes couvraient une gorge naissante
Qui, pour fuir sa prison, s'agitait vainement ;
Et leur robe de lin, dans leur simple agrément,
Dessinait les contours d'une taille élégante.

On ne vit point Camille à ces fameux débats :
« Que m'importe le prix, cher amant, lui dit-elle ?
« C'est pour toi, pour toi seul que je veux être belle :
« Le reste est pour mon cœur comme s'il n'était pas. »

Diane dédaignait une gloire profane ;

Mais on voyait briller ses charmes ingénus :
Tandis qu'elle était seule, on la prit pour Vénus ;
Diane avec Vénus n'était plus que Diane.

Gnide, pendant ces jeux, présentait l'univers :
On eût dit que l'Amour, pour un jour de conquête,
Rassemblait des attraits de cent climats divers ;
Jamais on n'avait vu de si pompeuse fête.
La nature aux humains partage la beauté,
Comme elle est assortie à chaque déité.
Partout on retrouvait, d'espaces en espaces,
Ou Pallas, ou Thétis, la grandeur de Junon,
Ou la simplicité de la sœur d'Apollon,
Le souris de Vénus, ou le charme des Graces.
La Pudeur, dans son air, variait tour-à-tour,
Et semblait se jouer de ce peuple folâtre :
Ici, l'œil s'arrêtait sur deux globes d'albâtre ;
Et plus loin, sur un pied façonné par l'amour.

Mais les dieux immortels, ravis de ma Thémire,
En voyant leur ouvrage, aiment à lui sourire ;
Vénus avec plaisir contemple ses appas :
C'est l'unique beauté, dans le céleste empire,
Que d'un jaloux dépit les dieux ne raillent pas.

Comme parmi les fleurs qui se cachent dans l'herbe,
La rose avec éclat lève son front superbe,
On vit sur tant d'attraits mon amante régner.
Ses rivales à peine eurent le temps de l'être :
Leur foule était vaincue avant de la connaître.

« Graces, dit la déesse, allez la couronner;
« De mille objets charmants que le cirque rassemble,
« Voilà, dans sa beauté, le seul qui vous ressemble. »

Tandis qu'avec ses sœurs, aux autels de Vénus,
Thémire triomphante est encore arrêtée,
Je trouve dans un bois le sensible Aristée:
Je l'avais vu dans l'antre, et je le reconnus.
Nous fûmes attirés par un charme rapide:
Car Vénus, à l'aspect d'un habitant de Gnide,
Fait goûter en secret les doux ravissements
De deux amis rendus à leurs embrassements.

Je sentis que mon cœur se donnait à sa vue;
Vers les mêmes liens nous étions emportés:
Il semblait que du ciel l'Amitié descendue,
Venait dans ce bosquet s'asseoir à nos côtés.

Je lui fis de ma vie une histoire fidelle.
Mon père, qui servait notre auguste immortelle,
M'a fait naître, lui dis-je, au sein de Sybaris.
Quelle cité! Ses goûts sont des besoins pour elle:
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle,
Des trésors de l'état on y donne des prix.

Ces lâches habitants ont banni de leur ville
Tous les arts dont le bruit trouble un sommeil tranquille,
Ils pleurent des bouffons quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse

Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent ;
Et les faveurs des Dieux sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si longtemps à consulter leurs glaces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A moduler leurs voix, à composer leurs graces,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.

Une femme se livre avant même qu'elle aime :
Que dis-je ? connaît-elle un mutuel amour ?
Sa gloire est d'enchaîner ; jouir est son système ;
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour :
Mais ces riens, où le cœur trouve tant d'importance,
Mais ces soins attentifs, mais ces regards chéris,
Tous ces petits objets qui sont d'un si grand prix,
Tant de moments heureux avant la jouissance,
Ces sources de bonheur manquent à Sybaris.

Si du moins sur leur front on voyait se répandre
Cette faible pudeur, ombre de la vertu !
Mais, hélas ! c'est un fard qui leur est inconnu :
L'œil est fait à tout voir, l'oreille à tout entendre.

Loin que la volupté les rende délicats,
A distinguer leurs goûts ils ne parviennent pas.
Dans une gaîté fausse, ils s'occupent de vivre ;
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout ;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.

L'ame froide au bonheur est de feu pour les maux ;
La plus légère peine et l'éveille et l'agite :
Une rose pliée au lit d'un Sybarite,
Pendant toute une nuit le priva du repos.

Le poids de leur parure accable leur paresse :
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri, qu'il ne peut plus jouir,
Et que dans les festins il leur manque sans cesse.

Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une vie uniforme et tranquille :
Leur corps, pendant le jour, y demeure immobile ;
Ils sont exténués, s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sybarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile, attend le premier maître.

Dès que je sus penser, je méprisai ces lieux ;
Car la vertu m'est chère, et j'honore les dieux.
« Ah ! disais-je, fuyons une terre ennemie ;
« D'un air contagieux je crains de m'infecter.
« Que ces enfants du luxe habitent leur patrie !
« Ils sont faits pour y vivre, et moi pour la quitter. »
Pour la dernière fois, je cours au sanctuaire,
Et touchant les autels qu'avait servis mon père,
« O puissante Vénus ! lui dis-je à haute voix,
« J'abandonne ton temple, et non tes saintes lois :
« Tu recevras mes vœux, quelque lieu que j'habite ;
« Mais ils seront plus purs que ceux d'un Sybarite. »

Je pars, j'arrive en Crète, et ce triste séjour
M'offre les monuments des fureurs de l'Amour.
On y voyait encor le fameux labyrinthe
Dont un heureux amant avait franchi l'enceinte;
Et le taureau d'airain, par Dédale inventé,
Pour tromper ou servir une flamme odieuse;
Et le tombeau de Phèdre, épouse incestueuse,
Dont le crime chassa le jour épouvanté;
Et l'autel d'Ariane, amante délaissée,
Qui, sur un bord désert conduite par Thésée,
Ne se repentait pas de sa crédulité.

Cruel Idoménée! impitoyable père!
On y voyait aussi ton palais sanguinaire.
Ce prince, à son retour, n'eut pas un meilleur sort
Que tant d'autres chargés des dépouilles de Troie;
Tous les Grecs dont la mer n'avait point fait sa proie,
Ne purent sous leur toît échapper à la mort:
Vénus, à leurs moitiés inspirant sa colère,
Se vengea par la main qu'ils croyaient la plus chère.

« Qui m'arrête, ai-je dit? cette île est en horreur
« A la divinité dont j'attends mon bonheur. »
Je me hâtai de fuir: mais, battu par l'orage,
Mon vaisseau de Lesbos aborda le rivage.
C'est encore un séjour peu chéri de Vénus:
Elle ôte la pudeur au visage des femmes,
La faiblesse à leurs corps, et la crainte à leurs ames.
J'y vis avec effroi les sexes méconnus.
Vénus, fais-les brûler de feux plus légitimes!
A la nature humaine épargne tant de crimes!

Lesbos est le pays de la tendre Sapho :
Les murs de Mytilène ont été son berceau.
Cette fille immortelle, ainsi que son génie,
Se consume sans fin d'une flamme ennemie :
A soi-même odieuse, et pleurant sa beauté,
Elle cherche toujours son sexe qu'elle abhorre.
« Comment d'un feu si vain est-on si tourmenté ?
« Ah ! l'amour, disait-elle, est plus terrible encore,
« Plus cruel dans ses jeux, que l'amour irrité. »

Je passai de Lesbos dans une île sauvage :
C'était Lemnos. Vénus n'y reçoit point de vœux :
On la rejette, on craint que son culte amoureux,
Du farouche habitant n'énerve le courage.
Vénus punit souvent ce peuple audacieux ;
Mais il subit les maux sans expier l'outrage,
D'autant plus obstiné, qu'il est plus malheureux.

Loin de cette île impie, égaré sur les ondes,
Je cherchais un séjour favorisé des cieux.
Délos fixa longtemps mes courses vagabondes ;
Mais, soit que nous ayons quelques avis des dieux,
Soit qu'un instinct céleste éclaircisse à nos yeux
Du sort qui nous attend les ténèbres profondes,
Je me crus appelé vers des bords plus heureux.

Une nuit que j'étais dans ce repos paisible
Où l'esprit, par degrés, rendu comme impassible,
Semble se délivrer de ses liens secrets,
Il m'apparut en songe une jeune immortelle,

Moins belle que Vénus, mais brillante comme elle.
Un charme irrésistible animait tous ses traits :
Ce que j'aimais en eux, je n'aurais pu le dire ;
J'y trouvais ce qui pique, et non ce qu'on admire ;
Ils étaient ravissants, et n'étaient point parfaits.
En anneaux ondoyants, sa blonde chevelure
Tombait sur son épaule et flottait au hazard :
Mais cette négligence était une parure ;
Mais elle avait cet air que donne la nature,
Cet air dont le secret n'est point connu de l'art.
Elle sourit : « Tu vois la seconde des Grâces,
Dit-elle avec un ton qui passait jusqu'au cœur :
« Vénus t'appelle à Gnide, et fera ton bonheur. »
Elle fuit dans les airs : mes yeux suivent ses traces ;
Je me lève, enflammé de plaisir et d'espoir :
Comme une ombre légère elle était disparue ;
Et le transport divin que me causait sa vue,
Bientôt cède au regret de ne la plus revoir.

Je respirai l'amour en arrivant à Gnide ;
Mais ce que je sentais, je ne puis l'exprimer :
Mon cœur se pénétrait d'une flamme rapide ;
Je n'aimais pas encor, mais je brûlais d'aimer.
Je m'avançai ; je vis des nymphes enfantines
Jouer innocemment dans les plaines voisines ;
Je me précipitai vers ces jeunes appas :
« Insensé ! m'écriai-je, où s'égarent mes pas ?
« Quel trouble me saisit ? d'où vient que je soupire ?
« J'éprouve, sans aimer, l'ivresse de Vénus !
« Mon cœur déja poursuit des objets inconnus ! »

Tout-à-coup j'aperçus la charmante Thémire ;
Je ne regardai qu'elle, et j'expirais, je croi,
Si ses regards flatteurs n'étaient tombés sur moi.
Je courus à Vénus : Écoute ma prière,
Lui dis-je, et puisqu'ici tu dois me rendre heureux,
Ordonne que ce soit avec cette bergère !
Seule, elle peut remplir ta promesse et mes vœux.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Je parlais encor de Thémire ;
Aristée, attentif à ce doux entretien,
Soupirait son amour, et voulut le décrire :
Voici ce qu'il me dit ; je ne supprime rien ;
Le dieu qui l'inspirait est le dieu qui m'inspire.

Ma vie est peu fertile en grands événements ;
Tout en est simple. J'aime, et vous allez apprendre
Les sentiments d'une ame tendre,
Et ses plaisirs et ses tourments.
Ce même amour qui fait mon bonheur et ma gloire,
Fait aussi toute mon histoire.

Camille est née à Gnide au milieu des grandeurs.
Faut-il peindre celle que j'aime ?
Son image s'imprime au fond de tous les cœurs :
Elle a ces agréments flatteurs,
Cet air qui nous ravit plus que la beauté même.

Les femmes, dans leurs vœux, demandent à l'Amour
Les grâces de Camille, objet de leur envie.
Les hommes qui l'ont vue un jour,
Voudraient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.

L'habit le plus modeste embellit mon amante ;
Qui ne serait frappé de sa taille charmante,
De ses traits dont l'ensemble attire tous les yeux,
De son regard si fier, mais tout prêt d'être tendre,
De sa voix que sans trouble on ne saurait entendre,
De ses appas qu'on loue, et qu'on sent encor mieux ?

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément ;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment
Les Grâces badinent comme elle.

Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve bergère :
Ses chants peignent la volupté :
Danse-t-elle ? on croit voir une nymphe légère.

Camille sans effort se plie à tous les goûts :
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte ;
C'est une raison fine, adroite, délicate ;
Elle a l'air de penser, de parler comme vous ;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire :
Son air est si touchant, son langage est si doux,
Qu'il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.

Camille en gémissant me presse dans ses bras,
Quand il faut un instant m'éloigner de ses charmes.
Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larmes :
Comme si je vivais quand je ne la vois pas !

Je dis qu'elle m'est chère, elle se croit chérie ;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien :
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savait rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie :
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

Depuis un mois, Camille avait touché mon ame,
Et je n'osais encor lui parler de ma flamme ;
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurais voulu moi-même ignorer mon secret :
Plus elle m'enchantait, moins il était possible
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible.
Je t'adorais, Camille, et tes charmants appas
Me disaient qu'un berger ne te méritait pas.
Je voulais.... ah ! pardonne ! oui, loin de ma pensée
Je voulais rejeter ton tendre souvenir :
Que je suis fortuné ! je n'ai pu l'en bannir :
Pour jamais ton image y demeure tracée.

« D'un monde turbulent j'aimai longtemps le bruit,
« Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit
« Je cherche l'ombre et le silence.
« L'ambition m'avait séduit :
« Je ne desire plus que ta seule présence.
« Sous un ciel éloigné du mien,
« Je voulais habiter dans de vastes empires,

« Et mon cœur n'est plus citoyen
« Que de la terre où tu respires :
« Tout ce qui n'est pas toi, pour mes yeux n'est plus rien. »

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire ;
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors règne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet, dont la douce éloquence
Est l'interprète des amours.

Lorsqu'aux pieds de Camille empressé de me rendre,
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte à mon retour
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre,
Elle me dit : « Cruel ! que vas-tu rappeler ?
« N'as-tu pas d'entretien plus tendre ?
« Parle de nos amours, ou laisse-moi parler
« Si ton cœur n'a rien à m'apprendre. »

Quelquefois elle dit : Aristée ! aime-moi ! —
Oui, je t'aime. — Eh ! comment ? — En vérité, je t'aime
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi,
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même.

Camille, une autre fois, me dit avec douleur :
Tu parais triste ! — Hélas ! je suis sûr de ton cœur,
Lui dis-je : « et cependant je sens couler mes larmes !
« Ne me retire pas de ma douce langueur !
« Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur !
« Pour les tendres amants, la tristesse a des charmes.
« Les transports de l'amour sont trop impétueux ;
« L'ame, dans son ivresse, est comme anéantie :
« Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
« Eh ! qu'importe mes pleurs, puisque je suis heureux ! »

J'entends louer Camille, et fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien :
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien,
Que chaque mot lui prête une grâce nouvelle ;
Mais je voudrais qu'alors Camille ne dit rien.
A-t-elle pour quelqu'autre une amitié légère ?
Je voudrais en être l'objet :
Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serais plus celui qu'elle préfère.

Aux discours des amants n'ajoute point de foi !
Ils diront que dans la nature
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi :
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure !
Ils te diront encor qu'ils t'aiment. Je les crois !
Mais si quelqu'un disait qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain :
Elle approche, et mon cœur s'enflamme :

Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon ame
Est à Camille, et va fuir dans son sein.

Souvent Camille, à ma prière,
Refuse la moindre faveur,
Et sur le champ, m'accorde une faveur plus chère.
Ce caprice est involontaire :
Ce n'est point de sa part un manége trompeur ;
Non : l'art ne peut entrer dans cette ame sincère :
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudrait m'être à la fois indulgente et sévère.

« Qu'espérez-vous, dit-elle, au dessus de mon cœur?
« Ne vous suffit-il pas, ingrat, que je vous aime ?
« Tu devrais, dis-je, encor te permettre une erreur,
« Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même. »

Camille ! si jamais je cessais de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvais m'enflammer ;
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie !
Que la Parque trompée en termine le cours !
Puisse-t-elle effacer de misérables jours
Dont je détesterais la lumière ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours !

Il se tût ; et je vis que cet amant fidèle
Ne cessait de parler que pour s'occuper d'elle.

FIN DU TROISIEME CHANT.

CHANT QUATRIEME.

Sur un chemin de fleurs, errant dans les prairies,
Nous étions occupés de douces rêveries,
Quand nous fûmes conduits vers des rochers affreux,
Redoutés des mortels, proscrits même des dieux.
Un nuage de feux qui roule sur leurs têtes,
Y promène en tout temps la foudre et les tempêtes:
A leurs pieds est un antre, inaccessible au jour,
Qui des amants trahis semble être le séjour.
Une invisible main dans ce lieu nous entraîne;
Mais, ô dieux! qui l'eût cru? Je le touchais à peine....
Mes cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur;
Une flamme inconnue a passé dans mon cœur:
Plus j'étais agité, plus je cherchais à l'être.
Ami, dis-je, avançons, dussent nos maux s'accraître!
A travers cent détours, j'errais de toutes parts,
Guidé par des lueurs qui se perdaient dans l'ombre....
La pâle Jalousie a fixé mes regards:
Son aspect paraissait moins terrible que sombre:
Les vapeurs, le chagrin, le silence et l'ennui
Environnaient ce monstre et marchaient devant lui.
Nous voulons fuir: il parle, et sa voix nous arrête:
Il nous souffle la crainte et les soupçons jaloux,
Met la main sur nos cœurs, nous frappe sur la tête,
Et soudain l'univers est transformé pour nous;
Soudain, enveloppé d'un voile de ténèbres,

Je ne vois, je n'entends que des spectres funèbres.
Je cours au fond de l'antre, épouvanté, tremblant :
J'y trouve la Fureur, déité plus cruelle.
Sa main faisait briller un glaive étincelant;
Je recule.... ô terreur ! l'odieuse immortelle
Me lance un des serpents dont son front est armé :
Il part, siffle, et m'atteint comme un dard enflammé.
Pareil au voyageur que la foudre dévore,
Je demeure immobile et ne sens rien encore,
Et déja le serpent s'est glissé dans mon cœur :
Mais dès que son poison, coulant de veine en veine,
De mon sang plus actif eut allumé l'ardeur,
Tous les maux des enfers n'égalaient point ma peine;
J'allais d'un monstre à l'autre, agité, furieux;
Cent fois je fis le tour de l'antre épouvantable;
Et je criais : Thémire ! et ces murs ténébreux
Me répétaient Thémire ! en écho lamentable.
Si Thémire eût paru, ma main, ma propre main,
Pour assouvir ma rage, eût déchiré son sein.

Enfin je vois le jour, et sa clarté me blesse.
L'antre que j'ai quitté m'inspirait moins d'effroi.
Je m'arrête.... je tombe accablé de faiblesse,
Et ce repos lui-même est un tourment pour moi.
Mon œil sec et brûlé me refuse des larmes,
Et pour me soulager je n'ai plus de soupirs !
Du sommeil, un moment, je goûte les plaisirs....
O dieux ! il est encore environné d'alarmes !
Mille songes cruels m'obsèdent tour-à-tour;
Ils me peignent Thémire ingrate à mon amour

Je la vois.... mais, hélas ! se peut-il que j'achève ?
Les soupçons que mon cœur formait pendant le jour,
Se sont réalisés dans l'horreur de mon rêve !

Je me lève. « Il faut donc, ai-je dit, qu'à mes yeux
« Et le jour et la nuit deviennent odieux !
« Thémire !... la cruelle ! il faut que je l'oublie !
« Thémire, sur mes pas, est comme une furie !
« Ah ! qui m'eût dit qu'un jour, le plus cher de mes vœux
« Serait de l'oublier, et pour toute ma vie ?

Un accès de fureur s'empare encor de moi.
« Viens, ami, m'écriai-je ; allons, courons, lui dis-je ;
« Il faut exterminer ces troupeaux que je voi,
« Poursuivre ces bergers de qui l'amour m'afflige....
« Mais non, je vois un temple, il peut être à l'Amour ;
« Renversons sa statue, et qu'il tremble à son tour ! »
Je dis, et nous volons, pleins du même vertige ;
L'ardeur de faire un crime irrite nos efforts :
Rien ne nous retient plus ; nous courons les montagnes ;
Nous traversons les bois, les guérets, les campagnes ;
Une source paraît, nous franchissons ses bords.
Que peut contre les dieux le vain courroux des hommes ?
Confondus, étonnés du désordre où nous sommes,
A peine dans le temple avons-nous fait un pas,
Qu'un charme impérieux semble enchaîner nos bras.

Bacchus, de nos transports faisait cesser l'audace :
Ce temple était le sien. « Grand dieu ! je te rends grace,
« Moins pour avoir calmé mes honteuses fureurs,

« Que pour m'avoir d'un crime épargné les horreurs ! »
A ces mots, m'approchant des autels que j'embrasse :
« O prêtresse ! ai-je dit, le dieu que vous priez
« Vient de nous appaiser par son secours propice ;
« Daignez ici, pour nous, lui faire un sacrifice. »
Je cherche une victime, et l'apporte à ses piés.

Lorsque le fer brillait aux mains de la prêtresse,
Aristée éleva ces accents d'allégresse :

« Bacchus ! dieu bienfaisant ! dieu des ris et des jeux !
« Tu fais régner la joie et son léger tumulte :
« Pour ta divinité nos plaisirs sont un culte ;
« Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.

« Saisi de ton ivresse, en vain l'esprit s'égare ;
« Il se retrouve encor dans ce doux abandon ;
« Mais quand il est troublé par quelque dieu barbare,
« Tu peux seul, ô Bacchus ! lui rendre la raison.

« La noire Jalousie, aux fers de l'esclavage
« Voudrait assujétir le dieu qui fait aimer :
« Mais tu brises les traits dont elle ose s'armer,
« Et tu la fais rentrer dans son antre sauvage. »

Après le sacrifice, on vint autour de nous,
Et je fis le récit de nos transports jaloux.
Bientôt nous entendons mille voix éclatantes,
Au son des instruments marier leurs concerts :
Je sors, et vois courir des troupes de Bacchantes,

Qui, l'œil en feu, le front orné de pampres verts,
Laissant aux vents le soin de leurs tresses flottantes,
Agitaient à grand bruit leurs thyrses dans les airs.
Tout le joyeux cortége environnait Silène :
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Allait chercher la terre, ou tombait sur son sein :
Dès qu'on l'abandonnait, penché vers sa monture,
Son corps se balançait par égale mesure,
Se baissait, se dressait, se rebaissait soudain.
La troupe avait le front tout barbouillé de lie ;
Pan se montrait ensuite avec ses chalumeaux ;
Les Satyres dansaient, ceints de pampres nouveaux ;
Le désordre, la joie et l'aimable folie
Confondaient les chansons, les jeux et les bons mots.
Enfin je vis Bacchus gai, riant, plein de charmes,
Tel que l'Inde le vit au bout de l'univers,
Distribuant partout des plaisirs et des fers.
De la jeune Ariane il essuyait les larmes ;
Pour son ingrat Thésée elle pleurait encor,
Quand Bacchus, dans les cieux, mit sa couronne d'or ;
Et s'il n'eût triomphé des pleurs de cette belle,
Son amour l'allait rendre infortuné comme elle.
« Aimez-moi, disait-il, Thésée est loin de vous ;
« Oubliez à jamais le nom de l'infidèle ;
« Ne voyez que le Dieu qui brûle à vos genoux ;
« Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »

Bacchus était traîné par des tigres fougueux :
Il sortit de son char, conduisant son amante ;
Elle entra dans le temple. « Habitons ces beaux lieux,

« Dit-elle, dieu charmant ! soupirons-y nos feux ;
« Donne à ce doux climat une gaîté constante :
« Vénus seule y préside à des peuples heureux ;
« Ajoute à leur bonheur, et règne aussi sur eux.
« Pour moi, je sens déja que mon amour augmente.
« Quoi ! tu peux être un jour plus aimable à mes yeux !
« Il n'appartient qu'aux dieux, dans leur sphère brillante,
« D'aimer avec excès et d'aimer toujours mieux,
« Et de voir leur bonheur passer leur espérance,
« Plus bornés dans leurs vœux que dans leur jouissance.
« Sois ici mes amours ! sous la voûte des cieux
« On est trop occupé de la gloire suprême :
« Ce n'est que sur la terre et dans ces lieux qu'on aime.
« Laissons ces insensés à leurs folâtres jeux ;
« Tandis que mes soupirs, ma joie et mes pleurs même,
« Sans cesse te peindront mes transports amoureux. »

Elle dit ; et Bacchus, enchanté de lui plaire,
La mène, en souriant, au fond du sanctuaire.
Un délire divin pénétra dans nos cœurs :
Nous respirions les jeux, les danses, la folie ;
Et le thyrse à la main, le front couvert de fleurs,
Nous allâmes nous joindre à la bruyante orgie.

Mais nos tourments cruels n'étaient que suspendus :
En sortant de ce temple, à nous-mêmes rendus,
Nous sentions des soupçons la dévorante flamme,
Et la sombre tristesse avait saisi notre ame.
Pour annoncer nos maux, il semblait que l'Amour
Nous eût fait agiter par l'affreuse Euménide ;

Nous regrettions Bacchus et son riant séjour ;
Mais un charme puissant nous entraînait à Gnide.

Je voulais voir Thémire, et craignais cet instant :
Je ne retrouvais pas cette ardeur qui nous presse,
Alors que sur le point de revoir sa maîtresse,
Le cœur s'ouvre d'avance au bonheur qu'il attend.

« Peut-être je verrai Lycas près de Camille,
« Dit Aristée : ô dieu ! sur ce cœur inconstant
« S'il pouvait obtenir un triomphe facile !
« Peut-être avec plaisir la perfide l'entend.

« Tyrcis, dis-je à mon tour, a brûlé pour Thémire :
« On dit qu'il est à Gnide, et j'en frémis d'effroi.
« Sans doute il l'aime encore ! il faudra me réduire
« A disputer un cœur que j'ai cru tout à moi.

« Lycas, pour ma Camille avait fait un air tendre :
« Insensé ! j'aurais dû l'interrompre cent fois !
« J'applaudissais, hélas ! aux accents de sa voix ;
« Il chantait mon amante, et j'aimais à l'entendre.

« Thémire, devant moi, se parait un matin
« D'un bouquet que Tyrcis avait cueilli pour elle :
« C'est un don de Tyrcis, me disait l'infidèle !...
« Je devais, à ce mot, l'arracher de son sein.

« Un jour, Camille et moi (quel funeste présage !)
« Nous allions à Vénus offrir deux tourtereaux ;
« Camille de ses mains vit s'enfuir ces oiseaux....
« Vénus ne voulait point de son perfide gage !

« Sur l'écorce des bois, nos noms par moi tracés,
« Attestaient mon amour et celui de Thémire :
« Je me plaisais sans cesse à les lire et relire ;
« Un matin.... ô douleur ! je les vis effacés.

« D'un cœur infortuné n'aggrave point la chaîne,
« Camille ! épargne-moi l'horreur de me venger.
« L'amour devient fureur quand on l'ose outrager :
« L'amour qu'on désespère a le fiel de la haine.

« Hâtons-nous, et malheur à tout audacieux
« Que je verrai parler à l'ingrate que j'aime !
« Quiconque sur tes yeux arrêtera les yeux,
« Mon bras l'immole au temple... aux pieds de Vénus même. »

Bientôt nous arrivons près de l'antre fameux
D'où sortent les arrêts que l'oracle prononce :
Tout le peuple, roulant à flots tumultueux,
Avec un bruit confus attendait sa réponse.
Je m'avance : Aristée emporté loin de moi,
Aristée est déja dans les bras de Camille :
J'appelle encor Thémire ; enfin, je l'aperçoi !
Furieux, j'allais dire : Ah ! perfide, est-ce toi ?...
Mais elle me regarde, et je deviens tranquille.
Ainsi, lorsqu'Alecto vient troubler l'univers,
Un seul regard des Dieux la renvoie aux enfers.

« Ah ! dit-elle, pour toi j'ai versé bien des larmes !
« Le soleil a trois fois parcouru ces climats,
« Depuis que tu nourris mes mortelles alarmes.

« Je disais : Non, mes yeux ne le reverront pas.
« Quel noir pressentiment ! dieux puissants que j'implore !
« Dieux tant de fois témoins de nos tendres amours !
« Je ne demande point si son cœur m'aime encore ;
« Je ne veux que savoir le destin de ses jours :
« S'il vit, puis-je douter qu'il ne m'aime toujours ?

« Excuse, m'écriai-je, excuse mon délire !
« La sombre jalousie a troublé mes esprits :
« J'allais haïr.... ô ciel !... et ma fureur expire ;
« Mais après le danger de perdre ma Thémire,
« De ma félicité je sens mieux tout le prix.
« Viens donc sous ces berceaux où l'amour nous appelle ;
« Les dieux ont pu tromper, mais non changer mon cœur :
« Viens, c'est un crime affreux de te croire infidèle,
« Et je veux par ma flamme en expier l'horreur. »

Non, jamais des enfers les retraites heureuses,
Faites pour le repos des ombres vertueuses,
Ni les bois de Dodone, et ses chênes sacrés,
Ni ces riches bosquets où sont des fruits dorés,
Jamais tous ces beaux lieux n'auraient su me séduire,
Autant que le bocage embelli par Thémire.

Un Satyre nous vit ; il suivait follement
Une Nymphe échappée à son emportement.
« Heureux amants, dit-il, vos yeux savent s'entendre ;
« Vous payez un soupir d'un soupir aussi tendre :
« Mais moi, d'une cruelle en vain je suis les pas,
« Plus malheureux encor quand elle est dans mes bras. »

Près de nous, une Nymphe errante et solitaire,
Sentit, en nous voyant, s'humecter sa paupière :
Non ! c'est, dit-elle, encor pour nourrir mes tourments,
Que le cruel Amour me fait voir ces amants !

Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure :
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane il marchait dans les bois ;
Il accordait sa lyre. On a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en revenir plus tendre :
Mais nous écoutions peu cette divine voix.

On eût dit que Thémire, à toute la nature
Donnait, en ce moment, le signal du bonheur :
Le Zéphir, à nos pieds, caressait chaque fleur ;
L'eau baignait son rivage avec un doux murmure ;
Les myrtes, étendus comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous exhalaient leur odeur ;
Des ramiers soupiraient sous le même feuillage ;
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantait déja la gloire et le prix du vainqueur.

Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire, et sur ses beaux cheveux
Baiser son front naïf, et sa bouche, et ses yeux ;
Descendre, et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre.
Ma main veut le saisir ; j'avance.... il prend l'essor :
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante ;

Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivais toujours, si Thémire tremblante,
Thémire toute en pleurs, n'avait su m'arrêter :
J'allais atteindre enfin sa retraite charmante ;
Mais elle est d'un tel prix qu'il ne la peut quitter.

C'est ainsi que résiste une tendre fauvette,
Qu'auprès de ses petits l'amour semble enchaîner :
Sous la main qui s'approche, immobile et muette,
Rien ne peut la contraindre à les abandonner.

Thémire entend ma plainte, et devient plus sévère ;
Elle voit ma douleur, et ne s'attendrit pas.
Je cessai de prier, et je fus téméraire :
Thémire s'indigna ; je craignis sa colère ;
Je tremblai, je pleurai ; bientôt nouveaux combats,
Nouveau courroux.... enfin je tombai dans ses bras,
Et mon dernier soupir s'exhalait sur sa bouche ;
Mais en me repoussant, Thémire moins farouche,
Met la main sur mon cœur.... et j'échappe au trépas.

« Pour me désespérer, que t'ai-je fait, dit-elle ?
« D'une indiscrète ardeur modère le transport :
« Va ! je suis moins que toi dure, injuste et cruelle ;
« Je n'eus jamais dessein de te causer la mort,
« Et tu veux m'entraîner dans la nuit éternelle !
« Ouvre ces yeux mourants, au nom de nos amours,
« Ou tu verras les miens se fermer pour toujours. »

Jusqu'au dernier moment, Thémire inexorable,
A force de vertu, rappelle ma raison :
Elle m'embrasse, hélas ! et j'obtiens mon pardon ;
Mais sans aucun espoir de devenir coupable.

FIN DU IV.e ET DERNIER CHANT.

LES SAISONS,

POÈME.

LES SAISONS.

CHANT PREMIER.

LE PRINTEMPS.

VIENS, doux printemps! viens, fraîcheur éthérée!
Des noirs frimats délivre l'empirée;
Baigne la terre, et du sein des vapeurs
Répands sur elle un nuage de fleurs.
Le sombre hiver qui grondait sur nos têtes,
Aux champs du nord va porter les tempêtes.
La neige fond et s'écoule en torrent.
Les aquilons, dans les grottes plaintives,
Ont agité leurs ailes fugitives:
On entendait la mer battre ses rives;
Mais un vent frais, de son souffle odorant,
A caressé la nature effrayée,
Et des côteaux qu'il anime en courant,
La robe verte est déja déployée.

Souvent l'hiver, revenant sur ses pas,
Dans sa fureur commande aux noirs frimats
De contrister la faible et tendre Aurore,
Et sur Vesper la bise siffle encore.
L'oiseau léger, précurseur du printemps,

Craint d'annoncer la saison incertaine
D'un vol timide il traverse la plaine,
Et va sonder la glace des étangs.
Mais le soleil, dans sa course brillante,
S'éloigne enfin du bélier radieux,
Et le taureau s'embrâse de ses feux :
L'air, plein d'une ame active et pénétrante,
N'est plus chargé des brouillards nébuleux,
Et vers le ciel, dont la voûte s'argente,
Une vapeur humide et transparente
S'élève, et roule en flocons lumineux.

Quel changement ! la terre se délie :
Zéphir lui rend la chaleur et la vie.
Dès qu'au matin, l'agriculteur joyeux
Commence à voir la campagne embellie,
Il fait sortir le soc laborieux,
Longtemps captif sous la glace ennemie :
Impatient, il attelle ses bœufs,
De l'aiguillon presse leur marche égale,
Et rompt la glèbe, à la voix matinale
Du chantre ailé qui plane dans les cieux.
Avec mesure, une main libérale
Sème le blé dans le sillon pondreux ;
Et sur ses grains, la herse qui se traîne
Avec lenteur, passe et ferme la scène.

Ciel ! sois propice à la fertilité !
Vents ! échauffez la terre fécondée !
Douce vapeur ! pure et céleste ondée !

Viens de sa séve aider l'activité !
Et toi, soleil ! donne-lui sa parure !
Astre puissant ! tes rayons créateurs,
Décomposés dans les germes des fleurs,
Vont rendre aux champs leur aimable peinture.
Que tu me plais, jeune et tendre verdure !
Charmant accord de l'ombre et des couleurs!
Vêtement frais de la belle nature !
Déja l'épine a blanchi les buissons;
De jour en jour, la séve des bocages,
Sur les rameaux se produit en boutons,
Et fait jaillir des touffes de feuillages.
Enfin les bois, de leurs sommets flottants
Ont épaissi la chevelure sombre :
Le daim timide est caché dans leur ombre:
Je ne vois plus les oiseaux que j'entends.
Le fruit couvert de ses langes de rose
Ne montre encor que son germe naissant ;
Mais dans les prés, la violette éclose
Laisse échapper son parfum ravissant.
Partout, la terre est superbe et riante !
De mille fleurs, la neige éblouissante
Orne les champs, les côteaux, les vergers,
S'élève au ciel avec les vents légers,
Et dans les airs tombe en pluie odorante.

Ah ! que ma Muse, au gré de son désir,
S'égare en paix dans ce frais Elisée,
Sous ces pommiers, où l'aîle du zéphir
Répand sur moi des gouttes de rosée !

Un charme heureux se mêle à ma pensée ;
Mes chants plus doux respirent le plaisir !
L'oiseau s'occupe à lustrer son plumage
Encor terni par les rigueurs de l'air ;
Le troupeau, las des fourrages d'hiver,
D'un œil d'amour voit le gras pâturage :
L'homme, au milieu des célestes présents,
Lève un front gai, sourit et se promène :
Avec orgueil il foule son domaine,
Et le bonheur enivre tous ses sens.
On n'entend plus, dans ce calme fertile,
Un souffle d'air mouvoir les bois épais :
Le peuplier lui-même est immobile ;
Le fleuve uni, dans sa profonde paix,
Dérobe à l'œil son cours lent et tranquille.
Si des brouillards montant sur l'horizon,
Coulent en pluie au lever des Pleïades,
Ce ne sont plus ces flots dont les Hïades
Nous inondaient dans la froide saison ;
C'est l'eau du ciel que l'urne des Naïades
Va recueillir pour mouiller le gazon.
L'humidité qui tombe de la nue,
Sous le feuillage est à peine entendue.
Mais les sillons reçoivent son trésor ;
L'étang se perle, et bouillonne à la vue ;
Sur les bosquets brillent des larmes d'or :
L'eau printanière est partout répandue.
Comme l'iris y trace ses couleurs !
Comme les bois, baignés de ses vapeurs,
Ont incliné leurs têtes verdoyantes !

Qui pourait fuir ces gouttes bienfaisantes,
Quand le ciel verse et les fruits et les fleurs?
Quel appareil d'opulence champêtre!
L'esprit charmé, déja riche en espoir,
Voit le fruit mûr dans la fleur qui va naître,
Quand la raison ne peut que le prévoir!
Dans l'éther pur la campagne se noie;
Le vent du soir agite les berceaux,
Et leurs bouquets, tremblants sur les rameaux,
Brillent d'éclat, de fraicheur et de joie.
Le doux Hesper voile enfin ces tableaux,
Et la nature attend l'aube vermeille
Pour rendre au jour les parfums de la veille!

Portez alors l'hameçon meurtrier,
La ligne souple, et les crins d'un coursier,
Pour amorcer les habitants des ondes.
Il faut choisir un rapide canal,
Lorsque la pluie a troublé son cristal,
Et que le jour perce les eaux profondes.
Suivez les bords du ruisseau rocailleux,
Jusqu'au bassin où les jeunes Naïades
Trouvent un lit favorable à leurs jeux:
Arrêtez-vous sur l'espace écumeux,
Où le ruisseau se répand en cascades:
Fixez votre œil sur l'avide poisson,
Qui saute et joue autour de l'hameçon;
D'un coup léger, frappez le téméraire.
S'il est trop faible, épargnez sa misère:
Rendez à l'onde un tendre nourrisson,

Qui n'a du ciel qu'entrevu la lumière!
Le roi du fleuve a-t-il saisi le fer?
Il fuit soudain comme un trait qui fend l'air;
Il va chercher dans la fange bourbeuse
Ses vieux abris, ses humides roseaux,
Douce retraite, autrefois plus heureuse!
Il se débat, il plonge dans les eaux:
La ligne cède à sa course fougueuse:
Las d'épuiser sa rage et ses efforts,
Il suit enfin la main victorieuse,
Et tout sanglant il flotte vers les bords.

Heureux le siècle où les tables champêtres
Ne recevaient que des mets innocents,
Du lait, des fruits, des herbages naissants!
Dans ces beaux jours, vantés par nos ancêtres,
L'homme étranger à des arts malfaisants,
Vivait sans lois, sans besoins et sans maîtres.
Les vents sereins agitaient un air pur:
Les fruits, d'eux-même abondaient sur la terre:
Les éléments n'étaient jamais en guerre;
Jamais les cieux ne quittaient leur azur.
Les jours fuyaient, tissus d'or et de soie:
Dans les vallons de roses couronnés,
On n'entendait que le chant de la joie;
Et le concert des couples fortunés:
L'agneau, sans crainte errant dans la prairie,
Auprès du loup paissait l'herbe fleurie:
Zéphir soufflait; la flûte soupirait;
L'écho des bois doucement murmurait:

Dans l'univers, tout n'était qu'harmonie !
Ces dons du ciel sont perdus aujourd'hui ;
Les noirs dégoûts empoisonnent la vie ;
La haine éclate, et le sein de l'Envie
Est desséché par les plaisirs d'autrui :
L'amour n'est plus cet abandon suprême,
Ce vœu d'un cœur qui s'oubliait lui-même.
Mais berçons-nous d'une flatteuse erreur ;
Ressuscitons ce siècle de nos pères :
C'est au printemps que l'âge du bonheur
A pu laisser quelques traces légères.
Dans ces beaux jours, faits pour la volupté,
Qui ne sent pas la joie universelle ?
La douleur fuit ; le sang se renouvelle ;
L'homme expirant lève un œil enchanté,
Voit la nature, et revit avec elle :
Un incarnat, frais comme la santé,
S'épanouit au teint de la beauté ;
Dans ses regards le desir étincelle ;
Son sein mobile offre un tableau fidèle
Des battements de son cœur agité.
Accourez donc, innocentes bergères !
Venez, amants ! venez, jeunes pasteurs !
Le beau Printemps passe, couvert de fleurs,
Environné des jeux et des mystères.
Muse ! décris tes plus chères amours !
Contemple ici les feuilles de velours
Dont se revêt la modeste auricule !
Vois s'enflammer la pleine renoncule,
Et l'anémone arrondir ses atours !

Vois la tulipe, autour de son calice,
De ses couleurs déployer le caprice;
Et l'hyacinte, à son pâle incarnat
Associer sa blancheur précieuse;
Et le narcisse, épris de son éclat,
Pencher encor sur l'onde fabuleuse!
Vois la jonquille et l'œillet moucheté,
La rose enfin que Damas nous envoie,
Jusqu'au bleuets qui couronnent l'Été:
Tout porte aux sens la surprise et la joie!
Que de beautés! quelle profusion!
De toutes parts Flore étend son empire;
De la colline elle court au vallon,
Et son haleine embaume encor Zéphire!
Qui n'aimerait ces touffes de lilas,
Dont le panache émaille la verdure?
Charmante fleur, dont l'agreste parure,
De la bergère embellit les appas!
Qui ne perdrait, sous leur voûte chérie,
Le souvenir des peines de la vie?
On s'assoupit dans des songes dorés,
Au petit bruit des sources murmurantes,
Des vents émus dans les airs tempérés,
Et des essaims d'abeilles bourdonnantes,
Qui, suspendus en grappes éclatantes,
Sucent des fleurs les esprits éthérés.
Là, je m'égare en rêvant sous l'ombrage;
Puis tout-à-coup le rideau de feuillage
S'ouvre, et présente à mes yeux satisfaits,
Les cieux courbés, les rivières brillantes,

Des monts, des tours, des groupes de forêts,
Bornés au loin par les mers blanchissantes.
Mais quels parfums ont passé dans les airs!
Quel jour plus beau colore l'univers!
Le bienfaiteur, l'époux de la nature,
L'amour descend dans l'éther qu'il épure.
On voit soudain les oiseaux égayés,
S'abandonner à de tendres pensées:
Ils ont repris leurs accords oubliés,
Et font jouer leurs ailes nuancées.
Leurs premiers chants sont faiblement notés:
Bientôt l'accent d'une ivresse amoureuse
Fait éclater leur voix harmonieuse,
Et se déploie en sons illimités.
Du matin frais l'agile messagère
Monte, en chantant, au travers de la nuit,
Que d'un jour doux le crépuscule éclaire.
Du haut des airs, elle appelle à grand bruit
L'oiseau qui dort sur la branche légère.
L'humble taillis, le verger, le buisson,
L'arbuste en fleur, le rameau, le feuillage,
Tout rend ensemble un tribut de chanson:
De l'aubépine aux voûtes du bocage
Le merle siffle, et répond au pinçon:
Mille autres voix gazouillent sous l'ombrage,
Et leur concert se mêle à l'unisson.
Parmi ces chœurs, l'alouette et la grive
Font retentir leur musique plus vive.
Le rossignol, sûr de rendre à son tour
Les chants du soir plus doux que ceux du jour,

Prête à leurs airs une oreille attentive.
Tous ces accords sont la voix du bonheur.
Voyez l'oiseau que sa compagne appelle !
Qu'il fait entendre un ramage flatteur !
Comme il se peint d'une couleur nouvelle !
Comme il la suit ! comme il joue autour d'elle !
L'amante enfin se donne à son vainqueur ;
Le doux plaisir les fait battre de l'aile,
Et chaque plume en frissonne d'ardeur.

Du chaste hymen l'épouse obtient les gages :
Le couple heureux, conduit par ses amours,
Par son instinct, par le soin de ses jours,
S'envole alors dans le fond des bocages.
L'un fait son nid dans le houx hérissé,
Ou sous l'abri d'un feuillage entassé :
L'autre confie à l'épine stérile
Le tendre soin de sa postérité :
D'un tronc ouvert d'autres gagnent l'asile,
Ou vont choisir leur demeure tranquille
Dans l'humble pré d'un vallon écarté.
Mais plus souvent, des espèces sans nombre
Cherchent des bois la solitude sombre,
Les bords mousseux des gémissantes eaux,
Le noisetier penché sur les ruisseaux,
Et les réduits qui s'enfoncent dans l'ombre.
Le peuple ailé, pour bâtir sa maison,
Vole aux agneaux les fils de leur toison,
Porte la paille à la grange arrachée,
Ou des étangs enlève le limon ;

D'un peu de terre il enduit le gazon,
La mousse verte et la feuille séchée:
Là, sa famille est mollement couchée;
L'épouse y veille, et de ce noble soin
Rien ne distrait son amour maternelle,
Ni le sommeil, ni l'extrême besoin,
Ni le Printemps qui fleurit autour d'elle.
Son jeune amant, sur le rameau voisin,
Pour l'amuser, chante et chante sans fin;
Et quelquefois le joyeux sentinelle
Va remplacer la gardienne fidelle,
Quand elle cède au tourment de la faim.

De leur travail quand la tâche est remplie,
Au temps marqué, le petit faible et nu
Se présentant aux portes de la vie,
Brise les nœuds dont il est retenu,
Et constamment, par un pressant murmure,
Le bec ouvert, réclame sa pâture.
Quel zèle alors enflamme les époux!
Quels soins touchants! quel excès de tendresse!
Comme on les voit, tressaillant d'alégresse,
A leurs enfants voler, porter sans cesse,
Et partager l'aliment le plus doux!
L'ardent amour qui les remplit d'audace,
Rend à leurs cœurs tous les travaux légers,
Et pour sauver leur impuissante race,
Les précipite au devant des dangers.
Si quelques pas menacent son asile,
L'oiseau, sans bruit, vole d'une aîle agile

Vers un buisson, d'où semblant s'effrayer,
Il prend l'essor pour tromper l'écolier.
O jeune enfant! si la tendre harmonie,
Si la pitié peut émouvoir tes sens,
Laisse voler ces oiseaux innocents,
A qui le ciel donna si peu de vie!
L'homme, à ton âge, est-il déja cruel?
Pourquoi ravir le nid de la fauvette?
Tu ne sais pas, toi que rien n'inquiète,
Quels maux tu fais à ce cœur maternel!
Seule, appelant sur la branche déserte
Ses orphelins qui ne la verront plus,
Le jour, la nuit, elle pleure sa perte:
Hélas! ses cris ne sont pas entendus.

Le temps arrive, où plein d'impatience,
L'oiseau paré d'un plumage nouveau,
Veut dans les airs essayer sa puissance:
Bientôt, charmé de son indépendance,
Il oublira sa mère, et son berceau.
Dans un beau soir, le jeune essaim voltige;
D'un arbre à l'autre il tente son essor;
Avec frayeur, il sent fléchir la tige,
Et chanceler son aîle faible encor:
Il se refuse à l'air qui l'intimide;
Puis ranimé, grondé, sollicité,
Il part; l'air s'ouvre à sa course rapide.
L'oiseau novice, avec légéreté,
Est balancé sur l'élément fluide;
Sûr de sa force, et dispensé d'appui,

De ses parents il laisse enfin la trace;
Et sa famille, alors quitte envers lui,
D'un œil content le voit fuir dans l'espace.

Tandis qu'unis par l'attrait du bonheur,
Tous ces oiseaux chantent sous les ombrages,
Un monde entier d'animaux plus sauvages
Mugit d'amour, de joie et de fureur.
Ferai-je voir, dans leur jalouse guerre,
Deux fiers taureaux ensanglantant la terre?
Une génisse à l'œil inanimé
Reste auprès d'eux, et, témoin insensible
De ce combat qu'elle rend plus terrible,
Garde au vainqueur le plaisir d'être aimé.
Dirai-je encor quelle foule amoureuse
Roule ses feux dans la vague orageuse?
L'homme lui-même, environné des fleurs,
Des bois, de l'ombre et de la solitude,
Cède à la tendre et douce inquiétude,
Dont le tourment se mêle à ses langueurs:
Le feu secret dont la nature est pleine
L'émeut, le trouble, et court de veine en veine.
Ah! c'est pour vous que naissent les beaux jours,
Heureux amants, qu'enchaîne l'harmonie!
Comme un ruisseau sur sa rive fleurie
Paisiblement abandonne son cours,
Votre cœur suit une pente chérie,
Et, sans vieillir, dans le sein des amours
Vous achevez le songe de la vie!

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

L'ÉTÉ.

L'ÉTÉ brûlant arrive et vient jaunir les plaines.
Je chanterai sa gloire, à l'ombre des forêts,
Sur des bords arrosés par les eaux des fontaines,
Tandis que dans l'espace il fait voler ses traits.

Des rayons de Vesper le couchant brille encore,
Quand déja l'orient pâlit devant l'aurore.
Une faible clarté, dans le vague des airs,
Perce rapidement le crépuscule sombre:
On découvre les monts et leurs panaches verts;
Les torrents azurés semblent fumer dans l'ombre.
Bientôt le jour s'étend, et verse les couleurs
Sur l'humide horizon, blanchi par les vapeurs.
L'alouette, en chantant, monte vers la lumière;
Le lièvre, ami des blés, s'abandonne à ses jeux;
Le cerf léger bondit le long d'une clairière,
Et regarde souvent le berger matineux,
Qui sort, avec la paix, de son humble chaumière.

O tranquilles vallons! solitaires berceaux!
Campagnes dont l'éclat réjouit ma pensée!
Qui peut dormir encor, quand la fraîche rosée,
Quand l'aube radieuse anime vos tableaux?

Toi, que le dieu des arts attend sous la feuillée,
Voici l'heure où les champs t'offrent mille douceurs!
Viens sur la mousse tendre et mollement enflée,
De tes sens assoupis réveiller les langueurs!
Viens contempler la terre à tes yeux dévoilée,
Te baigner dans l'air pur, t'égarer sur les fleurs!
Alors, éprouves-tu les accès du génie?
Promène librement tes pinceaux créateurs,
Et sois sûr de franchir les bornes de la vie!

Le roi du jour s'approche : avec quel appareil
Il s'annonce au sommet des montagnes sauvages!
Des flots d'or sont partis de l'horizon vermeil;
La terre se colore, et les chantres volages,
Prêts de faire éclater d'harmonieux ramages,
Avec un doux tumulte attendent le soleil.
Le voyez-vous paraître au bord de sa carrière?
Prosternez-vous, mortels! des torrents de clarté
Tombent, en un instant, de son char de lumière:
Il lance les rayons de la fécondité,
Donne l'être au néant, le souffle à la matière,
Et l'espace est rempli de son immensité.

Miroir éblouissant de la divinité!
Le temps jette à nos pieds le cèdre des montagnes:
Le temps couche les monts au niveau des campagnes;
Mais toi! rien ne flétrit ton antique beauté:
Ta chevelure d'or flotte sur les nuages,
Et ton astre emporté sur l'océan des âges,
Au milieu d'un ciel pur, roule avec majesté!

O père des saisons! que le mage t'implore!
Qu'aux champs péruviens, aux rivages du more,
Le peuple adorateur rende un culte à tes feux;
Qu'au devant de ton char, les enfants de l'Aurore
Elèvent à l'envi leur cantique amoureux!
Ces tributs sont la voix de la reconnaissance.
Comme un dieu bienfaiteur, tu montes dans les cieux,
Versant sur l'univers la joie et l'espérance.
Et pourquoi l'homme heureux de ta seule présence,
T'aurait-il refusé son encens et ses vœux?
Ame du mouvement! principe de la vie!
Depuis l'esprit humain que ta flamme délie,
Jusqu'au vil moucheron qu'un jour forme et détruit,
C'est par toi que tout naît, tout agit, tout desire.
Le cortége léger dont la pompe te suit,
Les heures, la rosée, et le tiède zéphire,
Dispensent à nos champs, pour orner ton empire,
Les couleurs, les parfums, et la fleur, et le fruit.
Tu ne te bornes point à décorer la terre;
Ton regard, des rochers perce l'abîme obscur,
Fait croître les métaux, fait végéter la pierre,
Donne au rubis ses feux, au saphir son azur.
De tes rayons pourprés la topaze étincelle;
Le diamant reçoit leur éclat le plus pur;
Tu les fais vaciller sur l'opale infidelle,
Et la verte émeraude égale en sa beauté
Le rideau du printemps par les vents agité.
Quel charme tu répands sur la nature entière!
Le fougueux ouragan se calme à ton retour:
L'humble ruisseau, noirci d'une ombre bocagère,

Resplendit sur le sable où ton rayon l'éclaire :
La friche d'un désert, les débris d'une tour,
Sont revêtus par toi d'une grâce étrangère :
On croit voir s'égayer, à l'aspect d'un beau jour,
Le bois mélancolique et la triste fougère.
Si le ciel m'ordonnait d'aller chanter tes feux
Dans les rochers brûlants du nouvel hémisphère,
J'irais, puisque ton astre embellit tous ces lieux!
J'y porterais ma lyre, et je mourrais heureux
Si mon dernier regard contemplait ta lumière.

Quelle magnificence! elle étonne mes yeux,
Trop faibles pour saisir cette immense étendue!
Peindrai-je de ces monts les groupes lumineux,
Que le soleil enflamme au travers de la nue;
Ces vallons ombragés de bois majestueux,
Ce fleuve qui se roule en replis sinueux,
Et renvoie aux rochers des clartés ondoyantes;
Ce vent doux qui frémit sur les vagues brillantes;
Ce long tapis de fleurs, déployé sur les prés;
Ces collines, ces tours, ces villages dorés,
Ces épis balançant leurs têtes jaunissantes,
Et toutes les couleurs qui, fuyant par degrés,
Semblent, au loin, se perdre en vapeurs transparentes!
Une céleste joie a passé dans mon cœur!
O Soleil! est-ce toi dont je sens l'influence?
Les bois sont animés; le chant des airs commence;
La flûte se marie à la voix du pasteur;
On entend soupirer la plaintive romance;
L'agneau sur le gazon, l'abeille sur la fleur,

Le zéphir qui s'agite au sein de l'abondance !
Tout élève à-la-fois les accents du bonheur.

Que vous êtes heureux, enfants de l'harmonie !
Oiseaux ! que chantez-vous ? vos plaisirs, vos amours !
Sans crainte, sans besoin, sans chaîne qui vous lie,
Vous volez du tilleul à l'épine fleurie :
L'eau qui vous désaltère est moins libre en son cours.
La nature a pris soin de former vos atours :
Elle a mûri pour vous les grains de la prairie.
Hélas ! charmants oiseaux ! si vos moments sont courts,
Un seul de vos printemps vaut toute nôtre vie :
L'instinct vers le bonheur vous mène sans détours.
Ah ! chantez ! c'est à moi de vous porter envie.
Bientôt, en vous quittant, j'irai près des mortels
Chercher de faux plaisirs et des tourments réels ;
Dans leur commerce ingrat, je vais apprendre à feindre,
A déguiser mon front, à resserrer mon cœur ;
Je vais craindre, espérer, m'inquiéter, me plaindre,
Me jeter dans la foule, et courir à l'erreur....

Laissez-moi de ces bois suivre la mélodie,
Inutiles regrets ! laissez-moi respirer
Dans ce frais labyrinthe où je vais m'égarer,
A l'ombre des vergers parfumés d'ambroisie.
La belle heure du jour fuit, tandis que mes vers
Coulent sans art, au gré d'une Muse facile.
La rosée, à l'abri de ces berceaux couverts,
Dans leurs bouquets penchés, trouve à peine un asile.
L'œil se baisse, ébloui de la splendeur des airs ;

Le vent dort, l'onde est calme, et la feuille immobile.
Le Soleil a fondu la masse des brouillards,
Qui voilait des côteaux les bandes colorées;
Et le vaste horizon, ouvert de toutes parts,
Semble se réunir aux voûtes azurées.

On entend maintenant dans les hameaux voisins
Le doux mugissement de la vache pesante,
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit de son nectar une cruche écumante.
Le levrier couché s'abandonne au repos,
Auprès de la cabane où la mouche bourdonne.
Si le vent du buisson fait frémir les rameaux,
Il se dresse, il écoute, et sa voix qui résonne
Va dans les antres sourds éveiller les échos.
Le cerf, avec effroi, lève sa tête altière;
Il croit que les chasseurs ont percé son réduit:
Il s'agite en sursaut, prête l'oreille au bruit,
Et retombe assoupi sur son lit de fougère.

Ce murmure qui sort des gazons d'alentour,
N'est pas sans volupté dans la chaleur du jour,
Au bord d'une eau tranquille, où le berger sommeille
Livré nonchalamment aux rêves de l'amour,
Près du dîner frugal qui remplit sa corbeille.
Où sont ces fils de l'air dont j'entends les chansons?
Les caveaux souterrains fermés à la lumière,
Le marécage impur chargé d'exhalaisons,
Les rochers dont la ronce a pénétré la pierre,
Les vergers odorants, les prés et les buissons,

Tout reçoit, tout nourrit leur espèce éphémère.
Quand le Soleil aux vents ordonne de souffler,
Des mondes à mes pieds paraissent s'ébranler.
Là, sont des nations qui n'ont vu qu'une aurore,
Jouets de l'air léger, plus légères encore,
Offrant, sous mille aspects, les brillantes couleurs
Que de ses beaux rayons leur père a fait éclore.
Elles quittent la tombe où, jusqu'aux jours de Flore,
Leurs sens d'un doux sommeil prolongeaient les langueurs.
Les unes, en voguant sur les ruisseaux trompeurs,
Des peuples écaillés servent la faim cruelle :
D'autres, pour enfermer une race nouvelle,
Couvrent d'un fin duvet le calice des fleurs :
D'autres sucent en paix le fruit qui les recèle,
Ou dans le lait perlé qu'elles frappent de l'aile,
Vont payer de leur mort de trop courtes erreurs.
Dans les rayons du jour cette foule s'élance,
S'agite, s'entremêle, et joue, et se balance.
Triste image de l'homme ! il ne fait que passer !
Au matin de son âge, un vain charme l'enivre ;
Il poursuit le bonheur qu'il ne peut embrasser,
Et, d'erreur en erreur ardent à s'élancer,
Il folâtre, oubliant qu'il n'a qu'un jour à vivre !

Ces faneurs vont m'offrir un plus riant tableau.
Voyez-les s'occuper à traîner le rateau,
Ou, rangés avec ordre autour de la prairie,
Etaler au soleil l'herbe fraîche et fleurie !
La poussière et le grain s'envolent devant eux ;
La meule s'amoncèle, et le chant de la joie,

De l'amour innocent et du travail heureux,
En concerts éclatants circule, se déploie,
Et sur l'aile des vents est porté jusqu'aux cieux.
Plus loin, quelques bergers, au bord d'une fontaine,
De leurs troupeaux nombreux viennent tondre la laine.
Tout le peuple bêlant que la source a baigné,
De ses tristes accents fait gémir la colline:
A leur côtés s'amuse une troupe enfantine;
L'un a saisi le front du bélier couronné;
L'autre, assis sur le dos d'une chèvre mutine,
Roule sur les gazons, avec elle entraîné.

Mais le midi s'avance, et la vue affaissée
Se perd dans les vapeurs de la terre embrâsée.
L'ardente exhalaison qui pèse sur les airs
Repousse l'espérance et sèche la pensée.
Tout est en feu; les chants et les monts entr'ouverts
N'offrent qu'un sein aride et de pâles déserts.
La tige est sans couleur, la plaine est sans rosée;
L'humble ruisseau languit dans les prés découverts,
Impatient de fuir sous une ombre entassée;
L'écho ne répond plus à la faulx aiguisée;
Le faneur, accablé du fardeau des chaleurs,
Dort sur le foin humide et parfumé de fleurs.
Le bœuf laborieux, couché sur la prairie,
Au mouvement de l'herbe et des zéphirs brûlants,
Soulève quelquefois sa tête appesantie;
Quelquefois, tourmenté par la guêpe ennemie,
Des longs plis de sa queue il protège ses flancs.
Les agneaux sont rangés près des chiens vigilants,

Et dans un coin du bois, la bergère assoupie,
Laisse fuir le fuseau de ses doigts indolents.
A peine seulement, dans ce calme du monde,
La cigale s'éveille au faible bruit de l'onde.

Que le sommeil est doux, sur un lit de gazons,
Près d'un ruisseau plaintif qui descend des montagnes!
Quel plaisir d'être assis dans le fond des vallons,
Et d'entendre à ses pieds le bruit des moucherons,
Pendant que le midi brûle au loin les campagnes!
O bois! qui soutenez sur vos fronts sourcilleux
La voûte où le Soleil se couronne de feux!
Que votre ombre est charmante! elle inspire la joie;
Elle est à nos esprits vaincus par la chaleur,
Ce qu'un fleuve est au cerf lancé par le chasseur.
Dans vos sombres berceaux, l'œil brille et se déploie;
L'oreille est attentive, on sent battre son cœur;
On respire la séve, on croit voir la fraîcheur.
Familles d'arbrisseaux, que le penchant rassemble!
Vous naissez, vous vivez et vous mourez ensemble.
On ne vous voit jamais, l'un de l'autre ennemis,
Des arbustes voisins outrager le feuillage:
Mais vos bras enlacés, noblement affermis,
Bravent, en s'unissant, les efforts de l'orage.
Ah! qu'entre vous et l'homme il est peu de rapport!
Qui de nous aide un frère à combattre le sort?
L'homme est pour son espèce un ennemi barbare;
L'intérêt nous unit, l'intérêt nous sépare;
On se lie, on se quitte, on ne se connaît plus,
Et dans ce tourbillon tous les cœurs sont perdus.

Douce paix ! sois du moins ma compagne secrète !
C'est ici que le ciel a placé ta retraite.
Longtemps je te cherchai dans des rêves trompeurs ;
Et lorsqu'enveloppé d'un voile de douleurs,
J'errais dans le silence et dans la solitude,
Je t'appelais en vain pour essuyer mes pleurs :
Les déserts ajoutaient à mon inquiétude :
Je te trouve aujourd'hui sous cet ombrage épais ;
Et sans que je t'appelle, ô consolante paix !
Tu viens entretenir mes riantes pensées ;
Il me semble que l'onde, et la voix des échos,
Et les tiges des bois par le vent balancées,
Murmurent près de toi l'oubli de tous mes maux.
Hélas ! tu fais sentir que le seul bien suprême
Est d'échapper au bruit, de vivre avec soi-même.
Que faut-il au bonheur ? Les chants et le repos.

Quels beaux jours j'ai goûtés sur vos rives lointaines,
Lieux chéris que mon cœur ne saurait oublier !
Antille merveilleuse, où le baume des plaines
Va jusqu'au sein des mers saisir le nautonnier !
Ramène-moi, Pomone, à ces douces contrées !
Je ne troublerai point leurs tranquilles plaisirs ;
Mais timide, et semblable aux abeilles dorées,
De bosquets en bosquets je suivrai les zéphirs.
Ces masses de rochers, voisines de la nue,
De leur beauté sauvage étonneront ma vue :
Heureux si tu permets que le frais tamarin,
Sur moi, dans les chaleurs, jette une ombre étendue !
Si quelquefois encor ma poétique main

Dépouille l'ananas de sa robe touffue !
Dans sa retraite auguste, et loin des faibles arts,
C'est là que la nature enchante nos regards !
Le Soleil, en doublant sa course fortunée,
Y ramène deux fois le printemps de l'année :
On y voit des vergers où le fruit toujours mûr,
Pend en grappe de rose, et de pourpre, et d'azur :
Une autre Flore y passe, et d'une main légère
Prodigue, en se jouant, sa richesse étrangère :
Des fleuves mugissants, rivaux des vastes mers,
Roulent sur l'océan dont ils foulent les ondes :
Des arbres élevant d'immenses rideaux verts,
Nobles fils du Soleil et des sources fécondes,
Entretiennent la nuit sous leurs voûtes profondes,
Et vont noircir le jour sur la cîme des airs.

Là, dans un frais vallon, seul avec la nature,
Le sage Alcidamis coulait sa vie obscure.
On voyait près de lui, confusément épars,
Des livres, des pinceaux, les instruments des arts,
Une lyre où souvent, aux fêtes solennelles,
Il chantait pour les dieux quelques hymnes nouvelles.
Attaché, jeune encor, au char de la faveur,
Il avait tout perdu par la brigue et l'envie.
Le temps le consolait d'une injuste rigueur :
A son humble fortune accoutumant son cœur,
Il oubliait la cour (car enfin tout s'oublie !)
Et vivait plus heureux qu'il ne l'avait été
Dans les rapides jours de sa prospérité.
J'ai passé sur sa tombe : un palmier solitaire

Indique au voyageur cet asile écarté ;
On y voit quelquefois le chardon agité,
Dépouillé par les vents de sa barbe légère ;
On entend l'arbre ému par le bruit des zéphirs,
Et l'on sent naître en soi de tristes souvenirs.
Mais ces riches climats fleurissent en silence ;
Jamais un chantre ailé n'y porte sa cadence :
Ils n'ont point Philomèle et ses accents si doux,
Qui des plaisirs du soir rendent le jour jaloux.
Autour de ces rochers où les vents sont en guerre,
Le terrible Tiphon a posé son tonnerre.
Des torrents pluvieux ne peuvent dans l'éther
Eteindre le flambeau du redoutable éclair :
Plus légers que les vents, son bleuâtre phosphore
Ouvre et ferme le ciel, le ferme et l'ouvre encore :
La foudre, au même instant, roule, déchire l'air,
Tombe, et couvre de feux les champs qu'elle dévore.

Le ciel ainsi punit les forfaits des mortels !
N'avons-nous pas osé, dans ces îles heureuses
Où Pan faisait danser les Nymphes amoureuses,
Bannir l'Américain de ses champs paternels ?
Eh ! de quel droit encor l'innocente Guinée,
A nous livrer ses fils est-elle condamnée ?
Quoi ! sous un joug de fer, un despote inhumain
Tient le nègre arraché de son pays lointain !
Sur des tables d'airain, on marque à ces victimes
Le nombre de leurs coups, ou plutôt de nos crimes !
Nous voyons, sans pitié des mères dans les pleurs,
Allaiter leurs enfants qui ne sont pas pour elles !

La beauté se flétrit sous nos verges cruelles;
L'Amour voluptueux qui jouait sur des fleurs,
S'envole au bruit des fouets et des cris de douleurs:
A force de travaux, de peines, de supplices,
On leur fait un enfer de ces lieux de délices....
La terre s'en indigne; et l'affreux ouragan
Engloutit à la fois l'esclave et le tyran.

Ainsi nous avons vu, sur les bords de Cayenne,
La désolation frapper la race humaine,
Quand un monstre, (son nom profanerait mes vers)
Opprimait tout un peuple au sein de ces déserts.
C'est là qu'environnés d'une horrible détresse,
Dix mille infortunés, sans asile, sans pain,
Dans des champs dont leurs bras gourmandaient la paresse,
Ne trouvaient pour moisson que la soif et la faim.
Ils périssaient; la mort planait sur les campagnes;
Auprès d'eux, leurs voisins, leurs parents, leurs compagnes
Se traînaient, et tombaient l'un sur l'autre entassés;
Ils mouraient à leur tour, dans des maux solitaires,
Sans larmes, sans adieux, tristement délaissés,
N'ayant pas un ami qui fermât leurs paupières!...

Mais, loin de ces tableaux qui désolent mon cœur,
Revenez sous mes doigts, images du bonheur!
Quel beau soir! les zéphirs, de leurs molles haleines,
Courbent légérement la pointe des guérets;
Un torrent de parfums sort des bois et des plaines;
Le Soleil, en fuyant, se projette à longs traits
Sur les monts, sur les tours, sur les eaux des fontaines:

Un éclat vaporeux répandu dans les airs,
Comme un voile de pourpre, embrasse l'univers.
Des nuages d'argent, d'azur et d'amarante,
Ornements passagers de la robe des cieux,
Se suivent doucement dans leur forme changeante,
Comme un songe riant qui se peint sous nos yeux.
C'est ici le moment des fraîches promenades!
Vesper a ramené les heures de l'amour.
Que de gazons foulés dans le déclin du jour!
Que de fleuves charmés embrassent les Naïades!
C'est alors, si j'en crois les chantres fabuleux,
Que Phébus dételant ses coursiers lumineux,
Va retrouver Thétis dans sa grotte profonde:
Il s'abaisse, entouré de nuages pompeux,
Se plonge, et par degrés s'ensevelit dans l'onde.

Quelques restes de jour percent l'obscurité,
Et vont frapper les monts qui s'enflamment encore.
Mais d'un rouge foncé l'occident se colore;
Les plaines, les vallons, le bosquet agité,
Tel qu'un fantôme vain dont l'erreur nous abuse,
N'offrent plus à nos yeux qu'une image confuse.
Près de chaque buisson, dans les bois tortueux,
Le ver étincelant luit au fond des ombrages;
Les astres sur les eaux réfléchissent leurs feux;
L'éclair brille au midi, sans annoncer d'orages;
L'étoile de Vénus, qui monte dans les cieux,
Va guider des amants les pas mystérieux:
Diane, enfin, paraît au dessus des montagnes;
Sur les plis du ruisseau son globe est répété,

Et tandis que la caille appelle ses compagnes,
Un vent frais et léger répand sur les campagnes
La vapeur végétale et la fécondité.
Le voyageur sourit dans sa marche tranquille,
Et contemple les champs ornés d'un nouveau jour;
Le villageois folâtre autour de son asile;
La bergère, en chantant, tresse le jonc docile,
Et la nuit enhardit les larcins de l'amour.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

L'AUTOMNE.

Ils sont venus, ces jours de l'opulence,
Où règne en paix la céleste Balance!
L'Eté brûlant abandonne les cieux;
Un tendre azur, éclatant de lumière,
S'est répandu sur l'univers heureux;
La terre est calme, et l'astre qui l'éclaire,
D'un voile frais a tempéré ses feux.

Je te salue, ô saison fortunée!
Tu viens à nous, de pampres couronnée;
Tu viens combler les vœux des laboureurs:
Ces fruits nombreux que ta main nous dispense,
Par les frimats fécondés en silence,
Nés au printemps du calice des fleurs,
Et dans l'été nourris par les chaleurs,
S'offrent enfin dans leur beauté parfaite,
Et vont orner les chants de ton poète.
Quel doux repos favorise mes vers!
La moisson mûre, immobile, abondante,
Appesantit sa tête jaunissante;
Aucun zéphir ne vole dans les airs:
Si quelque vent fait sentir son haleine,
Des vagues d'or se roulent dans la plaine;

Le soleil joue ; et ses brillants éclairs,
Sur les épis changés en vastes mers,
Semblent chasser des flots d'ombre incertaine.

Ainsi tout naît de tes soins créateurs,
Mère féconde ! ô puissante industrie !
L'homme te doit les charmes de la vie,
Les voluptés, et le goût, et les mœurs.
Tu l'éclairas, l'instinct fut son génie :
Par toi le gland cessa de le nourrir ;
L'arbre enrichi d'une tige étrangère,
De nouveaux fruits apprit à se couvrir ;
Le soc pesant se traîna sur la terre,
Et sur sa roue on vit le char courir.
Dans les jardins l'onde fut attirée ;
Un chaume épais s'élança sur les toits ;
Au fer tranchant la moisson fut livrée,
Et quand la feuille abandonne les bois,
Le pied foula la vendange pourprée :
Bientôt la laine enlevée au bélier
Vint occuper les doigts de la bergère,
Et la matrone, à l'ombre du foyer,
Coiffa de lin la quenouille légère.
Ce fut alors que la jeune ouvrière
Chanta Minerve, en touchant le métier.
Alors on sut aux lois de la cadence
Assujettir et les airs et la danse :
L'Amour enfla les premiers chalumeaux ;
Des premiers vers il marqua la mesure,
Forma la voix sur le chant des oiseaux,

Aux traits de l'ombre appliqua la peinture,
Et de sa flamme anima les pinceaux.
Reine des arts! que ma main te couronne!
De tous nos jours tu charmes les instants,
Et tes bienfaits me rappellent l'automne
Qu'ici ma Muse oubliait trop longtemps.

Dès que l'Aurore étend sur les campagnes
L'éclat naissant de ses pâles rayons,
Rangés en ordre auprès de leurs compagnes,
Les moissonneurs dépouillent les sillons.
Cérès conduit leurs faucilles nombreuses;
Les gerbes d'or s'élèvent en monceaux:
Les mots plaisants de ces bandes joyeuses,
Les contes gais, les chansons amoureuses
Trompent le temps, et charment les travaux.
On voit alors l'aliment de la vie
S'amonceler sous les rateaux poudreux,
Et les glaneurs se presser autour d'eux,
Pour recueillir la tige qu'on oublie.
O laboureurs! laissez ce faible don,
Comme un tribut au dieu de la moisson!
Daignez souffrir que dans vos blés superbes
Le pauvre accoure, ainsi que les oiseaux,
Pour assembler en modestes faisceaux
Quelques épis échappés de vos gerbes!...

Muse! reviens à la voix du chasseur!
Déjà l'écho s'éveille au bruit des armes:

Des blés, des champs, du terrier protecteur,
Je vois sortir tout un peuple en alarmes :
Le chaume épars, le genêt épineux
Qui se répand sur l'aride bruyère,
L'épais bouleau, le chardon, la fougère,
Les bords sablés du ruisseau tortueux,
Tout lui refuse un abri salutaire.
Le lièvre, en vain palpitant de frayeur,
L'œil attentif et l'oreille étendue,
S'est ramassé dans sa courte grosseur,
Cachant son front sous sa patte velue,
Pour échapper à son persécuteur :
L'odeur qu'il laisse en foulant la rosée,
Trahit l'espoir de sa fuite pressée.
Déja l'orage, accru de tout côté,
Vient jusqu'à lui, par les vents apporté.
Alors il part : le démon de la chasse,
Avec fureur vole et fond sur sa trace.
De ses tyrans on entend les concerts :
Les cors perçants dans les monts retentissent,
Les chiens hurlants, les coursiers qui hennissent,
Et le salpêtre allumé dans les airs,
Et les chasseurs, dont les voix se répondent ;
En un moment, tous ces accents divers
Frappent les bois, roulent et se confondent.

Je pourrais peindre, ou l'agile épagneul,
Quand il s'arrête à l'aspect de sa proie ;
Ou la perdrix veillant du coin de l'œil,
Lorsqu'au soleil son aile se déploie :

On la verrait partir comme un éclair,
Et du chasseur la flèche menaçante
Fondre sur elle, et sa plume sanglante,
En tournoyant, se disperser dans l'air.

Mais le cor sonne; au bruit de la tempête,
Suivons le cerf de sa troupe écartée:
Avec audace il porte au vent sa tête,
Et se confie à sa légéreté.
L'effroi saisit son ame aérienne,
Aux cris perçants que l'écho reproduit:
Plus il avance, et plus sa course est vaine.
Il a beau fuir vers un épais réduit,
Et s'enfoncer dans l'horreur des ombrages,
Où les rameaux battent ses flancs sauvages;
Un peuple ardent l'assiége et le poursuit.
L'exhalaison de sa trace fumante,
Autour de lui guide leur marche lente.
Au fond des bois, tristement égaré,
Il reconnaît tous ces lieux solitaires,
Ces frais berceaux, ces brillantes clairières
Dont les abris s'ouvrent au jour doré,
Et qui l'ont vu, vainqueur de ses maîtresses,
A cent rivaux disputer leurs caresses:
Il fend les eaux d'un fleuve hospitalier,
Pour y baigner sa poitrine enflammée:
Il vole aux siens; mais leur troupe alarmée,
A son malheur craint de s'associer.
Son pied léger se refuse à la course;
L'abattement décourage son cœur;

Ses pleurs, ses cris, (inutile ressource!)
N'ont pu fléchir son barbare vainqueur:
Il tombe enfin, et son sang qui ruisselle,
Sert de breuvage à la meute cruelle.
Ce jeu féroce est indigne de vous,
Jeunes beautés! il blesserait vos charmes.
L'amour paisible, en vous donnant des armes,
Les destina pour des combats plus doux.
Que vos plaisirs affligent les jaloux,
Et puissiez-vous ne pas voir d'autres larmes!
Abandonnez cet appareil guerrier,
Ces traits de feu, ce glaive, ce coursier,
Dont s'effarouche une grâce timide.
Vos belles mains, dans le champ nourricier,
Ne doivent point tendre un filet perfide,
Ou diriger un tube meurtrier:
Mais, près de nous, que la gloire vous guide;
Osez des arts disputer le laurier;
Du dieu des vers attendrissez la lyre;
Que vos pinceaux s'amusent à décrire
La paix céleste, amenant les beaux jours;
Que sous vos pas l'élégance respire,
Et de la danse anime les contours;
Que votre voix, organe des amours,
En sons brillants coule pour nous séduire!
Sexe adoré! ce sont là vos atours!
Entendez-vous, dans les ombres touffues,
Le peuple ailé chanter ses derniers airs?
Suivez au bois ces Nymphes ingénues
Qui vont franchir, légèrement vêtues,

Les coudriers, les buissons encor verts.
Le noisetier, sous leur main pétulante,
Laisse échapper une grêle éclatante.
Préférez-vous le parfum des vergers,
Le pavi rouge, et la poire fondante,
Douce moisson de la terre abondante,
Qui tombe et roule au gré des vents légers?
Là, sont des tas de pommes dispersées,
Dont la couleur enflammait les rameaux,
Et qui bientôt, sous la meule pressées,
D'un suc piquant verseront les ruisseaux.
Sur les festons du pampre qui se dore,
Ici la vigne, aux rayons du matin
Etale l'ambre, et le feu du raisin
Encor mouillé des larmes de l'aurore.
Faunes! Sylvains! et vous sœurs de l'Amour!
Pour le cueillir préparez vos corbeilles.
Quels chants joyeux s'élèvent de ces treilles!
Que de plaisirs vous promet ce beau jour!
Le ciel sourit à la terre charmée.
Déja Bacchus et sa bruyante armée,
De la vendange annoncent le retour.
L'essaim des Ris poursuit le vieux Silène,
Qui d'un pas lent vers la cuve se traîne;
Dans le pressoir, les Satyres nombreux
Sautent gaîment sur la grappe entassée;
Des flots de pourpre écument autour d'eux,
Et sous leurs pieds, la liqueur élancée,
Va bouillonner dans des tonneaux mousseux:
Divin nectar, dont la couleur brillante

Rappelle aux yeux les lèvres d'une amante!
Un vase plein et couronné de fleurs
A fait le tour de la troupe altérée:
Un gazon frais sert de table aux buveurs,
Tandis qu'Hesper, de la voûte azurée,
Vient éclairer les danses des pasteurs.

Hélas! ces jours de plaisirs et de fêtes,
Ces doux moments sont bientôt écoulés!
L'hiver s'approche, et les côteaux voilés,
De ses vapeurs déja ceignent leurs têtes.
Les hauts sommets, de leurs fronts menaçants
N'étalent plus la verte chevelure;
Perdus dans l'ombre, ils n'offrent à nos sens
Qu'un rideau noir, l'effroi de la nature.
La nuit s'étend; elle absorbe à la fois
Et les vallons, et la plaine, et les bois.
Du firmament je ne vois plus la voûte.
Le fleuve sombre est chargé de brouillards;
Le Soleil même, au milieu de sa route,
Laisse tomber de languissants regards.
Et vous, oiseaux! aimables infidèles!
Vous nous quittez; vous allez loin de nous,
Chanter l'amour dans des climats plus doux!
Peuples errants! frileuses hirondelles!
Vos légions se rassemblent dans l'air,
Et l'eau jaillit sous l'effort de vos ailes.
Traversez-vous une lointaine mer,
Pour habiter des campagnes nouvelles,
Ou sur nos bords, dans le fond des étangs,

Dans quelques tours, immobiles comme elles,
Attendez-vous le retour du printemps?
O que ce deuil de la saison mourante,
Ces champs déserts, cette voix gémissante
Qui sort des bois et des vallons flétris,
Portent le trouble à mes sens attendris!
Dans ces instants où la terre vieillie,
Abandonnée à des vents destructeurs,
Nous fait songer au déclin de la vie,
Qui ne sent pas, dans son ame affaiblie,
L'impression de la mélancolie,
Et le besoin de répandre des pleurs?
Seul, éloigné des soins consolateurs
Et des secours de l'amitié chérie,
On croit toucher à ces jours de langueurs,
Où l'univers nous quitte et nous oublie;
On s'entretient des charmantes erreurs
D'une jeunesse, hélas! trop tôt ravie,
De ces moments d'une tendre folie,
De ces amours passés comme les fleurs.

Assis un soir dans un vallon champêtre,
Et rappelant ces jours délicieux,
Je soupirais de n'être plus heureux:
A mes côtés, soudain je vis paraître
Deux voyageurs; l'un m'était inconnu;
Quant au Plaisir, je dus le reconnaître;
Auprès d'Eglé cent fois je l'avais vu.
En m'abordant, la Gloire s'est nommée.

Eh quoi! lui dis-je, étonné de la voir,
Est-ce bien toi, volage Renommée!
Toi que longtemps j'invoquai sans espoir!
Vas-tu m'offrir ta brillante fumée?
Tu viens trop tard; mon esprit, sans retour,
Fuit ton caprice, et l'éclat du grand jour.
Je dis à l'autre : Ami, j'ai souvenance
De tes bienfaits; ils me sont toujours chers:
Viens dans mes bras; rends-moi ma jouissance,
Tes voluptés, mes erreurs et mes fers.
Ce doux Plaisir trompa mon espérance!
Ce n'était plus le transport enchanteur,
Le feu divin, le délire suprême,
Que j'appelais l'ivresse du bonheur;
Et je lui dis: Trop aimable imposteur!
Qui t'a changé? — Je suis toujours le même;
Mais, répond-il, l'âge a changé ton cœur.
Ah! je le sens, ainsi que la verdure,
Nous succombons aux outrages du temps,
Et ce tyran, qui détruit la nature,
Enlève aussi nos desirs inconstants.
Voyez ces bois, où les couleurs éteintes,
D'un vert mourant vous présentent les teintes!
Il n'est resté du temple des amours
Que des débris et des feuilles jonchées:
L'onde qui fuit sous ces tiges penchées,
De leur printemps emporte les atours.
Vous entendez, dans la forêt brunie,
Quelque bouvreuil dont la monotonie

Se mêle encore aux voix des bûcherons ;
Mais les oiseaux, sur la branche flétrie,
Ne disent plus d'amoureuses chansons.
Il est pourtant des heures fortunées
Où d'un jour pur les plaines sont ornées ;
Le long des prés, sur le bord des ruisseaux,
Dans ma langueur, j'aime à prêter l'oreille
Au bruit plaintif et des vents et des eaux.
La feuille morte, en tombant des rameaux,
Incessamment me touche et me réveille.
Si l'air reçoit de plus grands mouvements,
Tous ces monceaux de fleurs et de feuillage,
En voltigeant, roulent comme un nuage.
Le fond des bois, sous un reste d'ombrage,
Eprouve encor de longs frémissements :
Mais leur sommet, dépouillé par l'orage,
Ne répond plus que par des sifflements.

Quand la soirée humide et refroidie
Verse les flots de sa noire vapeur,
L'exhalaison s'entasse avec lenteur
Sur les marais où l'onde est assoupie ;
Au même temps, un rayon précurseur
Vient annoncer le retour de Cinthie.
Son char répand un éclat doux et pur.
Les monts, les eaux, la campagne s'éclaire ;
Le ciel tranquille argente son azur ;
Un vaste flux de tremblante lumière,
De sa blancheur couvre tout l'hémisphère.

Souvent aussi, quand ce beau jour détruit
Laisse régner les flambeaux de la nuit,
Le Nord présente un pompeux météore.
Sa lueur monte et sillonne les cieux,
Descend, remonte et redescend encore,
Éteint, rallume, entremêle ses feux,
Et roule en vague une mer de phosphore.

La nuit, plus longue, enfin borne son cours;
La froide Aurore a fait transir l'Automne,
Qui va toucher à ses derniers beaux jours.
Des frimats blancs sont au front de Pomone;
Flore tremblante orne encor sa couronne
Du laurier-rose et du passe-velours.
L'aile des vents, mollement balancée,
Soutient dans l'air rayonnant de splendeur,
Les fils légers que forme la rosée.
Le Soleil brille, et sa flamme émoussée
Perce à travers un voile de fraîcheur.
Dans les sillons, la glèbe renversée
Couvre déja l'espoir du moissonneur.
L'engrais s'étend sur la terre épuisée.
Libre de soins, le peuple agriculteur
Voit sous ses toits sa récolte amassée;
Ses longs repas respirent le bonheur:
Le bal s'anime, et le jeune pasteur
Suit, en sautant, la flûte cadencée;
Le prix des jeux enflamme le lutteur;
Les vieillards même, arbitres du vainqueur,

Conteurs diffus de leur gloire passée,
Ont rappelé leur antique vigueur.

O plaisirs purs, quand on sait les connaître!
Heureux qui vit sous son toit ignoré,
De ses amis doucement entouré,
Dans l'abondance et le repos champêtre!
Que sont pour lui ces palais somptueux
Dont le portique, à flots tumultueux,
Chaque matin, vomit la foule obscure
Des vils flatteurs voués à l'imposture,
Trompeurs des grands, souvent trompés par eux!
Que lui fait l'or des habits fastueux,
Et tout l'éclat d'une vaine parure?
Content de peu, dans sa frugalité,
A-t-il besoin que les mers et la terre,
De ses banquets servent l'avidité,
Et qu'un vin rare écume dans son verre?
Eh! n'a-t-il pas, au gré de ses desirs,
Tous les trésors d'une riche campagne,
Des fleurs, des fruits, ses livres, sa compagne,
Et son asyle, et d'innocents plaisirs?
S'il est privé de ces molles délices
Qui du vieil âge enfantent les supplices,
Dans ses déserts il est bien plus heureux.
Tantôt il coupe une branche inutile,
Et prête à l'arbre un rameau fructueux,
Ou sur le front d'un ormeau vigoureux
Il fait monter une vigne docile:
Tantôt il presse un miel délicieux,

Tond ses brebis, et de leur sein fertile
Exprime un lait destiné pour les dieux.
Ah ! c'est pour lui que la fortune est sûre !
Loin des revers et de l'espoir trompeur,
Loin des regrets, il est riche en bonheur,
Autant qu'il l'est des biens de la nature.
Souvent il lit sous des ombrages verts,
Ce qu'ont écrit les Muses immortelles,
Ou sur son luth il cadence comme elles
Un chant sacré, digne de leurs concerts.
Comme il éprouve une touchante ivresse,
Quand ses enfants s'élancent dans son sein,
Jaloux d'avoir sa première caresse;
Lorsqu'un ami partage son festin,
Et qu'une épouse étalant sa richesse,
Lui sert des mets nés dans le champ voisin!

C'est là jouir de ce temps qui s'envole !
Quel sort heureux! quel doux emploi des jours !
D'autres que lui, tristes jouets des cours,
De la grandeur encenseront l'idole;
D'autres fuiront de leurs paisibles toits
Pour sillonner un élément perfide,
Ou grossiront la cohorte homicide
Qui vend son sang aux querelles des rois.
Le bruit du monde agité par l'orage,
Les passions, les brigues, les combats,
L'ébranlement, la chûte des états
Ne troublent point les beaux lieux où le sage
Voit la nature, et la suit pas à pas,

De fleur en fleur, de feuillage en feuillage.
Les arts divins amusent ses loisirs ;
De l'héroïsme il sent aussi la flamme ;
La vérité vient éclairer son ame,
Et l'amitié prend soin de ses plaisirs.

FIN DU TROISIEME CHANT.

CHANT QUATRIEME.

L'HIVER.

Le Centaure a fait place à l'humide Amalthée,
Et l'urne épand ses flots sur la terre attristée.
Aux limites des cieux le Soleil abaissé
Ne donne qu'un jour terne, obliquement lancé :
Son globe large, éteint, couvert d'un voile sombre,
Borde un moment le Sud, et disparaît dans l'ombre.
O bel astre! on dirait que tu fuis pour toujours!
Il semble qu'avec toi mon bonheur me délaisse!
Je voudrais que le temps s'arrêtât dans son cours.
Ton départ me saisit d'une amère tristesse.
Quel tumulte! quel bruit! quels longs gémissements
Remplissent tous ces lieux que j'ai vus si charmants!
Où sont ces lits de fleurs, ces gazons, ce feuillage?
O dieu conservateur! est-ce là ton ouvrage?
La terre abandonnée aux fureurs du Verseau
Reçoit de tous les maux l'influence ennemie.
L'ame languit; la vie est pour elle un fardeau;
Ses pensers sont plus noirs que la mélancolie.
L'Hiver morne et plaintif se traîne en soupirant,
Le long des bois déserts et des froids marécages;
Et dans les antres sourds, peuplés de noirs présages,
L'écho répond au bruit du ruisseau murmurant.
Une pluie assidue, obscure et malfaisante,

Assaillit les rochers et la forêt tremblante ;
La plaine disparaît, et n'est plus qu'une mer ;
D'intarissables flots, appesantis sur l'air,
Ramènent, dès l'Aurore, une nuit désolante.
Le coq a fait rentrer son cortége mouillé;
Tout fuit, hors les oiseaux dont l'aile courageuse
Aime à fendre des cieux la vapeur orageuse.
Au bruit de l'ouragan, le chasseur éveillé,
Pour écarter les eaux de son lit solitaire,
Dans les trous de sa hutte entasse la bruyère.
Cependant, au hameau, l'antique villageois
Conte, pour amuser la jeunesse folâtre,
Des récits du vieux temps, qu'il a redits cent fois,
Et, les pieds alongés sur les tisons de l'âtre,
Rit des vents furieux qui font gémir les toits.

Moteur de l'univers ! puissance infatigable,
Qui tournes les saisons dans leur cercle inconstant !
Que ta création est belle et redoutable !
Quelle douce terreur m'agite en te chantant !
Et vous, brillantes eaux dont les sources cachées
Sont en fleuves féconds sur la terre épanchées,
Qui me dévoilera vos abîmes secrets ?
Viens, Muse ! osons percer dans cette nuit obscure;
Offre-moi des rochers l'étonnante structure ;
Vole aux Alpes ; renverse, arrache leurs forêts;
Qu'à ta voix le Taurus quitte sa chevelure ;
Montre à mes yeux l'Olympe ondoyant de verdure,
Où sont tant de ruisseaux et de bocages frais ;
Les monts qui vont au pôle enfermer la nature,

Et ceux que le Tartare assiége de ses traits :
Que je foule avec toi les neiges du Riphée,
Où l'Ebre appelle encor la compagne d'Orphée :
Ordonne au vieux Atlas qui supporte les cieux
De découvrir au jour ses antres merveilleux ;
Laisse loin, sous ton vol, ces géants de la terre,
Ces masses de rochers qui pressent l'Abyssin,
Ces Andes que la ligne embrasse dans son sein,
Et dont le front s'élance au dessus du tonnerre !
J'ai dit : tout obéit : ô spectacle pompeux !
Je découvre des eaux le berceau ténébreux :
Je les vois travailler à s'ouvrir une route
Parmi des lits de sable inclinés avec art :
Les crevasses des monts expriment goutte à goutte
Et la pluie, et la neige, et l'humide brouillard :
Le roc, dans des siphons d'une vaste étendue,
Boit les pleurs bienfaisants échappés de la nue ;
Dans de frais réservoirs leur trésor est porté ;
Là, des canaux d'argile, errants en labyrinthe,
Au ruisseau fugitif présentent leur enceinte ;
Il sort, et coule enfin sur le sable agité,
Tombe du haut des monts, ou du fond des collines
Verse en effusion ses ondes cristallines.
Alors le dieu du jour pompe l'humidité ;
L'air la résout en pluie, et le flanc des montagnes,
Par un cours éternel, la renvoie aux campagnes.

Quand le Soleil descend du pâle firmament,
Ceint de rayons pourprés, et voilé tristement,
On voit nager dans l'air ces vapeurs condensées,

Les étoiles s'éteindre, et l'astre de Phébé,
Couronnant de blancheur ses cornes émoussées,
Monter languissamment dans l'orient plombé.
Les vents font tournoyer les feuilles vagabondes,
Et la plume légère est le jouet des ondes.
Le taureau, l'œil au ciel et les nazeaux ouverts,
Annonce la tempête et la sent dans les airs.
La matrone filant s'arrête inquiétée
Par le pétillement de sa lampe agitée.
L'univers effrayé se taît, et dans les bois
On entend seulement de prophétiques voix.
Soudain le ciel s'ébranle, et la force éthérée
Fait mugir sous son poids la mer décolorée.
Les flots tumultueux, dans une nuit d'horreur,
Semblent, sous mille flots, se débattre en fureur.
L'onde roule, s'entasse, et tantôt monte aux nues,
Tantôt ouvre un abîme aux vagues suspendues.
Les rochers de ses bords poussent d'horribles cris;
Le chêne, tourmenté jusques dans sa racine,
Perd ce qui lui restait de ses honneurs flétris;
Et les fiers aquilons, de colline en colline,
De son corps gigantesque emportent les débris.

Les nuages poussés par les vents de l'Aurore,
Autour de l'horizon se promènent encore;
Ils roulent pesamment des flocons nébuleux:
La neige, dans l'air calme, avec lenteur s'abaisse;
Elle vole bientôt, plus prompte et plus épaisse,
Et de son flux rapide elle obscurcit les cieux.
Un vêtement d'hiver est jeté sur les plaines,

Et cache des forêts la triste nudité.
Tout brille de blancheur, hors le bord des fontaines.
Avant que le Soleil ait éteint sa clarté,
La surface des champs, profondément couverte,
Est une solitude, une plage déserte,
Sauvage, éblouissante, où le regard perdu
Ne voit qu'un long tapis sur la terre étendu.
Le troupeau languissant, et la tête penchée,
Cherche à travers la neige une herbe desséchée.
L'oiseau, près des vaneurs accourt sans s'effrayer,
Et réclame sa part de leur grain nourricier.
Le rouge-gorge, ami des tranquilles chaumières,
Quitte ses compagnons tremblants sur les bruyères,
Pour confier son sort à l'homme hospitalier:
Autour de la fenêtre, il vole et bat de l'aile;
Bientôt, apprivoisé par la saison cruelle,
Il vient en becquetant jusqu'auprès du foyer,
Regarde à ses côtés la troupe souriante,
S'éloigne, approche encore, et, rendu familier,
Il ose enfin paraître à leur table indigente.

Souvent nous avons vu, dans des temps orageux,
Les aquilons rouler un tourbillon neigeux.
Des vallons et des bois le vaste amphithéâtre
S'enfle et s'élève alors comme un rocher d'albâtre.
Ces monts resplendissants sous un ciel obscurci,
Epouvantent les yeux du voyageur transi.
Malheureux le pasteur errant dans les campagnes!
Il ne sait où porter ses regards incertains.
La route est disparue : il voit d'autres montagnes;

Il méconnaît le champ cultivé de ses mains ;
Il ne distingue plus ni l'onde qui serpente,
Ni le bois qui se perd sous la neige éclatante.
Des côteaux aux vallons toujours plus égaré,
Impatient d'atteindre à son toit desiré,
Pour s'ouvrir un chemin dans ces monceaux mobiles,
Il s'épuise longtemps en efforts inutiles.
O ciel! que son esprit est frappé de terreur,
Lorsqu'au lieu de ce toit, qu'un moment de prestige
Lui montrait comme une ombre au sein de la blancheur,
Il ne voit qu'un désert sans forme et sans vestige !
La nuit et la tempête augmentent sa frayeur.
C'est alors que troublé d'images menaçantes,
De chûtes, de marais déguisés sous ses pas,
Et d'abîmes comblés par les neiges tombantes,
Il croit déja sentir l'atteinte du trépas.
Une épouse attentive, en vain dans sa chaumière
Prépare un feu brillant et de chauds vêtements;
En vain, fixant de l'œil la plaine solitaire,
Ses enfants inquiets redemandent leur père
Avec des cris plaintifs et des pleurs innocents ;
L'impitoyable hiver glace, engourdit ses sens,
Et le laisse sans vie, étendu sur la terre,
Comme un tronc qui blanchit au souffle des Autans.

Les enfants de Plutus songent peu dans leurs fêtes,
Au milieu des festins, des danses, des concerts,
Combien d'infortunés périssent dans les mers,
Déplorables jouets des vents et des tempêtes ;
Combien d'autres, courbés sous la nécessité,

Gémissent dans les fers d'une prison obscure;
Combien, dans le réduit de l'humble pauvreté,
D'autres souffrent aux champs la mortelle froidure,
Versent des pleurs amers qui coulent sans témoin,
Et n'ont pour aliment que le pain du besoin,
Ou, penchés sur le lit d'un ami, d'une amante,
Recueillent le soupir de leur bouche mourante!

L'hiver n'a de rigueur que pour les malheureux,
Et pour les animaux qui sont errants comme eux.
Loin des fléaux cruels qui leur livrent la guerre,
Muse! abaisse ton vol chez les dieux de la terre!
Les rayons du midi pénètrent les volets,
Et vont dorer l'alcove où la jeune Eliante
Respirait du sommeil la vapeur bienfaisante;
La sonnette argentée appelle ses valets:
Doucement étendue au sein de la mollesse,
Elle a peine à quitter la plume enchanteresse,
Quand les vents et la grêle assiégent son palais,
Et que dans ses trumeaux la neige répétée
Se présente d'abord à sa vue attristée.
Mais d'élégantes mains vont orner ses attraits;
Déja de ses cheveux l'art compose la tresse.
Debout, près de l'autel, est une humble prêtresse
Que la beauté consacre à ses rites secrets.
Le goût industrieux préside au sacrifice,
Tandis que les amours, les soins, le doux caprice,
Confondent au hasard les billets, les rubans,
La poudre, les pompons, le rouge et les romans.
Le soir, elle s'unit, dans les jeux du théâtre,

Aux applaudissements d'une foule idolâtre.
Nobles illusions! eh! qui peut sans transports,
Entendre Phèdre en pleurs exhaler ses remords?
Ailleurs, le bal commence, et des essaims de belles,
De ces cercles mouvants sont les divinités:
L'or, l'éclat des flambeaux, les parures nouvelles,
Tout le luxe des arts, toutes les voluptés,
Dans ce brillant concours se rassemblent pour elles.
Enfin le peuple agile, escorté par les ris,
Va boire le nectar dans des vases fleuris;
Et l'Aurore s'étonne, en montant sur les nues,
De voir ces déités qui lui sont inconnues.

Le village m'invite à ses joyeux ébats:
Là, de jeunes amants, beaux comme l'innocence,
Aux sons des chalumeaux entrelaçant leurs bras,
Développent sans art les grâces de la danse.
Le vieillard réjoui cadence encor ses pas;
Sa moitié, d'un long chant, traîne la mélodie.
A leurs côtés, le rire et ses bruyants éclats,
Un tendre badinage, une faveur cueillie
Sur les lèvres d'Iris qui feint d'être endormie,
Tout fait à ces bergers oublier les frimats.

Habitant des cités! fuis tes demeures sombres,
Où le ciel ne paraît qu'environné des ombres:
Viens voir sur les côteaux, sur les bois d'alentour,
Le givre étinceler aux rayons d'un beau jour!
Les glaces, il est vrai, chargent le front du hêtre,
Et le fleuve enchaîné s'arrête sur ses bords:

Mais fais couler le vin dans un repas champêtre,
Et laisse la tristesse à l'empire des morts!
Chaque jour qui nous luit est un bienfait céleste.
Nous avons les plaisirs, les arts voluptueux,
Les soins de l'amitié, les muses et les jeux;
Aux caprices du sort abandonnons le reste!
Les fleurs et le printemps ne durent pas toujours:
Pourquoi de longs projets pour des moments si courts?
De tant d'arbres, hélas! que notre main cultive,
Le seul cyprès nous suit sur l'infernale rive!
Content d'un mets frugal et d'un asile obscur,
Ni craintes, ni desirs ne tourmentent ma vie:
Heureux dans les frimats comme sous un ciel pur,
Les roses, dans l'hiver, ne me font point envie.
L'égalité paisible est mon plus cher trésor;
Elle amène la joie, et Vénus et les Grâces:
La fortune, à son gré, pourra prendre l'essor;
Et si l'Amour me fuit, j'irai peut-être encor,
En secret et sans bruit, soupirer sur ses traces.
Venez me consoler, esprits mélodieux,
Poètes enchanteurs, dont je fais mon étude!
Quand d'amers souvenirs troublent ma solitude,
Sur vos livres chéris j'aime à porter mes yeux.
Je crois voir s'avancer la Muse de Virgile;
Elle vient sur tes pas, chantre divin d'Achille!
Je vois autour de vous, pleines du même feu,
Les ombres de Milton, de Voltaire et du Tasse.
Rousseau chante les rois sur la lyre d'Horace,
Et Tibulle sourit aux couplets de Chaulieu.
Mais toi, peintre du cœur! quelle grâce t'inspire?

O Racine! à ta voix le jeune amant soupire :
La douceur de tes vers fait palpiter son sein ;
Seul et mélancolique, il va, ton livre en main,
Rêver au dieu charmant qui te faisait écrire.

O! combien de guerriers, de sages, de héros,
S'élèvent devant moi, de la nuit des tombeaux!
Je reconnais d'abord le vertueux Socrate,
Qui mourut immolé par une ville ingrate,
Laissant un beau modèle à la postérité,
Du respect pour les lois et pour la vérité ;
Aristide, aussi pur que la justice même ;
Et Lycurgue et Solon, ces grands législateurs,
Qui sur l'humanité, la raison et les mœurs,
De leur code immortel fondèrent le système.
Auprès de Romulus, paraît un peuple roi.
Voyez-vous ce Brutus, dédaignant d'être père,
Sacrifier ses fils avec un front sévère?
La liberté publique est sa première loi!
Et quels noms de mes vers sollicitent l'hommage!
C'est Camille vengeant son pays qui l'outrage ;
Régulus expirant, victime de sa foi ;
Scipion qui sut vaincre et lui-même et Carthage ;
Et l'austère Caton se déchirant le sein ;
Et Cicéron, de Rome arrêtant le destin!
Délicieuses nuits, où je retrouve encore
Avec un ami gai, doux, complaisant et sûr,
Et près de quelques mets connus de Pythagore,
Le tableau ravissant des banquets de Tibur!
Nous disons, en versant une liqueur joyeuse,

Non des héros du jour l'histoire scandaleuse,
Mais comment le bonheur est né de la vertu,
Comment par l'infortune on n'est point abattu :
Parcourant une vie innocente et tranquille,
Nous cherchons comme on peut, dans un rustique asile,
A l'ombre de ses bois, sur l'émail de ses prés,
Goûter des jours sereins et des biens ignorés.
D'autres fois ébloui des beautés de l'Aurore,
Je me crois ramené dans la saison de Flore;
J'aime à voir des rubis pendre en festons brillants,
Et jouer au soleil sur les rameaux tremblants.
La rivière paisible, unie et transparente,
Murmure sourdement sous la glace naissante.
Un vent piquant et froid, vers le déclin du jour,
Du firmament rougi dégage le contour:
Il vient de la nature affermir le théâtre.
Déja l'étang présente une écorce bleuâtre;
Le ruisseau s'amoncèle aux saules de ses bords,
Et repose couvert de leurs feuillages morts.
La gelée a formé son invisible chaîne;
D'abord elle obéit au courant qui l'entraîne,
S'attache autour des joncs qui percent le canal,
Cimente au pied des rocs un pavé de cristal;
Et le fleuve, pressé de l'une à l'autre rive,
Dort enfin sous la voûte où son onde est captive.
Le champ glacé résonne, et l'écho reproduit
Les jappements du chien, protecteur de la nuit.
On entend retentir la cascade lointaine,
Et les pas du berger qui marche dans la plaine,
Et le mugissement du troupeau qui le suit.

L'azur des cieux semé d'éclatantes étoiles,
Dans son immensité se découvre sans voiles.
Au milieu de la nuit, le nître dans les airs,
Se répand en silence et saisit l'univers:
Il enveloppe tout de sa trame subtile,
Jusqu'au matin tardif où l'œil peut contempler
Des ouvrages brillants, nés de la nuit tranquille,
Les toits ceints de glaçons, la cascade immobile,
Et le torrent oisif qui semble encor couler.
Maintenant les pasteurs se livrent à la joie:
Dans les jeux du hameau la vigueur se déploie.
L'air est plus resserré; ses froids embrassements,
Des membres animés hâtent les mouvements.
Le repos de l'hiver attire un peuple libre
Vers les lieux où le Rhin étend ses longs canaux:
Sur des patins bruyants il glisse en équilibre,
Et rase comme un trait la surface des eaux.
Dans les plaines du Nord, une ardente jeunesse,
Aux courses des traîneaux dispute de vitesse:
La jeune Scandinave, objet de ces combats,
S'y montre sous l'hermine, avec tous ses appas.
Sur les bords du Volga, dans les champs de Norvège,
Les daims, pour s'échauffer, s'entassent sur la neige:
Les ours mornes, pesants, et rendus plus hideux
Par d'énormes cristaux qui pendent autour d'eux,
Font leur lit sur la glace, et d'un cœur indomptable
Supportent fièrement l'hiver qui les accable.
Là, sont des régions où le Russe exilé
Pénètre avec horreur des prisons sans limite,
Où, pendant de longs mois, les ombres qu'il habite

Environnent des cieux le domaine étoilé.
Rien n'y frappe ses yeux que de pâles campagnes,
Des fleuves arrêtés qui semblent des montagnes,
S'étendant tristement le long de ces déserts,
Jusqu'au pôle enfermé par d'effroyables mers;
Et dans l'éloignement, quelques pauvres cabanes,
Dont l'habitant n'apprend que par les caravanes
Si la guerre ou la paix se fait dans l'univers.
Cependant, au milieu de ses forêts sauvages,
La froide Laponie enferme un peuple heureux;
Il aime son climat, et chante ses orages:
Tant l'amour du pays embellit tous les lieux!
Enfin l'humide Auster tempère la soirée:
Les rochers ont perdu leur splendeur azurée:
L'air, au fond des vallons, s'adoucit quelquefois.
Déja même, au retour de l'Aurore tremblante,
La neige en pelotons se détache des bois;
Elle tombe et répand une clarté brillante.
Le sommet des côteaux se découvre aux regards,
Et la glace, en dégel, coule de toutes parts.
Le fleuve débordé traîne un affreux mélange
D'arbres, de rocs brisés, de fruits et de moissons:
Mille torrents, tombant de la cîme des monts,
Sur les champs amollis précipitent leur fange.
La Nuit reprend son sceptre, et l'Hiver déchaîné
Porte les derniers coups au monde consterné.

Arrête-toi, mortel qu'égare un vain délire!
Sur tes ans fugitifs reporte ici les yeux!
Vois ton printemps fleuri, ton été vigoureux,

L'automne où tout languit, l'hiver où tout expire!
Là, vont s'évanouir ces rêves de grandeur,
Et cette ambition de gloire et de bonheur,
Et ces soins inquiets, ces flottantes pensées
Qui promenaient ton cœur du vice à la vertu,
Et ces nuits de plaisirs follement dépensées,
Et ces pénibles jours d'un travail assidu!
Lorsqu'éloigné du bruit, dans ma douce tristesse,
Je médite, aux lueurs du nocturne flambeau,
Tout ce qui fut jadis l'objet de ma tendresse,
Repasse devant moi comme un léger tableau.
Je songe à mes amis que le tombeau rassemble:
Je regrette le temps où nous étions ensemble.
Qu'en nous réunissant nous serons attendris!
Je croirai revenir d'une terre étrangère!
Que de fois, occupé de ces mortels chéris,
J'exhalai dans la nuit ma douleur solitaire!
Je disais: Où sont-ils? quel coin de l'univers,
Quel lieu, de leur passage a conservé la trace?
Les voilà disparus! leur mémoire s'efface;
Leur cendre abandonnée est le jouet des airs.
Mais si d'un beau matin notre vie est l'aurore,
Si dans un meilleur monde on peut aimer encore,
Peut-être mon Eglé répond à mes soupirs;
Peut-être elle descend de la voûte éthérée,
Belle comme autrefois, de ses grâces parée,
Livrant sa chevelure au souffle des zéphirs.
O jours! ô doux moments présents à ma mémoire!
Parmi tous les humains, Eglé m'avait choisi;
Elle ornait ma raison, m'enflammait pour la gloire,

Et de mon front paisible écartait le souci :
J'allais passer près d'elle une heure fortunée;
Je ne souhaitais rien que l'entendre et la voir.
Hélas! le seul projet de la chercher le soir,
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.
A peine je l'ai vue! ainsi fuit un beau jour.
Ainsi, pendant l'été, nous voyons sur les plaines
Le Soleil promener les ombres incertaines.
Le temps irréparable emporte sans retour,
Ces heures du plaisir doucement disparues,
Qui se suivaient sans bruit et sans être aperçues.

Libres dans nos repas, loin de l'œil des jaloux,
Les coudes appuyés sur la table champêtre,
Occupés de nous seuls, gais sans penser à l'être,
Le reste de la terre était perdu pour nous.
Souvent assis près d'elle aux jeux de Melpomène,
J'aimais à retrouver ses vertus sur la scène.
Souvent près de sa sœur, dans les soirs de l'été,
Au pied d'un vieux tilleul elle venait m'attendre:
C'était là que du sort trompant la cruauté,
Nous puisions dans les maux un sentiment plus tendre.

Errant sur les tombeaux de ceux que j'ai perdus,
Délaissé maintenant, et plein de leur image,
Je traverse le monde où je ne les vois plus,
Et je confie aux bois mes regrets superflus,
Comme le tourtereau qui gémit sous l'ombrage.

A mes sens désolés viens-tu rendre la paix,
O divine amitié, dont j'adore les charmes!

Viens! ne me quitte plus! ne me quitte jamais!
Ton seul aspect tarit la source de mes larmes;
La nuit a plus d'attraits; le zéphir est plus pur;
Ces astres ont brillé d'une clarté nouvelle;
Le ciel s'est décoré d'un plus superbe azur.
Amitié! près de toi que la nature est belle!
Souvent le désespoir, le remords, la douleur
Accompagnent l'amour sous des berceaux de roses;
Mais deux cœurs ingénus te suivent sans frayeur,
Et tu portes le calme aux lieux où tu reposes.

FIN DU IV.e ET DERNIER CHANT.

HÉRO

ET

LÉANDRE,

POEME.

HÉRO ET LÉANDRE,

POÈME.

AUTREFOIS, sur les bords d'un détroit orageux,
Sestos énorgueilli des temples de ses Dieux,
Voyait dans leur enceinte une jeune princesse
Belle comme Vénus, dont elle était prêtresse.
Jusqu'au temps de l'hymen dérobée au grand jour,
Elle avait pour asile une profonde tour.
Les danses et les jeux, doux plaisirs qu'elle ignore,
De son chaste réduit n'approchent point encore:
Elle ose seulement, dans les jours solennels,
Pour le culte des Dieux se montrer aux autels.
Des fêtes d'Adonis, la pompe vénérable
Appelait dans Sestos une foule innombrable:
L'élégant Phrygien qui chante ses amours,
Le peuple de Cythère, et les filles charmantes,
Qui foulent du Liban les cîmes odorantes,
Venaient de ce spectacle augmenter le concours.
La jeune Héro parut ainsi qu'une immortelle:
Elle entra dans le temple, enflammant tous les cœurs:
Les rayons échappés de sa noire prunelle
Attiraient sur ses pas des flots d'adorateurs,
Et mille amours naissants se jouaient autour d'elle.

Des remparts d'Abidos Léandre était venu,
Ardent, jeune, brillant comme un astre inconnu.

Il voit Héro; la flamme en ses veines s'allume ;
Chacun de ses regards l'embrâse et le consume ;
Immobile et sans voix, il semble à son aspect
Saisi d'étonnement, de crainte et de respect :
Mais ses coups-d'œil furtifs, dans ce cœur simple encore,
Portent secrètement le feu qui le dévore.
Le soir, lorsque Phébé ramène dans les cieux
De son pâle flambeau le jour silencieux,
Au fond d'un bois sacré dont le temple s'ombrage,
Héro de son vainqueur se retraçait l'image.
Il l'aborde; il se nomme; il exprime ses vœux.
Héro tremble, et l'écoute en baissant ses beaux yeux.
Il tombe à ses genoux. O Vénus! ô déesse!
(Quelle autre peut avoir ta grâce enchanteresse?)
Heureuse l'immortelle à qui tu dois le jour,
Et quatre fois heureux le sein qui t'a nourrie!
Daigne prendre pitié d'un invincible amour!
Prêtresse de Vénus, que sa chaîne te lie!
La jeunesse est rapide et s'enfuit sans retour ;
Toi-même tu perdras cette beauté fleurie;
Goûte les voluptés, le seul bien de la vie!
Tout jouit : sois sensible, et jouis à ton tour!
Hélas! lui dit Héro, solitaire et cachée,
Près d'une surveillante à mes pas attachée,
Au fond de cette tour, captive jour et nuit,
Comment puis-je connaître un bonheur qui me fuit?
L'amour, répond Léandre, encourage l'audace.
Si d'un secret hymen tu veux former les nœuds,
Chaque soir, de ces mers prompt à franchir l'espace,
Je nagerai vers toi sur les flots ténébreux.

Fais briller un fanal sur ta tour solitaire;
Qu'il me serve d'étoile au milieu de la nuit;
Et moi jusqu'à tes bords je suivrai sa lumière,
Comme un vaisseau léger, par cet astre conduit,
Il dit : Héro vaincue, et combattant encore,
Voile son front ému que la honte colore.
Le cou penché, muette et marchant doucement,
Elle fuit à regret l'étranger qu'elle adore,
Et son sein qui palpite enfle son vêtement.

Léandre, sur les bords de la mer déchaînée,
Attendait le signal du nocturne hyménée;
Héro fait luire enfin le flambeau de l'amour :
A peine il a brillé du sommet de la tour,
Son amant sur les flots impétueux s'élance;
Il arrive, et l'hymen le reçoit en silence.
Des ombres de la nuit ses plaisirs sont couverts,
Et quand l'aube se lève, il repasse les mers.
Héro trompe les yeux d'une ville jalouse,
Prêtresse dans le jour, et la nuit tendre épouse.
Mais leur bonheur fut court. Un destin si charmant
Dépendait trop, hélas! d'un perfide élément.
L'hiver vint ramener la saison des orages;
Les vagues, à grand bruit, tombaient sur les rivages.
La malheureuse Héro, pendant les noirs frimats,
Aurait dû.... Mais l'amour connaît-il la prudence?
Elle attendait Léandre, et ne pressentait pas
Qu'elle allait l'immoler à son impatience.
Il voit paraître encor le sinistre fanal,
Qui pour lui des plaisirs n'était plus le signal.

Il part : la vague écume et monte sur sa tête ;
Les flots heurtent les flots ; tous les tyrans des airs
Grondent, fondent ensemble et roulent la tempête :
Neptune avec fureur a soulevé les mers.
Léandre, enfin brisé par l'onde qui l'accable,
S'abandonne au torrent d'une mer indomptable ;
Sa bouche boit les eaux ; ses pieds n'agissent plus ;
Ses bras sans mouvement demeurent étendus.
Il perd au même instant le flambeau qui le guide,
Et tombe enseveli dans l'abime liquide.

L'Aurore avait montré son visage éclatant.
L'œil fixé sur les flots, la prêtresse éperdue,
De cette vaste mer parcourait l'étendue :
Elle cherche Léandre, et voit son corps flottant.
O dieu ! que devient-elle à cette horrible vue ?
S'écrier, s'élancer fut pour elle un instant.
Ainsi du tendre amour périrent les modèles,
Et le même trépas unit ces cœurs fidèles.

IDYLLES.

IDYLLES,

LIVRE I.

A ÉGLÉ.

Le front paré de guirlandes légères,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or,
Et les amours des naïves bergères.
Printemps du monde! âge heureux de nos pères!
Dans mes chansons puisses-tu naître encor!

Un autre embouchera la trompette guerrière,
Décrira le tumulte et l'horreur des combats,
Et peindra le héros tout couvert de poussière,
Lançant à ses côtés les flèches du trépas.

Loin de ma Muse une si noire image!
Douce et timide, elle aime les vergers,
Le bruit des eaux, la fraîcheur de l'ombrage;
Sa flûte en main, elle suit les bergers.
Mais plus souvent, c'est Eglé qui m'inspire!
Mes chants, alors animés par l'amour,
Quand je la vois tendrement me sourire,

Sont aussi doux que l'aube d'un beau jour.
Aimable enfant! depuis que tu m'es chère,
Un plaisir pur embellit mes instants,
Et l'avenir rayonnant de lumière,
Offre à mes yeux un éternel printemps.

Heureux l'amant des arts, heureux l'homme sensible,
Jaloux de s'élancer vers l'immortalité,
Qui parcourt des talents la carrière pénible,
Pour attacher un jour sur sa cendre paisible
Les regards satisfaits de la postérité!
Plus heureux qui, chéri de sa jeune maîtresse,
Vit dans l'indépendance et dans l'obscurité!
Qui, bercé dans les bras de la molle paresse,
Redoutant peu l'envie et la célébrité,
A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,
Soupire quelques vers, enfants de la tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa Muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mène à la vieillesse,
Des roses de l'amour et de la volupté!

L'HEUREUX VIEILLARD.

AMINTAS.

La terre a repris ses couleurs;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle;
La nature se renouvelle;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique alégresse.
O matin! ton aspect fait palpiter mon cœur:
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur,
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur!
Toi, dont j'ai si longtemps éprouvé la clémence!
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance:
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému! dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance!
D'un air contagieux, mes troupeaux ni mes champs
N'essuyèrent jamais la mortelle influence;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,

Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtaient de nouveaux charmes.
Hélas! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ses jours comme coulent les eaux;
Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres:
Un sommeil bienfaisant suspendait mes travaux;
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funèbres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.

J'eus des amis, je fis quelquefois des heureux:
J'aimais, et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse! ô saison dont tout m'offre l'image!
Lorsque sur mes genoux je portais mes enfants,
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentais pressé de leurs bras innocents,
Que je goûtais alors un bonheur sans nuage!
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétraient la nuit sombre;
Je disais: Ils croîtront; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grâce aux ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappelant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre père un jour bénissez le repos;
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,

Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux :
Eh ! quel est le mortel exempt de leurs assauts?

Pour la première fois quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélis! ce jour où sur mon sein
Ton ame s'échappa comme une douce haleine,
Où le froid du trépas glaça ta faible main,
Que tu tentais encor d'attacher sur la mienne.
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs!
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source ;
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments:
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfants.
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants,
Au dernier de mes jours daignes encor m'entendre,
O ciel ! fais-moi mourir dans leurs embrassements.

LA VAINE PROMESSE.

THESTILE, DAPHNÉ.

Le midi prodiguait ses brûlantes ardeurs,
Et Thestile dormait sous un épais feuillage,
Quand tout-à-coup sur son visage
Il sent tomber un nuage de fleurs.
Il s'éveille surpris, aperçoit son amante,
Veut courir dans ses bras, et se trouve enchaîné,
Plus l'obstacle irritait son ame impatiente,
Et plus son embarras faisait rire Daphné.
Tu triomphes, dit-il; attends, attends, méchante!
Du nœud qui me retient je vais me dégager,
Et par mille baisers je saurai me venger.
Oui! dit en souriant la maligne bergère;
Eh bien! je ne te délirai
Qu'après que tu m'auras juré
De ne point m'embrasser pendant une heure entière.
Thestile y consentit. Daphné disait tout bas:
C'est un serment frivole, et qu'il ne tiendra pas.
Mais elle a beau, pour le séduire,
Tourner sur lui, d'abord un regard languissant;
Ses yeux, pour cette fois, ont perdu leur empire:
Elle a beau l'appeler, et d'un air agaçant
Lui serrer la main, lui sourire;
Ce nouveau charme est impuissant.

Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure passée.
Non, dit Thestile, à peine est-elle commencée.
Elle attendit encor; mais au bout d'un moment:
L'heure est passée, assurément,
Dit-elle avec dépit, et comme un peu lassée.
Oh! cela ne se peut, répondit le berger.
Eh bien donc! puisqu'il faut que je sois embrassée,
Ne tarde plus à te venger:
Je te rends ta promesse, et te permets de prendre
Tant de baisers que tu voudras....

La bergère, à ces mots se penche dans ses bras,
Lui jette un doux regard, lui sourit d'un air tendre.
Thestile ému, balance un peu:
Puis, cédant au desir dont l'ardeur le tourmente,
Il applique à sa bouche une bouche de feu,
Et par mille baisers satisfait son attente.

LA PIÉTÉ FILIALE.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposaient sur un côteau
Dont le soleil dorait la cîme:
Ils s'occupaient de Philémon;
Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
N'avaient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
Disait Lycoris à son frère;
Les dieux protègent notre père.
Il le mérite; il est si bon!

SÉLIME.

N'en doutez point, ma sœur; sa vertu leur est chère.
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormait d'un sommeil aussi doux que son cœur;
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche)
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père! disais-je, à quel point il nous aime!
Il a veillé pour nous; et dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux!

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine!
Ah! si tu l'avais vu se traîner avec peine,
Accablé du travail et du poids de ses ans!...
Tu pleures, Sélime!

SÉLIME.

Quel père!
Nous lui devons aussi des soins reconnaissants.
Ecoute; mais surtout que ce soit un mystère:
Du prix de ces paniers que tu me voyais faire,
Je viens d'acheter un mouton;
Je le destine à Philémon....

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser quand il est solitaire,
De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage;
Il sortait d'un buisson voisin:
Il court à ses enfants, les tient contre son sein,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu! dit-il, ô Dieu témoin de mon bonheur!
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime!
Laisse-moi mes enfants! c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême!

L'INNOCENCE DE L'AMOUR.

LUCINDE ET ZERBIN.

ZERBIN.

O ma chère Lucinde! écoute:
Je crains de m'abuser; est-ce toi que je voi?

LUCINDE.

Tu ne t'abuses pas; oui, Zerbin, oui, c'est moi.

ZERBIN.

J'ai beau te regarder, j'en doute;
Mes yeux peuvent m'en imposer:
Pour en être plus sûr, laisse-moi t'embrasser!

LUCINDE.

Zerbin! nous sommes au village;
Ce n'est pas ici comme aux champs.
Sais-tu bien que ces lieux sont pleins d'esprits méchants,
Qui font passer pour crime un simple badinage?

ZERBIN.

Peut-on être fâché que nous soyons heureux?

LUCINDE.

On dit que c'est l'honneur qui nous défend ces jeux.

ZERBIN.

L'honneur a tort de les défendre.
Vas, ma chère Lucinde, il n'y faut plus penser;

Laisse-là cet honneur, et permets-moi de prendre
Un baiser sur ta main, seulement un baiser.

LUCINDE.

Volontiers.... mais, ô ciel! qu'est-ce donc qui t'agite?

ZERBIN.

C'est un mal inconnu qui fait que je palpite.

LUCINDE.

Hélas! Zerbin, ce mal est-il bien douloureux?

ZERBIN.

Je suis comme un enfant à qui tout fait envie.
Quand j'ai pris un baiser, j'en voudrais prendre deux;
Ai-je baisé ta main, je veux baiser tes yeux.
Cette envie est encor de mille autres suivie....
D'où cela vient-il donc? Lucinde, apprends-le moi.

LUCINDE.

Je te le demande à toi-même.

ZERBIN.

Tu dois mieux le savoir; j'ai moins d'esprit que toi.

LUCINDE.

Pourtant je n'en sais rien.

ZERBIN.

Ma surprise est extrême!
Je suis ravi quand je te voi;
Cependant je frissonne en t'abordant.... Pourquoi?

LUCINDE.

Et d'où vient suis-je triste, inquiète, abattue,
Quand je dois être un jour, un seul jour sans te voir?
Je voudrais, au matin, que la nuit fût venue;
Je soupire en voyant le soir.

Parais-tu, je rougis et je baisse la vue....
Pourquoi ce tourment-là? je voudrais le savoir.

ZERBIN.

Je ne le conçois pas.

LUCINDE.

C'est pourtant ton ouvrage:
Car pour d'autres que toi mon cœur n'éprouve rien.

ZERBIN.

Je crois que c'est plutôt le tien;
Car sitôt que je touche à ton joli corsage,
Voilà qu'un feu subit se répand dans mon sein....

LUCINDE.

Tu sais, quand nous jouons, combien je suis joyeuse:
Cependant....

ZERBIN.

Cependant?

LUCINDE.

J'ai par fois du chagrin:
Tout-à-coup je deviens taciturne, rêveuse;
Et je ne sais pas, à la fin,
Quels jeux il me faudrait pour que je fusse heureuse.

ZERBIN.

Quand les jeux t'ennuîront, tu n'as qu'à les quitter;
Je t'apprendrai des chansonnettes:
Quand tu ne voudras plus chanter,
Je sais beaucoup d'historiettes;
Je pourrai te les raconter:
Puis d'autres passe-temps rempliront notre vie.
En variant ainsi nos jeux et nos discours,

Nous verrons s'écouler nos jours
Comme le ruisseau pur qui fuit dans la prairie.

LUCINDE.

Hélas! contre ma peine inutiles secours!
Souvent tu m'entretiens dès la naissante aurore,
Jusqu'au temps où la nuit recommence son cours:
Quand nous nous séparons, il me semble toujours
Que tu n'as point tout dit encore.

ZERBIN.

Je dis ce que je sais; mais il est, je le voi,
Bien d'autres choses que j'ignore.

LUCINDE.

C'est ce que j'imagine; et toi, Zerbin, et toi,
Es-tu toujours content, toujours gai près de moi?

ZERBIN.

Toujours, Lucinde, hormis quand ce mal me tourmente.
Je sens alors en moi je ne sais quelle ardeur;
Je voudrais t'embrasser, te serrer sur mon cœur:
Je t'embrasse, te serre.... et rien ne me contente.

LUCINDE.

Ah! je me doutais bien que tu souffrais aussi.
Mais par quelle étrange disgrâce
Notre bonne amitié nous gêne-t-elle ainsi?
Plus j'y rêve, Zerbin, plus cela m'embarrasse.

ZERBIN.

Serait-ce quelque sort qu'on nous aurait jeté?

LUCINDE.

O ciel! que dis-tu là? nous serions bien à plaindre.

ZERBIN.

C'est qu'il est des bergers dont on a tout à craindre.
On dit que d'un seul mot ils ôtent la santé.

LUCINDE.

Ces méchants ! pourquoi nuire à ma félicité ?
Jamais à leurs troupeaux je n'ai fait de dommage.

FROSINE, qui les avait écoutés sans être aperçue.

Est-il possible qu'à leur âge
On ait tant de simplicité ?

LUCINDE, à Frosine.

Ah ! vous m'avez fait peur.

ZERBIN.

Pourquoi donc nous surprendre ?

FROSINE.

Calmez-vous, mes enfants ; je viens de vous entendre.
Je sais quel est le mal que vous souffrez tous deux,
Et j'ai, pour le guérir, des secrets merveilleux.

LUCINDE, à Zerbin.

N'est-ce pas de ces gens qui font des sortiléges ?

ZERBIN, à Frosine.

Mais, vous ne venez pas pour nous tendre des piéges ?
Vous auriez tort ! Lucinde et moi,
Nous sommes de si bonne foi !

FROSINE.

Non : soyez assurés ; je viens pour vous instruire.

LUCINDE.

Et ce mal, s'il vous plaît, comment l'appelle-t-on ?

FROSINE.

Ecoutez, je vais vous le dire ;
Mais ne vous vantez pas de connaître son nom :
C'est l'amour.

LUCINDE ET ZERBIN.

C'est l'amour !

FROSINE.

Oui : ce nom vous fait rire ?

ZERBIN.

Nous l'ignorions jusqu'à ce jour.

LUCINDE.

Je voudrais bien savoir ce que c'est que l'amour.

FROSINE.

L'amour est de nos cœurs le tourment et la joie:
Il anime nos yeux, il embellit nos traits:
Par lui, le teint fleurit, la grâce se déploie:
La beauté, quand elle aime, a cent fois plus d'attraits.

ZERBIN.

Ah! je n'en puis douter; car Lucinde est charmante.

FROSINE.

Un amant ne croit voir que l'objet qui l'enchante.

LUCINDE.

Assurément j'ai de l'amour;
Car je crois voir Zerbin et la nuit et le jour....

FROSINE.

Mais l'heure m'appelle à l'ouvrage;
Adieu. Si vous voulez en savoir davantage,
Retrouvez-vous ici, je m'y rendrai ce soir.

LUCINDE.

Je brûle déja de vous voir;
Car d'en parler cela soulage.

FROSINE.

Belle enfant ! sois tranquille, et compte sur mes soins ;
Je guérirai ta maladie.

LUCINDE.

Ma bonne ! écoutez donc ; je veux être guérie,
Mais non pas tout-à-fait, au moins.

LE BOUQUET.

NINA ET DAPHNÉ.

NINA.

Vois le joli bouquet que je porte à mon sein !
Quelle douce odeur il exhale !
Qu'on a bien assorti la rose et le jasmin !
Mon bouquet est pour moi d'un prix que rien n'égale ;
Aussi, je l'ai baisé souvent !...
Si tu savais, Daphné, qui m'en a fait présent !

DAPHNÉ.

Et d'où vient donc, Nina, que ce bouquet t'enchante ?
Veux-tu que je devine ?... Oh ! je suis pénétrante !
Damon disait....

NINA.

Damon !

DAPHNÉ.

Oui ; tu t'émeus ?

NINA.

Oh! non,
Je ne suis point émue.... Eh! que disait Damon?

DAPHNÉ.

Je l'entendais dire à Lisandre....
Le connais-tu, Lisandre?

NINA.

Oui, oui, je le connais.

DAPHNÉ.

Ah! l'aimable berger! je veux te faire entendre
Des couplets....

NINA.

Mais, Daphné! si tu voulais m'apprendre....

DAPHNÉ.

Volontiers: mais d'abord, écoute ces couplets.

NINA.

Sont-ils longs?

DAPHNÉ.

Les voici.

NINA.

Tu me fais bien attendre!

DAPHNÉ chante.

Ah! pourquoi ne m'entends-tu pas,
Belle enfant aux yeux bleus, à la tresse dorée,
Quand près de toi portant mes pas,
Je cherche une brebis qui n'est point égarée!

Je t'observe furtivement,
Le front demi-couvert des fleurs de ma guirlande;

Je te salue en souriant.
Que faut-il faire, Amour, pour que son cœur m'entende ?

NINA.

Voilà certainement une belle chanson....
Mais je voudrais savoir ce que disait Damon.

DAPHNÉ.

Il cueillait des muguets au pied de la colline
Que tu vois couronné d'un buisson d'aubépine.
Pour Nina, disait-il, je veux faire un bouquet.
O Nina! je t'aimai du jour que nos bergères
Célébraient le printemps par des danses légères:
De leur refus Thamire était l'objet,
Et pour danser tu fis choix de Thamire.
En l'abordant je te voyais sourire,
D'un air si doux, si satisfait....

NINA.

O Dieu! je pars; il est dans le bosquet:
Je lui ferai le souris le plus tendre,
Et je dirai : Damon ! si tu revois Lisandre,
Dis-lui que sur mon sein j'ai placé ton bouquet.

LES ÉPOUX.

MIRTIS ET DAMON.

DAMON.

Quoi! lorsqu'un doux hyménen couronne nos amours,
O Mirtis! de tes yeux je vois couler des larmes!

MIRTIS.

Bannis mes secrètes alarmes!
Cher Damon! loin de nos secours,
Laisserons-nous ma tendre mère,
Dans sa cabane solitaire,
Achever tristement ses jours?

DAMON.

A quel soupçon ton cœur se livre!
Pourquoi la séparer de nous?
Le même toit, Mirtis, pourra suffire à tous:
Auprès de ses enfants notre mère doit vivre.
Je serai désormais son fils,
Et mon amour pour elle égalera la tienne.

MIRTIS.

Eh bien! écoute-moi. D'abord, qu'il te souvienne
D'être docile à ses avis....

DAMON.

Oh! tu peux y compter, et je te l'ai promis;
Sa volonté sera la mienne....

Et toi, Mirtis, peut-être un jour
Tu deviendras mère à ton tour :
Nous aurons des enfants ; ils seront ton image,
Comme toi généreux, tendres, compatissants....

MIRTIS.

Ah! tu me fais frémir ! ces pauvres innocents!
Ils auraient, comme nous, l'infortune en partage;
Je les verrais souffrir ; mon cœur, mon triste cœur
Serait déchiré de leur plainte ;
En sentant de leurs bras la caressante étreinte,
J'épancherais sur eux des larmes de douleur.

DAMON.

Les cieux nous aideront, et je suis jeune encore:
Tant qu'il me restera du courage et des bras,
Que nos enfants, Mirtis, ne t'inquiètent pas!
Pour courir au travail, je préviendrai l'aurore.
O! combien la fatigue aura pour moi d'appas!
Quel plaisir de braver la neige et les frimats,
Pour une épouse que j'adore!

MIRTIS.

Pendant l'ardeur du jour, quelquefois dans les champs
J'irai te présenter une coupe écumante ;
J'irai te ranimer par mes embrassements ;
Et ma main, de ton front, essuîra l'eau brûlante....

DAMON.

Quels baisers, chère épouse! ils seront pour mon cœur
Ce que la fraîcheur d'un bois sombre,
Durant la canicule, est pour un voyageur
Impatient de gagner l'ombre....

MIRTIS.

Et quand le soir viendra, délicieux instants !...
Damon, il faut bien vîte aller trouver ma mère,
Afin de dissiper l'ennui de ses vieux ans.

DAMON.

N'en doute pas, Mirtis, nous saurons, pour lui plaire,
Varier nos amusements.

MIRTIS.

Tu lui raconteras quelqu'histoire touchante.
Oh ! que tu peins bien la vertu !
Mon cœur est vivement ému,
Quand j'entends les récits de ta bouche éloquente.

DAMON.

Je crois déjà me voir auprès de mes enfants,
M'occupant avec toi de leurs jeux innocents....
Quelles scènes voluptueuses !
Je crois voir le plus jeune assis sur tes genoux,
Entre ses lèvres amoureuses
Exprimer de ton sein un nectar pur et doux ;
Et d'autres plus formés, sur ces roches mousseuses,
Comme de jeunes faons, bondir autour de nous.

MIRTIS.

Il faudra leur apprendre à bien aimer leur mère....
Je sens, à ce seul nom, renaître ma frayeur.
O Damon ! si j'allais leur devenir moins chère !
S'ils osaient me laisser, j'en mourrais de douleur.

DAMON.

Vas ! ils t'aimeront, je l'espère.
Eh ! s'ils ne t'aimaient pas ! idole de mon cœur,
Seraient-ils le sang de leur père ?

MIRTIS.

Quand nos beaux jours seront passés,
Nous renaîtrons dans notre image:
Dans les plaisirs de leur jeune âge,
Mille doux souvenirs nous seront retracés.

DAMON.

Mais, Mirtis, il n'est point de félicité pure:
Un jour, il faudra nous quitter.
Quand la mort, dans tes bras, viendra me visiter,
Console-toi, je t'en conjure!...

MIRTIS.

Hélas! si je te perds, qui pourra m'arrêter?
Je te suivrai, Damon! vivons, mourons ensemble;
Que le même tombeau tous les deux nous rassemble!
On dira: ces époux sont unis pour jamais;
Charmés de se confondre, ils reposent en paix.

CHANT D'UN BARDE.

YTHONA, MORNI.

L'OBSCURITÉ couvrait le palais d'Ythona:
Morni, qui traversait les campagnes prochaines,
Entendait pour tout bruit le murmure des chênes,
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avait répandu la terreur de ses armes,
Et revenait vainqueur dans les bras de l'amour:
Ithona, disait-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larmes,
Et tu ne parais point pour chanter mon retour!

Il s'avance; aucun jour ne luit parmi les ombres:
Les portes du palais sont ouvertes et sombres;
Le vent souffle et mugit dans les appartements;
Le parvis est jonché de feuillages d'automne.
Il appelle Ythona; la voûte qui résonne,
Répond à ses clameurs par des gémissements.
O ciel! que devient-il? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude:
Le sommeil le surprend, mais quel sommeil affreux!
L'image d'Ythona se présente à ses yeux:
Son voile était sanglant; sa noire chevelure
Couvrait son sein d'albâtre, et cachait sa blessure.

Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots :
« Tu dors, Morni, tu dors, et tu perds ton amante !
» Autour de Tromaton, la mer roule ses flots :
« C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente ;
« C'est-là que Duromat mon cruel ravisseur,
« Porte avec lui l'amour et toute sa fureur. »
Les vents avec fracas sortaient de la montagne.
Morni s'éveille, il s'arme, il vogue sur les eaux ;
De ses braves guerriers l'élite l'accompagne,
Et le troisième jour l'île s'offre au héros,
Comme un roc élevé sur l'humide campagne.

Son amante était seule, et pleurait sur ces bords.
Soudain Morni paraît ; elle baisse la vue ;
Un tremblement mortel agite tout son corps :
Trois fois elle se lève et retombe éperdue.
Morni lui crie : « Arrête, Ythona, connais-moi !
« Arrête ! crois-tu voir un ennemi barbare ?
« Non, ce n'est point la mort que mon bras te prépare :
« Je viens punir un lâche ; est-il auprès de toi ?
« Parle : où s'est-il caché ? Je sens frémir mes armes....
« O fille de Nuat ! ne vois-tu pas mes larmes ? »

YTHONA.

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour ?
Ah ! que n'ai-je expiré comme l'herbe inconnue,
Qui dans un champ désert meurt sans être aperçue !
Pourquoi viens-tu, Morni, troubler mon dernier jour ?
Tu donneras en vain des regrets à ma cendre :
Ythona, chez les morts, ne pourra plus t'entendre....
O souvenir ! la nuit enveloppait les cieux ;

Mon frère était absent, mon palais sans défense;
Des chênes embrâsés m'éclairaient de leurs feux.
Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance:
Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux;
Mais quel est mon effroi! quand fumant de carnage,
Baigné du sang des miens qu'il venait d'égorger,
Duromat, jusqu'à moi, vole et s'ouvre un passage!
Il m'entraîne mourante; il avait à venger
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage....

MORNI.

Où faut-il le chercher? le traître est déja mort....
Ce jour te rendra libre, ou finira mon sort.
Si je meurs, Ythona, si ma haine est trompée,
Sur ce même rivage élève mon tombeau;
Et dès que sur les mers tu verras un vaisseau,
Crie aux navigateurs; donne-leur mon épée:
Qu'on la porte à mon père, afin que ce vieillard,
Du retour de son fils l'ame en vain occupée,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

YTHONA.

Eh! si Morni n'est plus, Ythona vivra-t-elle?
Mon cœur n'est point formé de ces sables mouvants;
Il ne ressemble point à ce flot infidèle
Qui monte et qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi si mon amant succombe,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher;
Le même coup, Morni, m'étendra dans la tombe,
Et mon cœur près du tien ira se dessécher....
Mais le voilà, ce monstre! il fend la vague sombre:
Vois-tu tous ses guerriers? je frémis de leur nombre.

Il le poursuit, l'atteint, le frappe de sa lance,
Et le lâche, en tombant, pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars la mort se précipite;
Dix, aux traits du vainqueur, succombent dans leur fuite:
Le reste à pas pressés remonte sur les mers.
Un jeune homme expirant est couché sur le sable:
Ses yeux erraient encor sous son casque abattu.
Des plantes, dit Morni, je connais la vertu;
Guerrier! puis-je t'offrir une main secourable?
Je meurs, dit l'étranger; ton secours serait vain:
Mais de ces bords cruels mon palais est voisin;
Tu peux en voir la tour; j'y vécus près d'un frère
Fameux dans les combats par sa valeur guerrière;
En lui donnant ce casque, apprends-lui mon destin.

Morni frémit; le casque échappe de sa main.
C'est Ythona mourante.... Elle s'était armée;
Des flots d'un sang vermeil jaillissent de son sein;
Sa vue appesantie est pour jamais fermée.
Morni, dit-elle, adieu! tu n'as plus d'Ythona!
J'ai cherché sous tes coups une mort salutaire:
J'avais perdu l'honneur, et la vie est moins chère.
Oh! si j'étais restée aux bords de Duvrana,
Dans l'éclat de ma gloire, au sein de ma famille,
J'aurais coulé des jours tranquilles, sans remords;
Les vierges, dans leurs chants auraient béni mon sort;
Mais je meurs, et Nuat rougira de sa fille.

Ainsi parle Ossian. Tous ses Bardes émus,
A ce triste récit laissent tomber des larmes.

Morni l'écoute ; il tremble, il agite ses armes,
Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.
Appuyé sur sa lance, il regarde la terre ;
Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin,
Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre,
S'incline en murmurant sur l'abîme voisin.
Au souvenir amer de sa plus tendre amante,
Il sort un long soupir de son cœur enflammé.
C'est ainsi que les vents, dans leur course bruyante,
Troublent encor les airs quand l'orage est calmé.

LE BAISER.

EGLÉ ET MILON.

MILON.

J'AI vu seize printemps embellir la Nature ;
Aucun n'est comparable à celui que je voi.
Tout m'enchante, ces fleurs, ces eaux, cette verdure.
Ma chère Eglé, sais-tu pourquoi ?
C'est que je garde ici mon troupeau près de toi.

ÉGLÉ.

Et moi, j'ai vu déja treize printemps éclore ;
Mais je n'en ai point vu d'aussi charmant encore.
Sais-tu pourquoi, Milon ?... Eglé n'acheva pas ;
Par un léger sourire elle se fit comprendre ;

Et serrant doucement le berger dans ses bras,
Elle fixa sur lui le regard le plus tendre.

Entends-tu, dit Milon, le concert des oiseaux?
Sous ces lilas fleuris qui se courbent en voûte,
Vois-tu ce ruisseau pur qui promène ses eaux?
De ce bocage, Eglé, veux-tu prendre la route?

ÉGLÉ.

Je le veux bien, Milon, viens t'asseoir près de moi;
Car je n'ai de plaisir qu'aux lieux où je te voi.
Ah! que ne pouvons-nous être toujours ensemble!
Mon cœur est si joyeux quand le jour nous rassemble!

MILON.

Assis-toi sur ce trèfle, et lève tes beaux yeux:
Ah! si les miens sans cesse étaient fixés sur eux!...
D'où vient qu'en les voyant je baisse ma paupière?
Qu'est-ce donc que je sens? quel trouble m'a saisi?
Non, dit-il, en fermant les yeux de sa bergère,
Ne me regarde pas ainsi;
A mes sens attendris cette vue est trop chère.
J'ignore, en vérité, d'où cela peut venir:
Mais quand je vois tes yeux avec ce doux sourire,
Eglé, le cœur me bat, il méchappe un soupir;
Je veux parler, ma voix sur mes lèvres expire.

ÉGLÉ.

Cher Milon! sur mes yeux ne laisse point ta main;
J'éprouve en ce moment le tronble qui t'agite.
Mon bien-aimé! vois-tu mon sein?
Remarques-tu comme il palpite?
Oh! quand ton bras presse le mien,

Quand tu touches ma main, que mon ame est émue!
Un nuage à l'instant se répand sur ma vue....
Ce sentiment m'étonne, et je n'y comprends rien.

MILON.

Sur les rameaux voisins, entends ces tourterelles
Former leur doux roucoulement!
De quel air d'amitié s'entrelacent leurs ailes!
Vois, vois comme leurs becs sont unis tendrement!
Ah! que ces jeux, Eglé, nous servent de modèle!

ÉGLÉ.

Oui, presse-moi, Milon, presse-moi sur ton cœur;
Entrelaçons nos bras, béquetons-nous comme elles.

MILON.

Quel plaisir j'ai goûté!... Je vous dois mon bonheur;
Beaux oiseaux, je vous remercie.
Puisse l'autour jamais ne vous ôter la vie!

ÉGLÉ.

Grand merci, beaux oiseaux! venez sur mes genoux;
Venez jouer auprès de nous:
Couple charmant! approche et ne sois point farouche;
Rien ne troublera tes plaisirs:
Tandis que mon berger va béqueter ma bouche,
Tu peux nous imiter au gré de tes desirs....
Mais les voilà partis! nous les troublons peut-être?

MILON.

Eglé, dans mon esprit un soupçon vient de naître.
Licas chantait hier les charmes du baiser;
N'en serait-ce point un?... Oui, j'aime à le penser.

«O baiser, disait-il, que ta douceur m'enchante!

« Le moissonneur, brûlé par la chaleur du jour,
« Se plaît bien moins à boire une eau rafraîchissante,
« Que ma bouche à cueillir le baiser de l'amour.
« Le bruit ravissant qu'il enfante
« Flatte mieux que les sons de la plus belle voix;
« Et le miel de l'abeille est moins doux mille fois
« Que le baume exprimé des lèvres d'une amante. »

ÉGLÉ.

C'est un baiser, Milon, et je le parîrais;
Il faut qu'à Lycoris, ce soir, je le demande.
Mais raccommode ma guirlande,
Et range mes cheveux, car tu les as défaits.

VUE DE LA CAMPAGNE,

APRÈS UNE PLUIE D'ÉTÉ.

DAMON ET DAPHNÉ.

DAMON.

Il est passé, Daphné, ce ténébreux orage;
Le tonnerre effrayant n'ébranle plus les airs,
Et nous ne voyons plus, sur les flancs du nuage,
En longs sillons de feu serpenter les éclairs.
Viens; tu peux sans danger sortir de ton asyle;
Regarde autour de toi comme l'air est tranquille!
Qu'attendons-nous encor? Les timides brebis,
Que la crainte ássemblait sous un toit de feuillages,
Se dispersent déja sur les frais pâturages,
Et de leur laine humide agitent les rubis.
« Le berger prit la main de sa jeune compagne,
« Qui promenait partout ses regards enchantés. »
Daphné, lui disait-il, vois combien de beautés
Le retour du soleil répand sur la campagne!
Comme déja le ciel a repris son azur!
Ce vert en est plus doux, le jour en est plus pur.
Vois-tu, répondit la bergère,

Ce rideau sombre qui s'étend
Sur les monts brillants de lumière?
Le voilà qui s'avance au bord de cet étang.
Regarde ces forêts dans l'ombre ensevelies....
Voilà déja l'ombre qui fuit,
Et le soleil qui la poursuit:
Vois, vois comme elle court à travers les prairies?

DAMON.

Vois-tu l'arc éclatant, dont les vives couleurs
S'impriment sur le front de cet obscur nuage?
Il semble ranimer la verdure et les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.

Daphné répondit à son tour,
En pressant le berger d'un de ses bras d'albâtre:
Comme sur ces rosiers le papillon folâtre!
Vois le doux zéphir de retour,
Secouer les gouttes brillantes
Dont la pluie a mouillé le calice des plantes!
Vois jouer dans les airs ces vermisseaux ailés,
Qu'agite le soleil par sa chaleur active;
Et cet étang voisin.... Oh! comme sur sa rive
Des saules d'alentour les rameaux sont perlés!
Comme son cristal pur répète encor l'image
Et des cieux azurés, et du prochain feuillage!

DAMON.

Embrasse-moi, Daphné!... quel sublime tableau!
Comment nous exprimer dans ce torrent de joie,
Dans ces larmes d'amour où notre cœur se noie?
Que tout ce qui m'entoure est beau!

Depuis l'astre éclatant dont les feux chassent l'ombre,
Jusqu'au germe caché du plus faible arbrisseau,
Tout présente à mes yeux des merveilles sans nombre.

DAPHNÉ.

J'admire aussi, Damon, les rayons d'un beau jour;
J'aime à voir un soir pur, une brillante aurore:
Mais le charme de ton amour
Ajoute à ces tableaux un nouveau charme encore.

LE BONHEUR.

Heureux qui des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères!
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible;
La vérité l'éclaire, et descend dans son cœur;
Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain, près de sa solitude,
La Discorde en fureur fait retentir sa voix:
Livré, dans le silence, au charme de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les états se heurter pour la cause des rois.
Tandis que la veuve éplorée,
Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassements d'un épouse adorée,

De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde:
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit, en bénissant sa retraite profonde:
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
Le sage ainsi vieillit à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soins du lendemain;
Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel serait mon destin.
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes
Et par le vent frais du matin,
J'irais fouler les prés semés de violettes;
Et mollement assis, un La Bruyère en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,
Des vanités du genre humain
J'amuserais en paix mon oisive pensée.
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
J'oserais remonter à la cause première,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.
Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
Ma Muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanterait des bergers les innocentes mœurs,
Et frapperait l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux moments!
Ah! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens!
Quel charme prête à nos accents

L'éclat majestueux de l'aube matinale!
Quel plaisir, sur la mousse, à l'ombre des bois verts,
De respirer le baume et la fraîcheur des airs;
D'entendre murmurer une source tombante,
Bourdonner sur le thym l'abeille diligente;
Ici, du rossignol résonner les concerts;
Là, soupirer d'amour la colombe innocente!

Souvent la douce paix qui règne dans les bois
Elèverait ma Muse à des objets sublimes:
J'oserais consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus et les lois.
De la nuit des tombeaux écartant les ténèbres,
Souvent j'invoquerais ces oracles célèbres
A qui l'enthousiasme a dressé des autels;
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui par des écrits immortels,
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriraient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique;
D'autres, des nations me décriraient les mœurs,
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs,
Et les faits éclatants consignés dans l'histoire.
Combien je bénirais Titus et sa mémoire!
Que Socrate mourant me coûterait de pleurs!
Mais puissé-je oublier les héros destructeurs,
Dont le malheur public a fait toute la gloire!

Dans un beau clair de lune, à penser occupé,

Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
Je voudrais promener ma douce rêverie
Sous un feuillage épais, et d'ombre enveloppé,
Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
La nuit me surprendrait, assis dans un festin
Auprès d'une troupe choisie,
Conversant de philosophie,
Et raisonnant, le verre en main,
Sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits et son nom,
Qu'un autre se consume en de pénibles veilles:
Si je cueillais, Eglé, sur tes lèvres vermeilles
Le prix flatteur d'une chanson;
A mes vers négligés si tu daignais sourire,
Serait-il pour mon cœur un suffrage plus doux?
T'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire:
De l'immortalité je serais moins jaloux.
Que me fait près de toi l'opinion des hommes?
Que me fait l'avenir? Le présent est à nous:
Notre univers est où nous sommes.

Mais le temps ennemi précipitant son cours,
Fanera sur mon front la brillante couronne
Dont je suis décoré par la main des Amours,
Comme on voit se faner le feuillage d'automne.
Bienfaisante Amitié que j'adorai toujours,
Répare du plaisir les douloureuses pertes!
Ses sources dans mon cœur seront encore ouvertes,
Si ta faveur me reste au déclin de mes jours.

Félicité du sage! ô sort digne d'envie!
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudrait-il pour être plus heureux?
J'aurai, dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux;
Chéri de toi, ma douce amie,
Et des cœurs droits qui m'ont connu,
D'un riant avenir égayant ma pensée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
Libre des passions dont l'homme est combattu,
Je verrai sans effroi se briser mon argile:
Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu?
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes amis! quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre;
Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre: Il avait un cœur tendre;
De l'amitié fidèle il a chéri les lois.

Et toi, qui réunis les talents et les charmes,
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes....
Ah! si je puis briser les chaînes du trépas
Pour visiter encor ces retraites fleuries,
Ces bois, ces côteaux, ces prairies,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras;

Si mon ame vers toi peut descendre ici-bas,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence!
Quand le cœur plein de tes regrets,
Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts,
Songe que sur ta tête elle plane en silence!

FIN DU PREMIER LIVRE.

IDYLLES,

LIVRE II.

LE RUBAN.

LUCILE ET MIRTIL.

LUCILE, à part.

Le voilà, le perfide! ah! que je suis émue!

MIRTIL, à part.

L'infidele soupire.... et je soupire aussi!

LUCILE.

J'ai bien regret d'être venue;
Je ne m'attendais pas à te trouver ici:
Mais je vais m'en aller pour éviter ta vue;
Une autre fois je chercherai
Mon ruban qui s'est égaré.

MIRTIL, l'arrêtant.

Ah! cruelle, es-tu donc fâchée
D'être encore une fois condamnée à me voir?

LUCILE, cherchant son ruban.

Ce n'est pas qu'au ruban je sois fort attachée;
Pour te le rendre, ingrat, j'aurais voulu l'avoir.

C'est un don qu'autrefois m'avait fait ta tendresse;
J'en ornais mes cheveux, je le portais pour toi....
Quand tu le trouveras.... pour gage de ta foi
Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTIL, suivant Lucile qui va çà et là, le corps penché.

Mon ruban ne te plaisait pas;
Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère....
Ceux de Lamon, sans doute, ont pour vous plus d'appas;
Je suis pauvre, il est riche.... il a droit de vous plaire.

(S'arrêtant devant elle, et croisant les bras.)

Hélas! si tu m'aimais, quel serait mon destin!
Nul mortel ne m'eût fait envie,
Et voilà que dans le chagrin
Je vais finir ma triste vie!
L'éclat d'un jour pur et serein,
Pour mes yeux n'aura plus de charmes;
Je gémirai dès le matin,
Et le Soleil, à son déclin,
Me retrouvera dans les larmes.

(Se promenant d'un air accablé.)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur:
Ici, sur mes genoux, reposait la cruelle;
Ici, mes plus beaux jours s'écoulaient auprès d'elle;
Ici, par cent baisers, (ô comble de l'horreur!)
L'ingrate m'assurait d'une amour immortelle....

(S'approchant de Lucile, et la regardant.)

Je l'entends soupirer! tu pleures, infidelle!
Et tu ne pleures pas de me percer le cœur!

LUCILE.

Va! c'est toi qui n'es qu'un trompeur.
Laisse-moi.... va trouver cette amante nouvelle
Que peut séduire aussi ton langage imposteur....
Hélas! à me tromper tu n'avais point de gloire :
J'avais tant de plaisir à croire
Que de mes sentiments tu faisais ton bonheur!

MIRTIL, se jetant aux pieds de Lucile.

Quoi! tu peux te livrer à d'injustes alarmes!
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes,
C'est toi seule que j'aime.

LUCILE.

Oses-tu l'assurer?
Tu m'aimes!... pleure, ingrat, après m'avoir trahie....
Tu m'aimes! toi qui fais le tourment de ma vie!
(En sanglotant.)
Que tu vas me désespérer!
Je ne pourrai survivre à cette perfidie:
Je sens que j'en mourrai.... Quand je ne serai plus,
Tu pleureras alors ta malheureuse amie,
Et tes pleurs seront superflus.

MIRTIL, se levant avec vivacité.

Qui? moi!... Moi! je suis infidèle!
Non, je ne le suis pas; c'est Lucile, c'est elle;
Lamon a su lui plaire.... Oui, parjure! c'est toi:
Ne l'épouses-tu pas au mépris de ta foi?

LUCILE.

Moi! j'épouse Lamon! qui te l'a dit?

MIRTIL.

Lui-même.

LUCILE, se précipitant au cou de Mirtil.

Ah! je respire; il me trompait.
Ce méchant que je hais, et qui veut que je l'aime,
De nous brouiller sans doute avait fait le projet.
Si tu savais ce qu'il disait!
Hier, j'étais assise auprès de ma chaumière;
Je t'attendais, Mirtil, et tu n'arrivais pas;
Quelques larmes déja coulaient de ma paupière.
Le cruel vint à moi.... « Pauvre Lucile, hélas!
« Sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergère?

MIRTIL.

Ah, Lucile!....

LUCILE.

A ces mots je tombai dans ses bras,
Et des ruisseaux de pleurs inondaient mon visage.
Le trompeur ajouta : « Venge-toi d'un volage;
« Lucile, épouse-moi; tes jours seront heureux :
« J'ai de l'or, des troupeaux et de vastes campagnes;
« Tu jouiras d'un sort au dessus de tes vœux,
« Et tu feras envie à toutes tes compagnes. »

Je répondis : Lamon, tu peux garder ton or;
« Mirtil m'aimait, et sa tendresse
« Etait pour Lucile un trésor :
« Mirtil ne m'aime plus; j'ai perdu ma richesse;
« Mais, quoique le perfide ait trahi sa promesse,
« Je sens bien que je l'aime encor. »
O Dieu! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle!
Je disais en pleurant : « Je veux aller revoir
« Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,

« Et j'y mourrai de désespoir. »
Je suis venue ici livrée à mes alarmes ;
J'ai senti mon cœur battre, alors que je t'ai vu :
Je cherchais un ruban qui n'était point perdu ;
Mais je voulais cacher le sujet de mes larmes.

L'HIVER.

DAPHNIS.

Que l'Hiver plaît à mes regards !
Quelle clarté brillante et pure
Le Soleil prête à ces brouillards
Dont s'enveloppe la nature !
Quel beau mélange offrent ces grains
Dont la pointe paraît à peine,
Ces noires souches de sapins
Coupant la blancheur de la plaine,
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buissons,
Et cette neige éblouissante,
Sur qui la lumière naissante
Fait étinceler ses rayons !

Dans les étables enfumées
Les troupeaux reposent en paix,

Tandis qu'emportant des forêts
Sa lourde charge de ramées,
Le bœuf au milieu des frimats
Imprime tristement ses pas.

Je n'entends plus sur sa musette
Le berger chantant ses amours,
Ni la matineuse fauvette
Qui me charmait dans les beaux jours:
Mais près de moi, je vois encore
Le roitelet et le moineau
Voler au lever de l'aurore,
Et becqueter le vert nouveau
Dont la campagne se colore.

Que j'aime à reposer mes yeux
Sur le toit de ma jeune amante,
D'où cette vapeur ondoyante
Monte, en noirs flocons, vers les cieux!
Là, s'occupant de moi, peut-être,
Assise auprès de son foyer,
Lisis aspire à voir renaître
Le premier bouton printanier.
O ma Lisis! que tu m'es chère!
Je t'aimai du jour que Glycère
Egara deux de ses agneaux:
Tu voyais sa douleur amère,
Et tu donnas à la bergère
Deux de tes agneaux les plus beaux.

Pendant la saison orageuse,
Je veux, sur ma flûte amoureuse,
Former pour toi de tendres airs.
O Lisis! puissent mes concerts
Etre aussi doux que ta pensée,
Quand des malheureux que tu sers
L'image à tes yeux s'est tracée!

L'OISEAU.

ATIS ET ZILA.

Un jour à sa bergère Atis porte un oiseau.
Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau,
Caché dans l'ombre du feuillage:
A tout le peuple aîlé je tenais ce langage:
« Venez! c'est à Zila que je veux vous offrir.
« Est-il quelqu'un de vous qui puisse être farouche?
« Petits oiseaux! combien elle va vous chérir!
« Vous aurez tout le jour des baisers de sa bouche;
« Vous serez nourris de sa main;
« Vous serez admis dans sa couche,
« Et vous dormirez sur son sein. »
J'ignore si ma voix a su se faire entendre:
Mais celui-ci s'est laissé prendre.
On eût dit que, charmé d'un aussi beau destin,
Il se prêtait à mon dessein,
Tant il semblait peu se défendre!

ZILA.

Bel oiseau! tu veux donc habiter parmi nous!
Ah! demeure, je t'en conjure:
Nous t'offrirons une onde aussi fraîche, aussi pure
Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux;
Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts....
Mais vois-tu comme il bat de l'aile?....
Hélas! s'il appelait sa compagne fidelle!
Comme nous, n'a-t-il pas un cœur?
Comme nous, sans aimer peut-il passer la vie?
Quand tu l'as pris, peut-être il quittait son amie;
Encor rempli de son bonheur,
Il courait en aveugle à ce piége trompeur!
Pour un moment, tous deux mettons-nous à sa place.
Si l'on voulait un jour me séparer de toi,
Y consentirais-tu, dis-moi?
Et si je te perdais.... Quelle affreuse disgrâce!
Atis, il faut le rendre à ses premiers liens.
Adieu, petit oiseau! va dire à ton amie,
Qu'enchaîné comme toi sous une loi chérie,
En faveur de ses feux, Atis fit grâce aux tiens.

GALLUS.

Je t'invoque, Aréthuse! ô toi qui sur tes bords,
Du pasteur de Sicile animas les accords!
Prête-moi de ses chants la douceur immortelle!
A mon ami Gallus je consacre mes vers:
Puissent-ils parvenir jusqu'à son infidelle,
Et puisse ton eau pure, en coulant sous les mers,
Jamais ne se confondre au sein des flots amers!
Tandis que mes brebis paissent l'herbe nouvelle,
Je chanterai Gallus et sa flamme cruelle:
L'écho des bois m'entend; il redit tous les airs.

Naïades! quels réduits vous cachaient sa disgrâce,
Quand d'un indigne amour il expirait frappé!
De vos pas écartés nous ne vîmes la trace
Ni sur les hauts sommets du Pinde et du Parnasse,
Ni sur les bords fleuris de l'onde aganippé.
Les lauriers, les buissons, les pins du mont Ménale
Ont arrosé de pleurs sa cime pastorale:
Le Licée a gémi, quand Gallus a paru
Sur un rocher désert tristement étendu
Auprès de ses agneaux, qui refusant de paître,
Semblaient s'associer aux peines de leur maître.

Il fut environné d'un cercle de pasteurs;
On voyait accourir tout ce peuple en alarmes:

Tous répétaient : Pourquoi d'inutiles douleurs ?
Apollon s'approcha : Quelles folles ardeurs !
Lycoris, lui dit-il, cet objet de tes larmes,
Brave pour ton rival et la neige et tes charmes.
Silvain parut aussi, le front couvert de fleurs,
Secouant dans ses mains des tiges verdoyantes.
Pan s'offrit, coloré de mûres éclatantes :
Trève aux regrets, dit-il, l'Amour rit de nos pleurs :
Ils plaisent au cruel, comme l'onde aux rivages,
Et la fleur du citise aux abeilles volages.

Bergers, leur répondit ce malheureux amant,
Derniers imitateurs de l'antique harmonie !
Vous conterez ma peine aux monts de l'Arcadie.
Oh ! que ma cendre un jour dormirait mollement,
Si vos flûtes chantaient mon amoureux tourment !
Oh ! que n'ai-je habité cette heureuse retraite,
Vendangé vos raisins, ou conduit vos troupeaux !
J'aurais peut-être aimé Philis ou Timarette :
Brunis par le soleil, leurs traits sont-ils moins beaux ?
Le lys n'efface point la sombre violette.
Nonchalamment couché parmi des pampres verts,
Auprès de mes amours je passerais ma vie :
Timarette, pour moi, cadencerait des airs ;
Philis me cueillerait les fleurs de la prairie....
Ah ! reviens, Lycoris ! que je vive avec toi !
Qu'avec toi je vieillisse auprès de ces fontaines,
A l'ombre de ces bois, sur l'émail de ces plaines !
Que je serais heureux d'y posséder ta foi !
Mais dans les champs de Mars un fol amour t'appelle ;

Et loin de ta patrie, (ô malheur trop certain!)
Tu cours sans moi, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Sur les Alpes qu'entoure une neige éternelle.
Ah! puissent t'épargner les rigoureux frimats,
Et les glaces mollir sous tes pieds délicats!
Pour moi, j'habiterai ce rivage tranquille;
Là, sur le chalumeau du berger de Sicile,
Des antiques pasteurs je redirai les airs,
Des hôtes de ces bois je veux chercher l'asile,
Et cacher ma douleur au fond de leurs déserts.
Sur les arbres naissants je graverai mes vers;
Tous les jours je verrai ces écorces fidèles
S'accroître, et mes amours s'accroîtront avec elles.
J'irai sur le Ménale, et dans ces antres frais,
Les nymphes de mes pas deviendront les compagnes;
Souvent je percerai d'inévitables traits
Le sanglier farouche, errant dans les campagnes;
Secondé de mes chiens, dans le plus froid des mois,
Du mont Parthénien j'assiégerai les bois.
Il me semble courir sur ces roches désertes;
Mes cris frappent au loin ces bois retentissants;
Mes traits volent.... Que dis-je? ah! secours impuissants!
Comme si ces travaux me payaient de mes pertes!
Comme s'ils appaisaient la fièvre de mes sens!

Des bois et des chansons déja mon goût se lasse.
Adieu, forêts, adieu!... Qu'importe ce séjour?
Peut on changer de cœur comme on change de place?
L'Hèbre eût-il dans mon sein versé ses flots de glace,
Il faut aimer; tout aime, et je cède à l'Amour.

AU TOMBEAU DE THÉMIRE.

O TERRE, qui couvres Thémire !
Les jeunes filles des pasteurs
Viendront, au retour de Zéphire,
T'offrir les prémices des fleurs.

Jamais des fantômes terribles
N'oseront troubler ton séjour ;
Mais souvent des vierges sensibles
Y rêveront à leur amour.

Avec un soin fidèle et tendre,
Le rouge-gorge, dans ton sein,
Se plaira, le soir, à répandre
Des bouquets de lys et de thym.

Quand les vents, la pluie et l'orage
Feront incliner tes cyprès,
Le voyageur, à son passage,
Fixera sur toi ses regrets.

Et moi, chaque fois que l'Aurore
Mouillera de pleurs ton gazon,
Je veux y revenir encore
Soupirer ma triste chanson.

L'ATTENTE DU RETOUR.

Onde fraîche, pure et limpide,
Qui voyais Eglé sur tes bords!
Bois qui prêtais ton ombre à sa pudeur timide!
Belles fleurs dont ses pas ont foulé les trésors!
Tilleul dont la voûte légère
A favorisé mon bonheur!
Tendre écorce, dépositaire
Des plus doux secrets de mon cœur!
Lieux qui m'entretenez d'une amante si chère!
Soyez témoins de ma douleur.
C'est ici qu'oublié de toute la nature,
Nos jours semblaient couler dans un rêve enchanteur.
C'est là que de sa tige enlevant une fleur,
Elle en voulut parer la couche de verdure
Où j'avais été son vainqueur.

Aurais-tu donc appris d'une puissante fée
Cet art suprême de charmer?
Je l'ai vue attirer les chênes du Riphée:
J'ai vu même, à sa voix, la foudre s'allumer.
Mais ce n'est point ton air folâtre,
Ni ton souris, ni tes beaux yeux,
Ni l'or flottant de tes cheveux
Répandus sur ton cou d'albâtre,
C'est ton amour, Eglé, c'est ton cœur généreux,
C'est ta fidélité que mon cœur idolâtre.

O Dieux! veillez sur elle, et ramenez ses pas
Au sein des paisibles chaumières!
La plus jeune de nos bergères
Vous fera don pour moi de l'agneau le plus gras.
En longs habits de lin, je veux suivre la fête;
Je tiendrai des paniers que le myrte a tressés,
Et d'autres myrtes sur ma tête
Seront mollement enlacés.

Quand verrai-je l'Aurore, avec ses doigts de rose,
Ouvrir à ce beau jour les campagnes des airs?
Muses! pour le chanter, préparez vos concerts!
Que l'alcion plaintif dans son nid se repose;
Qu'un vase aux larges flancs me prodigue le vin:
Je veux jusqu'à l'aube naissante
Prolonger un joyeux festin,
Et voir se réfléchir dans ma coupe écumante
Les premiers rayons du matin.

Prends cette même robe, élégante parure,
Qui sur tes attraits innocents
Etalait sa blancheur éblouissante et pure,
Quand tu vins enflammer mes sens;
Couronne ton front de guirlandes
Comme au plus brillant de tes jours:
Nous irons à Vénus présenter nos offrandes,
Et la solliciter de servir nos amours;
Nous irons visiter la treille
Où souvent de Titon la compagne vermeille
Nous vit, le verre en main, sur le lit de gazon

Que nous avions foulé la veille.
Les faunes indiscrets qui nous prêtaient l'oreille,
Ont retenu cette chanson :

« N'allons jamais chercher une lointaine rive ;
« C'est un temps perdu pour l'amour.
« Tandis que nous errons, ce Dieu fuit sans retour,
« Et l'éternelle nuit arrive. »

LES RUSES DE L'AMOUR.

ROSINE ET SILVARETTE.

Sous un myrte fleuri, Silvarette et Rosine
S'entretenaient de leurs amants.
Un jour, dit Silvarette, un beau jour de printemps,
Daphnis devait se rendre à la grotte voisine :
Je promis de l'y joindre ; il m'attendit longtemps :
J'arrive enfin, sans fleurs, ma guirlande brisée,
Mes rubans en désordre, et les cheveux épars.
« Berger, dis-je en baissant mes timides regards,
« Damon m'a retenue, et l'heure s'est passée.
« Je voulais méchapper pour voler sur tes pas ;
« Je n'ai point eu de paix qu'il ne m'ait embrassée. »
Mon jaloux murmurait tout bas ;
Mille soupçons cruels agitaient sa pensée.
Il me fuit ; je l'appelle ; il ne m'écoute pas.

L'instant d'après, il vient avec un air farouche ;
Et voyant un enfant qui jouait dans mes bras,
Le reproche déja s'échappait de sa bouche.
Méchant, lui dis-je alors, murmure une autre fois :
Ce Damon qui t'alarme.... est l'enfant que tu vois.

J'ai bien ri, certain jour, disait l'autre bergère :
Mirtil, assis près d'un buisson,
Entendit prononcer son nom
Par une voix douce et légère.
Veux-tu m'aimer, lui dit la voix ?
Je suis une brune charmante.
Non, s'écria Mirtil ; on n'aime qu'une fois,
Et j'ai Rosine pour amante.

Pourrais-tu voir, sans t'enflammer,
Mes yeux noirs, mon teint frais et ma bouche mignonne ?
—Quand tu serais Vénus, pardonne !
Je ne puis, reprit-il, non, je ne puis t'aimer.

Et la voix poursuivit encore :
Ingrat ! la beauté qui t'adore
Fera désormais ton tourment ;
Elle t'enlèvera ta brebis la plus chère.
—Prends même le troupeau ; je crains peu ta colère :
Que Rosine me reste, et je serai content.

Tu la perdras, allait-on dire ;
Mais la voix s'interrompt par un éclat de rire.
Mirtil est furieux....il accourt....C'était moi.

Trompeuse, me dit-il, quelle était ton envie!
Pouvais-tu douter de ma foi?
Quand on t'aime un seul jour, c'est pour toute la vie.

LES TOMBEAUX.

DAMETE ET MILON.

MILON.

J'APERÇOIS dans ce lac, auprès de ces roseaux,
Une colonne renversée!

DAMETE.

C'était un monument; l'urne est au bord des eaux.

MILON.

Ah, dieux! quelle scène est tracée
Sur ce marbre où la ronce a jeté ses rameaux!
J'y vois les horreurs de la guerre,
Sous des coursiers fougueux des mourants entraînés,
Les chars des vainqueurs forcenés
Roulant parmi des corps entassés sur la terre....
La tombe que d'un crime on ose ainsi charger,
N'est point assurément la tombe d'un berger.

DAMETE.

Un berger! dis un monstre! il dévasta nos plaines:
Comme un brigand farouche, il vint donner des chaînes
A de faibles enfants, à d'innocents pasteurs,
A des vieillards cachés dans leurs humbles chaumières;
Foula d'un pied sanglant l'espoir des moissonneurs,

Et sema dans ces champs les membres de nos pères.
Le barbare ! il craignait qu'oublié des humains,
Avec lui, chez les morts il n'emportât sa gloire ;
Et pour éterniser sa coupable mémoire,
Ce tombeau que tu vois fut construit de ses mains.

MILON.

Exécrable tyran !... mais, certes, je l'admire !
Il veut que le passant ait soin de le maudire ;
Et voilà maintenant son monument brisé !
La fange est confondue avec ses cendres viles ;
Et dans ce vase délaissé
On entend siffler les reptiles !
Qui ne rirait de voir, au casque du vainqueur,
S'asseoir la grenouille paisible,
Et d'impurs limaçons se traîner sans frayeur
Le long de son glaive terrible ?
Non, je ne voudrais pas de l'or du monde entier,
Si par un crime il fallait le payer :
J'aimerais mieux, en paix avec moi-même,
N'avoir que mes brebis, n'en eussé-je que deux !
J'en immolerais une aux dieux,
Pour bénir leur bonté suprême.

DAMETE.

Viens ! je veux te montrer un monument plus beau :
Suis-moi jusqu'à la tombe où repose mon père.

MILON.

Il a laissé dans son hameau
Un souvenir que je révère.
Je te suis ; Alexis gardera mon troupeau.

DAMETE.

Tout ce que tu vois est l'ouvrage
De ses industrieux efforts:
Cette contrée était sauvage;
Il y fit germer des trésors:
C'est lui qui planta ce bocage;
C'est lui qui, pour baigner nos bords,
Attira ce ruisseau de son lointain rivage;
Et voici son tombeau sous ce riant ombrage!
On dirait que, du sein des morts,
Il embellit pour nous son modeste héritage!

MILON.

Ami! des dieux vengeurs adorons l'équité;
Ils brisent le tombeau d'un tyran détesté,
Qui par les pleurs du monde a signalé sa gloire,
Tandis que ce mortel, cher à l'humanité,
Fait respecter sa cendre et bénir sa mémoire.

A L'ÉTOILE DU JOUR.

O VESPER ! étoile dorée
De la déesse des amours !
Flambeau de la nuit azurée !
Toi, qui fais pâlir dans ton cours
Les feux tremblants de l'Empirée !
Ma jeune maîtresse m'attend,
Et Diane dans sa carrière
Ne doit se montrer qu'un instant.
Prête-moi ta douce lumière !
Je ne vais point faire un larcin,
Ni porter ma coupable main
Sur le voyageur solitaire ;
Mais j'aime, et la nature entière
Doit favoriser mon destin.

LA SOIRÉE D'HIVER.

L'ORAGE, au gré des aquilons,
Promène dans les airs son humide cortège;
Les fleuves suspendus sont couverts de glaçons;
Et dans la gorge des vallons,
Je ne vois qu'un tapis de neige,
Où j'ai vu fleurir les gazons.
Mais l'hiver cessera d'attrister la nature.
Que ne puis-je de même, aux rayons d'un beau jour,
Voir s'éloigner les maux dont m'afflige l'amour!
Sitôt que le printemps ramène la verdure,
La tourterelle dans les bois,
Auprès de son ami, fait résonner sa voix;
Sur un lit émaillé, l'onde coule et murmure;
Les cieux, d'un doux éclat paraissent s'animer;
On entend sur les fleurs soupirer le zéphire:
L'air, la terre, les eaux, et tout ce qui respire,
Annonce le bonheur d'aimer.
Mais le chant des oiseaux, les fleurs de la prairie,
Rien ne peut me guérir de ma mélancolie.
Si le char du soleil quitte le sein des mers,
Je commence ma triste plainte;
Si du ciel azuré la nuit couvre l'enceinte,
Par de nouveaux soupirs je fatigue les airs.
Heureux le villageois, quand du haut des montagnes
Il voit l'obscurité tomber sur les campagnes!
Sa tâche est terminée, il goûte le repos;

Des aliments grossiers sont rangés sur sa table,
Et le plaisir inaltérable
Lui fait oublier ses travaux.
Pour moi, lorsqu'au front des étoiles
La nuit a déployé ses voiles,
Je rêve à mes tourments, je brûle, je gémis,
Le sommeil ne m'est plus permis.
Je me dis quelquefois : quand cesseront mes larmes?
Quand mes regrets amers n'auront-ils plus de cours?
Ce fantôme adoré m'accompagne toujours;
Rien ne peut effacer l'image de ses charmes;
L'art me prête contre eux d'inutiles secours.
Je revois cette Églé, cette amante fidelle;
Je la revois encor plus belle;
Je sens quelque soulagement
Aux pleurs que je verse pour elle.
Églé! ma douleur te rappelle!
Hélas! c'est le seul bien qui reste à ton amant.
Que me fait le jour qui m'éclaire?
Je n'en jouissais que pour toi :
Que m'importe ce monde où tu n'es plus à moi,
Où ta belle ame est étrangère?
Du plus vil intérêt on y chérit la loi:
L'univers est peuplé d'une foule vulgaire
Qui ne respire que pour soi;
Et la sincérité, la tendresse, la foi,
Pour ces cœurs corrompus ne sont qu'une chimère.
Fuyez leurs jeux et leurs concerts!
Éloignez-vous des lieux où brille l'alégresse,
Chers confidents de ma tristesse!

O mes vers! préférez les plus affreux déserts.
Je veux, au fond des bois, égarer ma pensée;
C'est là que mon amante est partout retracée.
Souvent je crois l'entendre, et ce n'est qu'un ruisseau
Qui baigne, en murmurant, les bords de son rivage:
Souvent je crois la voir, et ce n'est qu'un rameau
Dont les vents agitent l'ombrage.
Assis sur un rocher, et plus morne que lui,
J'invoque, dans mon infortune,
Les astres de la nuit, et le ciel et la lune.....
Ils sont sourds, et mon cœur ne trouve point d'appui.
Doux entretiens de ma maîtresse!
Hélas! qu'êtes-vous devenus?
Une mère.... un tyran l'arrache à ma tendresse!
O nymphes de ces bois! vos attraits sont perdus;
Et vous, qu'embellissait sa vue enchanteresse,
Tombez, arbres, tombez! vous ne la verrez plus.

LE VILLAGE DÉTRUIT.

Enfin je vous revois, délicieux vallons!
Lieux où mes premiers ans coulaient dans l'innocence!
Campagne où régnait l'abondance!
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyait d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours,
La ferme cultivée où je passais mes jours,
L'église vénérable, et le bois d'aubépine
Qui servait d'asyle aux amours....
Comme tout est changé! ce ruisseau solitaire
Roule couvert de mousse au milieu des roseaux:
On n'entend sur ces bords que les tristes vanneaux,
Et ce haut peuplier, dont la feuille légère
Frémit autour de ses rameaux.
Sur le rivage de cette onde,
Je prétendais fixer ma course vagabonde:
Je voulais, heureux casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde,
Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance,
Et vieillir sous le marronier
Dont la cîme touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau,
Qui maintenant protège une triste bruyère,

J'ai vu les jeux naïfs des filles du hameau,
Les danses qu'on formait sous les yeux d'une mère,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, et leurs plaisirs sans art!
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnaient la bergerie!
Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le pasteur vertueux avait son presbytère:
C'était un bon vieillard adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministère,
Riche avec peu de bien, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misère.
A tous les malheureux il ouvrait sa maison;
Sa bourse leur était commune.
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers, jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvaient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence,
A sa table frugale étaient sûrs d'être admis,
Et recevaient l'accueil qu'après sa longue absence
On fait au meilleur des amis.
Ici, du magister la demeure bruyante
A fait place aux buissons qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paraissait le matin,

Les enfants, à sa voix paisible ou menaçante,
Etaient instruits de leur destin.
Quand par fois un bon mot s'échappait de sa bouche,
Son front épanoui brillait d'un ris flatteur;
Mais il inspirait la terreur
Sitôt qu'il reprenait son air dur et farouche.
Ses grands talents le rendaient vain;
Car il se connaissait un mérite suprême:
Il savait lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrain;
Il chiffrait aisément, et le bruit courait même
Qu'il savait un peu de latin.
Sa gloire a disparu, triste effet de la guerre!
Le toit qu'il habitait n'entend plus ses accents.

Plus loin, sur ces débris, un feston de lierre
Attirait les regards des avides passants.
Là, le joyeux convive, en buvant à la ronde,
Débitait son histoire et réglait le canton.
Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave politique oubliait sa raison.
J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore,
Le meuble savamment construit,
Servant le jour d'armoire, et d'alcove la nuit;
Le jeu de l'Oie, et les images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orné de tasses du Japon,

Qui, du tems ennemi, laissaient voir les ravages ;
Et l'horloge de bois suspendue au salon.
Agréable séjour, ta rustique opulence,
Qui donnait à chaque buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bucheron, sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson,
L'épouse du fermier, raconter sa nouvelle :
L'artisan, pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table et les mains au menton ;
Et l'hôte, à les servir prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer atlantique,
De leurs mugissements épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu, tombant d'un soleil sans nuage ;
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons ;
Un marécage impur et fertile en poisons,
Des animaux cruels, l'homme encor plus sauvage !
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village,
Et la fraîcheur de son bocage,
Et son ruisseau limpide, et ses riches vallons !

Qu'ils ont maudit le jour, où loin de leur patrie,
Ils fuyaient sous un nouveau ciel !

Que de pleurs, en quittant leur cabane chérie!
Comme ils tournaient les yeux vers ce toit paternel,
En proie à la flamme ennemie!
L'adieu qu'ils lui disaient devait être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournait, pleurait, baisait encor la rive.
Hélas! s'écriaient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Un asyle semblable au lieu qui nous vit naître:
Mais comment traverser ces effroyables mers?
Un vieillard, le premier, s'approcha du rivage.
Il pleurait, mais pour eux; car le monde nouveau
Dont l'espoir flattait son courage,
Était au-delà du tombeau.
Sa fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses débiles ans unique et cher appui,
Morne et les yeux baissés, marchait auprès de lui,
Et fuyait pour toujours un amant plein de charmes.
Une mère éplorée exhalait sa douleur,
Frappait de ses deux mains ses mamelles tremblantes,
Pour ses tendres enfants priait un Dieu vengeur,
Les couvrait de baisers et de larmes brûlantes,
Et sentait son amour accru par le malheur.

Ils partaient: avec eux s'éloignait l'industrie;
La piété, l'amour, la franche loyauté,
Le zèle bienfaisant de l'hospitalité:
Et toi, divine poésie!
Source d'inquiétude et de félicité!
Toi, que l'ignorance décrie,

Toi qui m'ennorgueillis dans mon obscurité !
Tu portais loin de nous le flambeau du génie.
Ah ! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire, assiégé de frimats,
Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie ;
Puisses-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie !

FIN DU SECOND LIVRE.

IDYLLES,

LIVRE III.

L'ÉCOLIER-MAITRE.

Lorsque l'étoile du matin
Versait sa lumière dorée,
Je vis en songe Cythérée
Qui tenait son fils par la main.

L'enfant, près de ma souveraine,
Marchait d'un pas mal affermi:
Berger, dit-elle, mon ami!
Voilà mon fils que je t'amène,

Dans l'art du chant, dans l'art des vers
Je viens te prier de l'instruire:
Alors me payant d'un sourire,
Elle s'éleva dans les airs.

Moi, d'abord, je me mets à dire
Les hymnes du sacré vallon:
Je montre au dieu comme Apollon
Promène ses doigts sur la lyre.

Je me plais à l'entretenir
Sur l'idylle, sur l'élégie,
Sur tous les chants de l'Aonie:
C'était à ne jamais finir!

Bientôt ennuyé de m'entendre,
Il me dit : Tout cela n'est rien;
Mon savoir vaut mieux que le tien.
J'ai bien autre chose à t'apprendre!

Puis d'une voix pleine d'attraits,
Il m'enseigna comment on aime.
Dieux! avec quelle ardeur extrême
J'étudiai tous ses secrets!

Muses! pardonnez si j'oublie
Ce que j'appris avant ce jour!
Mais pour la leçon de l'amour,
Je ne l'oublirai de ma vie.

PROMENADE DU MATIN.

Le muguet et le prime-vère
Couronnent le front des côteaux;
La rose embaume les berceaux
Couverts des feux de la lumière,
Et sur le bords de ces ruisseaux
Où le ramier se désaltère,
L'aubépine ouvre ses rameaux.....
Noirs soucis! un moment fuyez de ma pensée!
Mes yeux contempleront ce tranquille élysée,
Tandis que le soleil s'élève radieux
Du sein de la mer écumante,
Et laisse flotter dans les cieux
Sa chevelure étincelante.
Comme à l'ombre des bois ce limpide canal
Promène sa nappe ondoyante!
Comme la jonquille tremblante
S'incline auprès de son cristal!
O fleur aimable et passagère!
Nous n'avons, comme toi, qu'un rapide destin;
Les ans viendront flétrir l'innocente bergère
Dont tu vas parfumer le sein.
Moi-même, consumé d'une tristesse amère,
Je péris, je m'éteins sur des bords étrangers:
Bientôt peut-être aux vents légers
J'abandonnerai ma poussière,

Celle que j'adorais n'est plus :
Mes mânes, dans ces lieux, gémiront inconnus,
Et sur ma tombe solitaire
Les pleurs d'aucun ami ne seront répandus.

Ah ! détourne de moi la flèche meurtrière !
Mort cruelle ! épargne mes jours !
Ma sœur n'est pas ici pour fermer ma paupière.
Je ne puis d'une tendre mère
Implorer les derniers secours.
Respecte ma frêle jeunesse !
Quel crime ai-je commis ? je révère les dieux :
Grâces à leur bonté, mon cœur religieux
Ne s'est point écarté des lois de la sagesse :
Je n'ai point exhalé le blasphême odieux.
Si tu comptes mes ans, l'importune vieillesse
Ne songe pas encore à blanchir mes cheveux.
Quand l'âge dans mon cœur éteindra l'espérance ;
Quand de mes vieux récits j'amuserai l'enfance,
Alors il sera temps de passer l'Achéron,
Et d'aller visiter l'empire de Pluton :
Mais j'ai quelques moments encore
A donner aux tendres amours ;
Le feu qui dans mon sein recommence d'éclore,
Semble m'annoncer d'heureux jours.
Dieux ! laissez un poète à sa douce manie !
Il en est tant parmi les morts !
N'avez-vous pas aux sombres bords
Le chantre de Corinne et l'amant de Délie ?
Si vous me conservez, j'irai, dans mes transports,

Publier en tous lieux que je vous dois la vie :
C'est à l'auguste poésie
Que la gloire ouvre ses trésors ;
Vous seriez moins fameux, sans les divins accords
De la Grèce et de l'Ausonie.
Si mon Églé vivait, ranimé dans son sein,
Je n'aurais plus de vœux à faire :
Le nocher ténébreux m'appellerait en vain ;
Rétenu par Eglé, les arrêts du destin
Ne m'empêcheraient pas de revoir la lumière.
Mais vous l'avez frappée, impitoyables Dieux !
Eh ! qui la chantera, si je tombe avec elle ?
Qui peindra sa grace immortelle
Sans cesse présente à mes yeux ?
Qui peindra le moment où sa tête penchée
Se précipitait aux enfers :
Lorsqu'on vit du soleil la lumière cachée,
Les buissons de larmes couverts,
La fleur de sa tige arrachée ;
Quand les vents aux bosquets apprirent mes malheurs,
Que les bosquets tremblants aux ruisseaux les redirent ;
Que de mes longs sanglots les rochers tressaillirent,
Et que l'olympe même en répandit des pleurs ?
O santé bienfaisante ! écoute ma prière :
Mes chants attesteront ton appui salutaire !
Blonde Cérès ! à tes autels
Je veux attacher des guirlandes ;
Et vous, mes lares paternels,
Vous aurez aussi des offrandes.
Un lait pur épanché pour vous,

Coulera d'un vase d'argile :
O mes dieux ! dans mon humble asyle,
Je n'ai point d'aliment plus doux.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANTS.

MIRTIL ET CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêlait ses pleurs
Aux larmes du matin qui les baignaient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux,
Sitôt qu'elle aperçut son frère.

CHLOÉ.

Hélas ! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père !
Que notre sort est douloureux !

MIRTIL.

Ah ! s'il allait mourir, ce père qui nous aime !
Ma sœur ! il est si vertueux !
Il a tant d'amour pour les dieux !

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les dieux devraient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur ! comme ici tout me paraît changer !

Comme tous les objets semblent dans la tristesse !
En vain mon agneau me caresse ;
Depuis cinq jours, je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche ;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci :
Enfin, ce que j'aimais n'a plus rien qui me touche.
Mon père ! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas ! il t'en souvient, mon frère !
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer....

MIRTIL.

Oui, Chloé ! ce bon père !
Comme il devint pâle et tremblant !
« Mes enfants, disait-il, je suis bien chancelant ;
« Laissez-moi.... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affaiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein :
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au Dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les Dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours
Aux simples vœux de l'innocence :
Moi je veux du dieu Pan implorer la clémence,

Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor?
Eh bien! je veux au Dieu le présenter encor.

MIRTIL.

O ma sœur! attends-moi: je n'ai qu'un pas à faire;
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;
Je vais l'aller chercher, et pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.
« Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux, il revole à l'instant:
Il souriait en le portant,
Tour-à-tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin,
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentait sur un côteau voisin,
Que des pins ombrageaient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accents.»

CHLOÉ.

Daigne, ô Dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!
Tu vois, je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends:
J'en ornerais ton front, si j'étais assez grande.
O Dieu! rends notre père à ses pauvres enfants!

MIRTIL.

Conserve ce bon père! ô dieu! sois-nous propice!
Voilà mes plus beaux fruits que j'ai cueillis pour toi!
Si mon plus beau chevreau n'était plus fort que moi,
J'en aurais fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,

Si tu vois en pitié deux enfants malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir? .... Tiens! voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien! ô Pan! je te le jure.
Vois; il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! que faut-il pour te plaire?
Regarde mon ramier! je le vais appeler.
Veux-tu sa vie? elle m'est chère:
Mais, pour que tu sauves mon père,
Je vais.... Oui, Dieu puissant! je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissaient des oiseaux les aîles frémissantes.
Déja, glacés de crainte, ils détournaient les yeux,
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève: « Enfants trop généreux!
» Arrêtez! l'innocence intéresse les dieux:
« Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices!
« Je rends votre père à vos vœux. »

Leur père fut sauvé: ce jour même avec eux
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance;
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits neveux.

PLAINTE
D'UNE BERGÈRE.

ASTRE des nuits ! écoute mes accents !
O souvenir qui me poursuit encore !
Tous les bergers, dans la saison de Flore,
Se rassemblaient sur les gazons naissants.
Delphis parut : tu sais, lune brillante,
Qu'un beau duvet lui couvrait le menton,
Qu'il effaçait ta rougeur éclatante,
Lorsque tu suis la marche triomphante
Du fier lutteur couronné d'un feston.
Comme j'aimai, quand je vis le perfide !
De son regard mon esprit fut troublé :
Je frissonnai ; je transis ; je brûlai....
Que m'importait cette fête insipide ?
Je ne sais plus les discours que je tins,
Ce que je fis, ni comment je revins.
Dans ma douleur, à quels dieux, à quels charmes
Pour me guérir n'avais-je point recours ?
Tout était vain ! le temps suivait son cours,
Sans apporter de remède à mes larmes.
Un jour, hélas ! je le revis enfin,
Cet enchanteur aussi doux qu'inhumain !
Dieux ! que devins-je ? une ardeur dévorante,
A son aspect, courut par tout mon corps :
Je soupirais ; ma voix faible et mourante

Se dissipait en impuissants efforts :
Et le cruel portant sur moi la vue,
La détourna, rougit d'un air charmant,
A son côté me plaça toute émue,
Puis me parla comme parle un amant.
Je l'écoutais ; j'étais simple, ingénue ;
J'aimais en lui jusqu'au son de sa voix :
Sur tous mes sens il régnait à-la-fois.
Il dit un mot, et je fus convaincue.
Il prit ma main tremblante de frayeur ;
Et m'attira sur le bord de ma couche.
Son cœur alors battit contre mon cœur ;
Sa bouche en feu s'imprima sur ma bouche ;
Qu'ajouterai-je ?.... Il combla mon malheur :
Et maintenant j'apprends qu'il est trompeur,
Qu'il a changé, qu'un autre amour le touche.
Nise l'assure ; elle est digne de foi :
Elle l'a vu, sur des portes heureuses,
Suspendre ailleurs des guirlandes nombreuses,
Et ses bouquets n'arrivent plus à moi !
O chaste lune ! et vous, astres paisibles,
Dont les clartés accompagnent la nuit !
Plaignez mes maux, si vous êtes sensibles,
Et ramenez l'inconstant qui me fuit.

L'ENFANT GÉNÉREUX.

Le bon Licas était devenu vieux;
Les ans courbaient sa tête octogénaire :
Il avait fait, dans sa longue carrière,
Beaucoup de bien, des amis, des heureux :
Il avait eu, dans un hymen prospère,
Des jours sereins et des enfants nombreux.
Ses petits-fils remplissaient sa chaumière ;
Il les jugeait, présidait à leurs jeux,
Les instruisait, par l'exemple des dieux,
A compâtir aux maux de la misère ;
Et savait l'art, même dans des chansons,
D'insinuer de naïves leçons.
A ses côtés, on les voyait sans cesse :
Oh! disaient-ils, fais-nous encor ceci ;
Fais-nous cela! puis, sautant d'alégresse,
Ils le payaient avec un doux merci.
De ses enfants l'espérance dernière,
Misis, un jour, le trouva solitaire.
Il ne comptait que deux lustres encor
Et deux printemps : les roses du bel âge,
Dans leur éclat, brillaient sur son visage,
Et ses cheveux tombaient en boucles d'or.
En lui parlant, Licas fit la peinture
Des voluptés qui suivent un bienfait :
Vois-tu, mon fils? dans toute la nature,

Rien n'est si doux que le bien qu'on a fait.
Oui, dit Misis, en versant quelques larmes,
Son souvenir doit être plein de charmes.
Pourquoi ces pleurs? dit le vieillard surpris.
— De ton discours mes sens sont attendris.
— Non, tu retiens un secret que j'ignore;
Mais tu voudrais te déguiser en vain:
Ne vois-je pas qu'il fait battre ton sein,
Et sur ta bouche est déja près d'éclore?
— Eh bien! mon père, il faut te le conter;
A le cacher, j'ai mis un soin extrême;
Car de ses dons (je le sais de toi-même)
Un bienfaiteur ne doit pas se vanter.
Ta belle chèvre, hier, s'était perdue;
Je la cherchais; un vieillard gémissant,
Dans les rochers, soudain frappe ma vue;
Il met à terre un fardeau bien pesant.
O dieux! dit-il! je meurs de lassitude;
Depuis longtems je ne cesse d'errer,
Le dos plié sous le poids le plus rude;
Et pas un fruit dans cette solitude!
Pas un ruisseau pour me désaltérer!
Mais, Dieux puissants, votre faveur suprême
Saura me rendre à des enfants que j'aime.
Je soupirais, et je disais tout bas:
Ce bon vieillard a des enfants! hélas!
Mon père aussi pourrait souffrir de même.
Alors je pars; je vole à ton verger;
J'emporte vîte une corbeille pleine
Des plus beaux fruits, et sans reprendre haleine,

Vers le vieillard je cours d'un pas léger.
Sur son fardeau, je le vois qui sommeille ;
Je vais à lui doucement, doucement ;
A son côté je pose la corbeille ;
Puis je me cache ; et bientôt il s'éveille.
En soulevant son fardeau tristement,
Il voit les fruits !.... Oh ! je ne puis décrire
Quel fut l'excès de son étonnement !
Ce qu'il disait, je ne puis le redire ;
Il en mangeait ; il en offrait aux dieux ;
Il ajoutait d'un ton qui perçait l'ame :
J'en veux porter à mes fils, à ma femme,
Pour honorer ce bienfait avec eux.
Il se leva. Des pleurs mouillaient mes yeux ;
Je me glissai dans l'ombre du bocage,
Et je courus l'attendre à son passage.
Il vint à moi : Mon fils ! n'as-tu pas vu
Quelqu'un ici tenant une corbeille ?
Je dis : Personne à mes yeux n'a paru.
Mais sur ce mont, comment es-tu venu ?
Dans sa bruyère on ne voit que l'abeille ;
Et l'on n'y trouve aucun sentier battu.
Il répondit : J'avais perdu ma route,
Et sans un dieu, j'allais périr sans doute.
Je le menai jusqu'au hameau voisin ;
Sur mon épaule il appuyait sa main ;
Et pour aider sa marche appesantie,
De son fardeau je pris une partie.
Voilà, Licas, le sujet de mes pleurs.
Ce que j'ai fait ne vaut pas qu'on le vante,

Et cependant ce souvenir m'enchante
Comme un air pur embaumé par les fleurs.

L'ABSENCE.

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne :
Hélas ! dans ces forêts qui peut se plaire encor !
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos bergers l'amour a pris l'essor.

Doris vers ce côteau précipitait sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé :
Doux zéphir ! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens ! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré.

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage ?
Quel gazon s'embellit sous ses pieds caressants ?
Quelle onde fortunée a reçu son image ?
Quel bois mélodieux répète ses accents ?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main !

Rossignols, qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux ! que vos destins sont doux !

Que bientôt ma Doris me verrait auprès d'elle,
Si j'avais le bonheur de voler comme vous !

Ah ! Doris, que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printemps, ce beau ciel, et toute la nature,
Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas ?

Mais toi, parmi les jeux et les bruyantes fêtes,
Ne vas point oublier les plaisirs du hameau,
Les champêtres festons dont nous parions nos têtes,
Nos couplets ingénus, nos danses sous l'ormeau !

O ma chère Doris, que nos feux soient durables !
Il me faudrait mourir, si je perdais ta foi.
Ton séjour t'offrira des bergers plus aimables;
Mais tu n'en verras point de plus tendres que moi.

Que ton amant t'occupe au lever de l'aurore,
Et quand le jour t'éclaire, et quand il va finir !
Dans tes songes légers, qu'il se retrace encore,
Et qu'il soit, au réveil, ton premier souvenir !

Si mes jaloux rivaux te parlaient de leur flamme,
Rappelle à ton esprit mes timides aveux :
Je rougis, je tremblai, tu vis toute mon ame
Respirer sur ma bouche, et passer dans mes yeux.

Et maintenant, grands dieux ! quelle est mon infortune !
De mes plus chers amis je méconnais la voix;

Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune ;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Tu reposais ici ; souvent, dans ce bocage,
Penché sur tes genoux, je chantais mon amour :
Là, nos agneaux paissaient au même pâturage ;
Ici, nous nous quittions vers le déclin du jour.

Revenez, revenez, heures délicieuses,
Où Doris habitait ces tranquilles déserts !
L'écho répétera mes chansons amoureuses,
Et sur ma flûte encor je veux former des airs.

SYRINX ET PAN.

Syrinx était anciennement
Une bergère jeune et belle,
Gardant ses brebis sagement,
Jouant avec son chien fidèle,
Chantant par fois modestement
Une chansonnette nouvelle,
Et fuyant tout engagement.
Pan, qui voyait cette cruelle
Comme il nous voit présentement,
Devint épris d'amour pour elle,
Et se promit facilement
De dompter sa fierté rebelle.
Pour les dieux, vaincre une mortelle,

Paraît l'ouvrage d'un moment.
Il lui parla de son tourment :
Mais Syrinx, avec un sourire,
Dit qu'il se plaignait vainement,
Et qu'un dieu fait comme un satyre
Ne serait jamais son amant.
Pan, courroucé de cet outrage,
Veut la saisir entre ses bras;
Elle court au prochain rivage,
Et tombe, en faisant un faux pas,
Parmi les joncs d'un marécage.
Le dieu brise tous les roseaux....
Mais, hélas ! il voit la bergère,
Tranformée en tige légère,
Périr sous les coups de sa faulx !
Alors, honteux de sa furie,
Il joignit ces joncs inégaux,
Et son souffle, à leurs chalumeaux
Cherche encore à rendre la vie.

L'HERMITAGE.

J'AI longtemps cherché le bonheur :
J'ai connu des humains les faveurs mensongères,
Et l'espoir entouré de brillantes chimères,
Et le chagrin réel, et le plaisir trompeur :
Aujourd'hui qu'une humble fortune
Assure ma félicité,
O ciel ! si ma voix t'importune,
Si quelquefois encor j'implore ta bonté,
Permets que le jus de mes treilles,
Tous les ans baigne mon pressoir ;
Que mes fruits abondants garnissent mes corbeilles,
Et que chaque moisson surpasse mon espoir !

Devant ma solitude humblement décorée,
Des jasmins odorants formeront des berceaux ;
Sur ces murs couverts d'arbrisseaux,
Je cueillerai la pêche et la prune azurée :
Près de là, sur un tertre ombragé d'amandiers,
Un ruisseau répandra son onde fugitive ;
La timide colombe et l'essaim des ramiers,
Pour se désaltérer, descendront sur sa rive ;
Mille oiseaux attirés dans ce riant séjour,
Viendront des bois et des campagnes,
Gazouiller pendant tout le jour,
Et d'une branche à l'autre appeler leurs compagnes.

Heureux et jouissant d'un tranquille repos,
Tantôt, sur mes rochers sauvages
Je verrai grimper les chevreaux,
Et les béliers bondir dans mes gras pâturages;
Tantôt, l'œil égaré sur la plaine des mers,
Je verrai les tritons dans ces routes liquides,
Poursuivre, en se jouant, les blondes Néréides,
Et le char de Phébus quitter les flots amers.
Au premier rayon de l'aurore,
Sur les côteaux fleuris que sa pourpre colore,
J'irai me parfumer des vapeurs du matin;
Ou vers le haut du jour, dans mes forêts profondes,
Guidé par le ruisseau qui se perd dans leur sein,
J'entendrai le doux bruit du zéphir et des ondes.
Vous le savez, grands dieux, je ne demande pas
L'or qui du nouveau monde enrichit les climats:
La médiocrité suffit aux vœux du sage:
Mais que ma jeune amante accompagne mes pas;
Que je puisse, auprès d'elle assis sur ce rivage,
En regardant les flots, la tenir dans mes bras;
Que mollement bercé sur ma couche paisible,
Je goûte un doux sommeil au bruit de l'aquilon;
Que je chante gaîment quand l'ouragan terrible
Verse un torrent de pluie autour de ma maison.
Je veux dans mon champêtre asyle,
Planter la tendre vigne et greffer mes pommiers,
Presser de l'aiguillon le bœuf lourd et tranquille,
Et, la serpe à la main, tailler mes espaliers.
Ma flûte appellera le chevreau téméraire,
Si, loin de mes troupeaux, je le vois s'écarter:

Il me sera doux d'emporter
Le jeune et faible agneau delaissé par sa mère.
O vous, amants de l'âge d'or!
Habitants fortunés des paisibles compagnes!
Vous ne connaissiez de trésor
Que les bois, les vergers, les champs et vos campagnes.
Vous donniez des raisins, des lys éblouissants,
Des violettes printanières,
Qui brillaient sur l'osier tissu par vos bergères;
Et pour ces rustiques présents,
Au fond des antres solitaires,
L'amour vous réservait des baisers innocents.
Une nymphe avait pour parure
Sa pudeur et sa nudité:
On ne savait point l'art de farder la nature
Et de déguiser la beauté:
Sous le règne aimable d'Astrée,
L'homme voyait les dieux, jaloux de son bonheur,
Descendre jusqu'à lui, du sein de l'empirée:
Apollon même était pasteur.

Vivons pour nous, Doris, et bravons le vulgaire.
Que l'univers me blâme, et que je sois heureux!
Je ne rougirai point d'habiter ma chaumière,
De garder mes troupeaux, et d'atteler mes bœufs,
Et d'enfoncer le soc dans la plaine légère.
Eh! quel ambitieux, épris de vains lauriers,
S'il pouvait posséder tes charmes,
Oserait préférer le tumulte des armes
Et le champ de carnage où volent les guerriers?

Qu'il traîne, ah! j'y consens, leur dépouille sanglante;
Qu'à son char de triomphe il enchaîne des rois :
Moi, quand mon cœur battra pour la dernière fois,
Je presserai ta main, d'une main défaillante.
Qu'il devienne opulent, celui qui fend les mers
Pour fatiguer ses jours sur de lointains rivages!
Je veux vieillir dans ces déserts,
Et je bornerai mes voyages
A parcourir les bords des ruisseaux toujours clairs,
Ou ces vallons, ou ces bocages.
Si des rapides ans l'or prolongeait le cours,
Je voudrais l'amasser avec un soin avare,
Et, près de descendre au ténare,
Le donner à la mort pour racheter mes jours.
Mais si la fortune éphémère
Ne peut reculer nos tombeaux,
Irai-je abandonner mes tranquilles berceaux
Et le bonheur de ne rien faire,
Pour m'occuper sans fruit de pénibles travaux?
Faut-il, pour un peu de fumée,
A l'inconstante renommée
Vendre follement mon repos?
Faut-il, pour découvrir des vérités nouvelles,
M'élancer, comme Icare, aux campagnes des airs,
Et quitter les routes mortelles
Pour aller tomber dans les mers?
Que me sert de franchir, dans mon vol téméraire,
Le mur qu'entre elle et moi la nature a placé;
De savoir si jadis le monde a commencé,
S'il doit s'écrouler en poussière;

Et si tout va se perdre au sein de la matière;
Et s'il est un pays où brûlent les Titans,
Où la fière Alecto fait siffler ses serpents,
Où l'on entend hurler les gueules de Cerbère?
Oh! que j'aime bien mieux, à l'ombre des forêts,
Couché sur la mousse légère,
Dans une coupe de fougère
Verser un nectar doux et frais!
Tandis que je bois à longs traits,
Le char du dieu de la lumière
S'élève au céleste palais,
Et dans sa course passagère
Le temps emporte mes regrets.

Un jour, je n'aurai plus qu'un reste de moi-même:
Un jour, engourdi par les ans,
Je craindrai d'avouer que j'aime,
Et la troupe des ris fuira mes cheveux blancs.
Alors, en vain l'on vous rappelle,
Jeunesse, amour, plaisir, jeux folâtres et doux!
Alors, d'une main qui chancelle,
On cherche à réparer l'affront du temps jaloux,
Et tristement on renouvelle
L'histoire de Baucis et de son vieil époux.
Et vous, charmantes sœurs, vous que j'ai caressées!
Muses! vous cesserez de répondre à ma voix:
Ma verve doit tarir dans mes veines glacées,
Et mon luth amoureux discorder sous mes doigts.

Jouissons de l'heure présente,

Sans nous inquiéter des maux de l'avenir:
Quand mes yeux auront vu finir
Ces jours délicieux où tu fus mon amante,
J'en chérirai le souvenir.

LA BERGÈRE PERDUE.

Ma Doris un jour s'égara;
Je dis : Qu'on coure en diligence!
A celui qui la trouvera
Je promets une récompense.

Dans les bocages d'alentour,
Vous pourrez découvrir ses traces :
Elle est brune comme l'Amour,
Elle est faite comme les Grâces.

A peine j'achevais ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée;
Dans le plus épais des berceaux
Par malice elle était cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris
Que je remets en ta puissance :
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

Le printemps parfumé des plus douces odeurs,
Est descendu des cieux sur un trône de fleurs.
Le redoutable hiver, à la faveur des ombres,
Vient quelquefois encor visiter nos climats:
On l'a vu dans les champs ouvrir ses ailes sombres,
Et montrer à l'aurore un voile de frimats:
Les orages grondaient dans les forêts plaintives,
Et l'Océan battu par les vents en courroux,
Avec un bruit affreux retombait sur ses rives.
Mais le printemps sourit, et l'air devient plus doux.

Le char doré du souverain des ondes
Sillonne en paix le sein des flots amers;
On voit bondir sur ses plaines profondes
Et les Tritons et les filles des mers:
Du haut des monts les folâtres Naïades
Versent leurs eaux en brillantes cascades;
Et les Silvains, les Faunes, les Driades
Dansent en foule au bruit de leurs concerts.
C'est maintenant que les cœurs se confondent,
Que les soupirs et les yeux se répondent,
Que les amours règnent sur l'univers!
Dans ce beau jour, la terre fécondée
Par son hymen avec le dieu des airs,

De toutes parts jette ses rameaux verts,
Et boit les flots d'une céleste ondée.
Vénus donne aux vergers l'éclat de leurs couleurs;
C'est elle qui nourrit de ses douces mamelles
Tous ces germes nouveaux d'où s'échappent les fleurs,
Et que les vents légers caressent de leurs ailes.
Vénus a prodigué les perles du matin,
Qui de la jeune rose ont fait enfler le sein;
Sous des berceaux de myrte elle a conduit les Grâces:
L'Amour nu, désarmé, badine sur ses traces.
Qui croira que sans traits il est moins dangereux?
Nymphes! défiez-vous de son air d'innocence!
Craignez surtout l'Amour quand il est sans défense!
S'il paraît moins à craindre, il ne blesse que mieux.

Du monde heureux n'altère point la joie,
Chaste Diane! épargne nos forêts!
Sur ces oiseaux dont la voix se déploie
Qu'aucun chasseur n'ose lancer des traits!
Vénus voudrait t'inviter à sa fête;
Mais ta pudeur rougirait de ses jeux.
Durant trois nuits, son cortège amoureux,
Le thyrse en main et les fleurs sur la tête,
Parcourt des bois les sentiers ténébreux.
Là, vont errer les nymphes des campagnes,
Celles des eaux, et celles des montagnes;
Palès et Flore y portent leurs bouquets;
Bacchus y vient; et par un chant profane,
Le dieu des vers anime nos banquets.
Fuis cette orgie! éloigne-toi, Diane!

Laisse Vénus habiter tes bosquets !
L'éther s'est répandu dans les veines du monde ;
Il y fait circuler son feu générateur :
Les germes sont remplis de sa molle chaleur,
Et par mille canaux la séve se féconde.
Oh ! comme les berceaux sont baignés de fraîcheur !
Le muguet argenté, la violette obscure,
Embaument les gazons de leur douce vapeur ;
Et le lilas, chargé de ses touffes en fleur,
Laisse à peine flotter sa modeste verdure.

La tourterelle, aux échos d'alentour
Fait le récit de sa peine amoureuse :
Le rossignol, loin des rayons du jour,
Confie aux bois sa plainte harmonieuse ;
Sur le genêt, sur la rose épineuse,
Tout vit, tout aime, et tout chante l'Amour.
Fils de Vénus ! le printemps t'a vu naître.
C'est au milieu de nos vertes forêts,
C'est sur les monts, dans un vallon champêtre,
Que faible encor, tu fis voler tes traits :
Bientôt ton arc épargna les génisses ;
Il s'essaya sur de tendres beautés,
Sur le jeune homme épris des voluptés,
Sur les guerriers couverts de cicatrices,
Sur les vieillards vers la tombe emportés :
Par toi, la vierge innocente et craintive
Sut endormir ses jaloux surveillants,
Et, se glissant dans sa marche furtive,
Vers son ami guida ses pas tremblants.

Descends, Amour ! descends à notre orgie !
Mais viens sans arme, éloigne ton flambeau ;
Veille aux bergers, veille à la bergerie ;
Que le pasteur laisse errer son troupeau,
Et que la main qui tournait le fuseau
Cueille aujourd'hui les fleurs de la prairie !

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

IDYLLES,

LIVRE IV.

LA SOLITUDE.

Que j'aime de ces bois le tranquille séjour !
Que le calme profond de cette allée obscure
Convient aux peines de l'amour !....
J'y viens pleurer une parjure.
Heureux du moins, heureux qui peut verser des pleurs
Sous les yeux de son inhumaine !
Mais plus heureux celui qui, las de ses rigueurs,
Peut se donner une autre chaîne !
Vous le savez, hêtres touffus !
Et vous, pins consacrés au Dieu de l'Arcadie !
Et vous, antres témoins de mes regrets perdus !
Quels maux ne m'a point faits ma superbe ennemie !
Que n'ai-je point souffert de ses soupçons jaloux,
De sa fierté, de ses caprices,
De son humeur pareille aux vagues en courroux ;
Et, victime de ces supplices,
Je n'osais m'en plaindre qu'à vous !
Hélas ! je condamnais ma douleur à se taire.

Tout mon bonheur fut de chercher
Sous un ombrage solitaire,

Dans les abîmes d'un rocher,
Un vain remède à ma misère,
Un sommeil que la nuit refuse à ma paupière,
Une paix dont mes sens ne peuvent approcher.

Quand j'ai vu mon amante attirer sur ses traces
Une foule d'adorateurs,
Peindre son teint fleuri, se parfumer d'odeurs,
Et sous de faux atours ensevelir ses grâces,
Je lui disais : L'amour est ennemi de l'art;
Vois l'éclat des couleurs dont se pare la terre!
Vois s'élever sans soin les branches du lierre!
Vois comme l'arboisier s'embellit à l'écart!
La nature aux oiseaux a donné le plumage,
Au ruisseau son crystal, des fleurs à son rivage:
Ainsi tes agréments doivent briller sans fard.

Mais comment détourner d'une volage amante
L'ambition de plaire à mille objets nouveaux?
Essayez ce prodige, ô vous, dont l'art se vante
D'arrêter dans leur cours les célestes flambeaux!
Que votre baguette puissante,
Par un charme vainqueur, éloigne mes rivaux!
Ou plutôt, sur moi seul exercez votre empire;
Arrachez de mon sein le trait qui le déchire;
Faites-moi traverser l'immensité des mers,
Et d'un rapide vol, puissiez-vous me conduire
Jusqu'aux bornes de l'univers!

On dit que par le temps la douleur est domtée :
Mais qui peut vaincre mon amour?

Celui qui brisera les fers de Prométhée,
Et de son cœur sanglant chassera le vautour;
Celui qui fixera sur la rive infernale
L'onde fuyant toujours des lèvres de Tantale.
Cependant les guerriers, après de longs travaux,
Blanchissent dans le sein de leurs dieux domestiques;
On dispense du joug le front des vieux taureaux;
On attache aux piliers les armures antiques,
Et le cœur d'un amant n'a jamais de repos!

Je me vantais d'une rupture;
Je publiais ma liberté:
Que j'ai peu connu ma blessure
Et le pouvoir de la beauté!
Oh! qu'elle sait bien, la cruelle,
Rappeler la paix dans mon cœur!
Un geste, un mot de l'infidelle
Suffit pour calmer ma fureur.
Qu'un ouragan s'élève, on voit les mers troublées:
Le soleil brille dans les airs,
Soudain les vagues écoulées
S'endorment doucement sur la face des mers.

Auprès de toi, Doris, quelle était ma folie!
L'enfant, le faible enfant qui cueillait ton baiser,
Les caresses de ton amie,
Jusqu'à vos entretiens, tout me faisait envie;
Et mon injuste jalousie,
De tes soins pour un frère osait bien s'offenser!
Va! cache-moi ta perfidie,

Trompe-moi, j'y consens; mon cœur veut s'abuser.
Va, mon triomphe était un rêve:
La paix que fait l'Amour n'est jamais qu'une trève.

Toi, qui séduis les cœurs des mortels et des dieux,
O Vénus! favorise un amant qui t'implore!
Fais que l'ingrate m'aime encore!
Viens, telle qu'autrefois tu parus à mes yeux,
Quand souriant à ma prière,
Du palais doré de ton père
Tu conduisis vers moi ton char voluptueux.
De tendres passereaux, dans leur course légère,
Lui firent traverser les campagnes des cieux.
Alors, ô puissante déesse!
Tu vins au milieu des plaisirs,
Et de ta bouche enchanteresse,
Tu m'annonças qu'une maîtresse
Serait le prix de mes soupirs.
Qu'elle m'a fait payer sa tendresse perfide!
Que mon bonheur a peu duré!
Elle fuit maintenant, comme un fan égaré
Court, au bruit du chasseur, vers sa mère timide.
Son cœur frissonne auprès de moi:
Mon ombre même l'épouvante.
Suis-je un tigre, un lion qui fait naître l'effroi?
Tant de haine entre-t-il dans le sein d'une amante?
Ai-je offensé l'Amour? Si je suis criminel,
Pour s'appaiser, qu'il me contemple!
Je vais coller ma bouche au pavé de son temple,
Et mon front touchera les bords de son autel.

J'en atteste les cieux, et la douce rosée,
Et le bel astre du matin,
Et les tiges des bois que mon pied clandestin
Heurtait dans sa marche pressée ;
Et cette porte, hélas ! que j'ai tant caressée,
Cette clef que tournait une furtive main !
Ils ont vu mon ardeur : les vents et la tempête
N'ont jamais arrêté mes pas ;
En vain des flots de pluie ont inondé ma tête ;
Quand Doris m'appelait, je volais dans ses bras.
Combien de fois j'ai dit : Que ne puis-je avec elle
Habiter les hameaux, vivre comme un berger !
Doris garderait mon verger ;
Elle conserverait ma vendange nouvelle
Et le jus des raisins foulés d'un pied léger.
Ah ! que, sous les yeux d'une amante,
J'aimerais à tracer de fertiles sillons,
A fendre avec le soc la terre obéissante !
Je ne me plaindrais point, si le dieu des saisons
Faisait briller sur moi la canicule ardente,
Ou si la serpe des moissons
Avait enflé ma main sanglante.
Cruelle ! tu ne connais pas
Le cœur de l'amant que tu laisses :
Tu le verrais lui-même, ou renouer tes tresses,
Ou chausser tes pieds délicats.
Si tu suivais Diane, armé d'un trait rapide,
J'irais frapper l'oiseau qui rase les guérets,
Ou sur les hôtes des forêts
Lancer à tes côtés une meute intrépide.

Si du vaste Océan tu traversais les eaux,
On nous verrait voguer au gré des mêmes flots,
Aborder au même rivage,
Boire au même ruisseau, chercher le même ombrage.
Mais si tu trouves plus d'attraits
Dans une vie obscure et douce,
Viens habiter ces vallons frais,
Ces rochers tapissés de mousse!
Des tambourins sont suspendus
Dans ma grotte retentissante:
La molle argile y représente
Le chalumeau de Pan, le thyrse de Bacchus;
Au milieu des neuf sœurs, on voit le vieux Silène,
Et les colombes de Vénus
Plongeant leur bec de rose aux sources d'Hippocrène...

Où s'égarent mes vœux?.....J'ai perdu la raison!
Mais, tremble! il est des dieux qui punissent l'outrage.
As-tu vu le tonnerre enflammer l'horizon?
Ce n'est pas l'humide Orion
Qui produit la foudre et l'orage:
C'est Jupiter armé contre un sexe volage
Dont il connaît la trahison.

Cessons cette plainte importune!
Hélas! un laboureur parle de ses taureaux,
Un commerçant de sa fortune:
Moi, j'aime à parler de mes maux.
Je ne desire point une gloire frivole;
Mais que ces vers soient lus de l'amant malheureux,

Que des pleurs coulent de ses yeux,
Et que mon destin le console.
O mes amis! laissez des efforts superflus.
Je voudrais vainement oublier ma tendresse:
Si je suis triste ou gai, ne me demandez plus
D'où vient ma joie ou ma tristesse.
Ne vous étonnez pas si l'on vous dit un jour
Que je viens de descendre au ténébreux empire:
C'est le sort d'un mortel déchiré par l'amour;
Il marche, et tout-à coup on apprend qu'il expire.
Si vous foulez ma tombe où naîtra le souci,
Où les vents berceront ma lyre gémissante,
Ecrivez-y ces mots: « Il fut conduit ici
« Par les rigueurs de son amante. »

LES ADIEUX DE MÉLIBÉE.

TITIRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

O TITIRE ! couché sous la voûte d'un hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre :
Nous quittons cependant ces bords délicieux,
Ce pays fortuné qu'habitaient nos ayeux ;
Nous fuyons ; et toi seul, couvert d'ombre et tranquille,
Tu fais dire aux forêts le beau nom d'Amarille.

TITIRE.

O Mélibée ! un dieu m'a donné ce repos ;
Oui, je crois voir un dieu dans ce mortel propice :
Son autel rougira du sang de mes agneaux :
Il permet qu'à mon gré ma flûte retentisse,
Et laisse errer ici mes paisibles taureaux.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux : mais que ton sort m'étonne,
A l'aspect de nos champs que le trouble environne !
Vois ce troupeau plaintif s'éloigner sur mes pas !
Je le traîne avec peine ; et cette chèvre, hélas !
Parmi les coudriers, au milieu des montagnes,
A laissé deux chevreaux, l'espoir de ses compagnes.
Des chênes foudroyés m'annonçaient ce malheur :
Aveugle que j'étais ! de sinistres corneilles,

Souvent du creux d'un arbre ont frappé mes oreilles.
Mais, Titire ! apprends-moi quel est ton bienfaiteur.

TITIRE.

O mon cher Mélibée ! admire ma folie !
J'ai cru qu'à mon héros, cette Rome asservie
Ressemblait à la ville où je vends mes agneaux.
Mais c'était comparer des objets inégaux,
Des chiens à leurs petits, des chevreaux à leur mère.
Rome sur les cités lève sa tête altière,
Comme le haut cyprès sur d'humbles arbrisseaux.

MÉLIBÉE.

Quel sujet de la voir t'a fait naître l'envie ?

TITIRE.

La liberté trop lente à seconder mes vœux :
Sur ma vieillesse oisive elle a jeté les yeux,
Quand j'ai quitté pour Rome une injuste patrie.
Sans espoir d'être libre, avant mon choix nouveau,
Sans soin de ma fortune, ami, je te l'avoue,
Je pressais un lait pur pour l'ingrate Mantoue,
Et d'offrandes en vain j'épuisais mon troupeau.

MÉLIBÉE.

Je vois pour quel objet la charmante Amarille
Négligeait de ses fruits l'abondance inutile,
Et d'une triste voix sollicitait les dieux !
Les ruisseaux, les bosquets, les pins de son asyle
Redemandaient Titire, absent de ces beaux lieux.

TITIRE.

Que faire ? ô Mélibée ! où trouver loin de Rome
Le terme de mes maux, l'appui des immortels ?
C'est là que je l'ai vu, ce héros, ce grand homme,

Pour qui, douze fois l'an, j'encense nos autels!
A peine ai-je parlé : Cultivez vos prairies,
Et reprenez, dit-il, le soin des bergeries.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi tu conserves tes biens!
Ce terrain te suffit, quoiqu'humide et sauvage :
Des troupeaux empestés ne nuiront pas aux tiens;
Tes brebis fouleront leur ancien pâturage;
Heureux vieillard! ici, sur ce même rivage,
De tes ruisseaux sacrés respirant la fraîcheur,
Souvent tu jouiras d'un sommeil enchanteur,
Au doux frémissement de l'abeille volage,
Qui des saules voisins vient picorer la fleur;
Et tandis qu'au sommet de ces hautes montagnes,
Le chant de l'émondeur frappera les échos,
Tes ramiers favoris et leurs tendres compagnes
Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux.

TITIRE.

On verra les poissons abandonner les flots,
Le daim fendre des airs la campagne azurée,
Les Parthes de la Saône aller boire les eaux,
Et les Germains du Tigre habiter la contrée,
Avant de voir mon cœur oublier son héros.

MÉLIBÉE.

Et nous, infortunés! le destin nous sépare!
L'un va chez les Bretons, au bout de l'univers;
L'autre chez l'Africain, chez le Scythe barbare,
Dans la Crète, où l'Oaxe arrose des déserts.
Hélas! verrai-je encor mon toît couvert de chaume,
Et le champ qui formait mon rustique royaume?

Ces moissons, ces beaux lieux cultivés de ma main
Vont devenir le lot d'un soldat inhumain !
O citoyens ! voilà le malheur de vos guerres !
Voilà pour qui (bons dieux !) j'ensemençais mes terres !
Irai-je maintenant, autour de mes foyers,
Ou planter une vigne, ou greffer des poiriers ?
Adieu, troupeaux ! adieu, chèvres jadis heureuses !
Je ne vous verrai plus, du fond des antres verts,
Pendre aux flancs éloignés de ses roches mousseuses :
Vous n'écouterez plus mes chansons amoureuses,
En broutant le citise et les saules amers.

TITIRE.

Cependant, viens chez moi : j'ai des fruits, du laitage ;
Tu passeras la nuit sur un lit de feuillage :
Je vois déja fumer le toît de ces maisons,
Et l'ombre qui s'accroît tombe du haut des monts.

L'AMOUR
PRIS PAR UN ENFANT.

Un jour, dans le fond d'un bocage,
Un enfant chassait aux oiseaux :
L'Amour volant sous le feuillage,
Se trouva pris dans les rézeaux.
Oh ! dit l'enfant, la belle proie !
Jamais il n'avait vu l'Amour.
Il allait, palpitant de joie,
Fondre sur lui comme un autour.
L'Amour rompt le piège et s'envole.
L'enfant pleurait. Un vieux berger
Prit, en souriant, la parole :
Il connaissait ce dieu léger.
Jeune imprudent ! bénis sa fuite !
Tu risquais tout à l'approcher.
Le perfide aujourd'hui t'évite,
Bientôt il viendra te chercher.

LES REPROCHES.

Je voudrais qu'aux enfers le bras d'une furie
Devînt mon éternel bourreau;
Je voudrais qu'auprès de Titie
Mon cœur fût dévoré par un vautour nouveau,
Plutôt que de survivre à tant de perfidie!
Ne me disais-tu pas: Si je trahis ma foi,
Que jamais le jour ne m'éclaire?
Inhumaine! et tu vis pour un autre que moi!
Et tu peux du soleil soutenir la lumière!
Qui t'obligeait de feindre un si lâche retour,
D'exhaler les serments d'une bouche parjure,
Et d'emprunter pour moi ces larmes de l'amour,
Ces larmes qu'à tes yeux refusait la nature?
Ah! tu me pleureras quand je ne serai plus;
Quand de tous mes rivaux justement délaissée,
Tu reporteras ta pensée
Sur celui qui souffrait tes superbes rebuts!
Il est bien plus facile aux belles
De séduire un amant que de le conserver:
Un souffle peut leur enlever
Ce peuple adorateur, aussi volage qu'elles.
O ma chère Doris! je jure par les dieux
Que je te fus toujours fidèle!
Je consens, si mon cœur osa tromper tes feux,
Qu'un lierre embrasse un jour mes ossements poudreux,

Et qu'une vipère cruelle
Assiège mon tombeau de sifflements affreux.
Quand l'étoile de Cythérée
Ramène de mes nuits le cours silencieux,
Je baise, en soupirant, ton image adorée,
Et je la couvre de mes yeux.
Déja sept fois Diane a fourni sa carrière,
Depuis qu'en proie à mes sanglots,
Je te rappelle en vain sur mon lit solitaire :
Je n'y retrouve plus ni toi ni le repos.
Loin du monde, en des lieux où sa vue importune
Ne vient point épier les pas de l'infortune,
Seul, avec ma douleur, j'erre au sein de la nuit:
De coteaux en côteaux, de pensée en pensée,
Une ombre vague me conduit.
Je quitte une route tracée
Pour le plus sauvage réduit.
Si je trouve un buisson, sur le bord d'une source,
Si deux monts devant moi présentent leur vallon,
Là, je fixe un instant ma course,
Et mon ame jouit de son triste abandon.
Quelquefois j'ai voulu redire
Ces airs simples, touchants, qui peignaient nos amours:
Alors ma voix se perd en gémissements sourds ;
Le regret me saisit ; à peine je respire,
Et des pleurs tombent sur ma lyre
Au souvenir de ces beaux jours.
Quelquefois d'une main facile
J'essaie à crayonner tes traits:
J'ai multiplié ces portraits

Sur tous les murs de mon asyle :
J'ai parfumé de fleurs les autels de mes dieux,
Le nom de ma Doris se mêle à tous mes vœux.....
Fille cruelle! épargne un amant qui t'implore!
Je brûle!... tout mon sang est embrâsé de feux!
Hercule a moins senti sur ses flancs douloureux
La robe ardente du Centaure!
Hélas! chaque soleil pour moi ne fait éclore
Qu'un jour funèbre et malheureux,
Précurseur d'une nuit plus malheureuse encore;
Et la nuit, et le jour, tout afflige mes yeux.
Muses, qui me dictez les vers que je soupire,
Laissez-moi! reprenez vos chansons, votre lyre!
Assez d'autres, sans moi, cadenceront des airs.
Quand je vous invoquais d'une voix suppliante,
Ce n'était pour chanter ni Bellone sanglante,
Ni le cours de la lune et ses phases divers,
Mais pour flatter l'oreille et le cœur d'une amante.
Bois, collines, vallons, recevez mes adieux!
Et toi, pour qui je meurs! jette une larme ou deux,
Imprime un seul baiser sur les vers que je trace!
Que ta pitié m'accorde une dernière grace!
Quand tu m'auras perdu, viens, les cheveux épars,
Fixer sur mon bûcher tes humides regards!
Presse encor de tes bras mon urne cinéraire!
Appelle encore à toi l'ame de ton amant!
S'il reste chez les morts un tendre sentiment,
Oh! comme à cette voix si chère
Je revolerai promptement!

LE BON FILS.

Daphnis avait quitté son foyer solitaire,
Et promenait ses pas près d'un étang voisin
Qui du flambeau des nuits répétait la lumière.
L'aspect d'un soir pur et serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies
Entretinrent longtemps ses douces rêveries:
Mais il revint enfin sous les berceaux épais
Qui devant sa cabane étendaient leur ombrage.
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormait en paix.
Daphnis ému s'arrête et contemple son père:
Un sentiment délicieux
L'enivrait en fixant une tête si chère!
Quelquefois seulement il regardait les cieux,
Et des larmes d'amour coulaient de sa paupière.
O mon père! dit-il, quel calme est dans tes sens!
Que le sommeil est pur dans les cœurs innocents!
Ce soir, en quittant ta chaumière,
Tu seras venu dans ces lieux
Offrir aux immortels une sainte prière,
Et des songes légers auront fermé tes yeux.
Tu priais pour ton fils... ah! je suis trop heureux!
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,
C'est toi, c'est ta vertu dont je sens l'influence;

Les dieux que tu chéris favorisent tes vœux.
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse,
Tu me bénis d'un air content;
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse,
Oh! comme un torrent d'allégresse
Pénètre mon cœur palpitant!....
Mais ma félicité sera bientôt passée!
Bientôt je dois te perdre.... affligeante pensée!
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,
Et tes blés te promettre une riche moisson,
Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie.
Fleurissez, lieux charmants! la clémence des dieux,
Pour peu de temps encor permet que je vous voie;
De plus heureux climats vont récréer mes yeux.
Ah! mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses!
Tes bras seront fermés à mes douces caresses!
Alors, pour consacrer ton amour paternel,
Je veux près de ta tombe ériger un autel;
Et s'il me luit un jour propice
Où d'un infortuné j'aurai tari les pleurs,
J'irai sur cet autel offrir un sacrifice,
Et couvrir ton cercueil de laitage et de fleurs.
Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie
Ne te nuise dans ton sommeil.....
A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,
Il lui baise le front pour hâter son réveil.

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire;
Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie:
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.
Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots;
J'entends retentir dans mon ame
Le chant joyeux des matelots.
Un secret desir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller, sous de nouveaux cieux,
Porter ma fortune inconstante.
Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,
Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage;
Et je m'écrie: Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,

Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

LES DERNIÈRES PLAINTES.

J'AURAIS déja laissé la lumière ennemie,
Si l'espoir ne m'aidait à supporter la vie !
L'espoir nourrit le laboureur ;
L'espoir confie aux champs la semence féconde ;
Il attire, il conduit dans un piége trompeur
Les habitants des airs et le peuple de l'onde.
Doux espoir ! devant toi les cachots sont ouverts,
Et tu suis le captif qui chante au bruit des fers....
Mais le temps pourrait-il ramener dans sa course
Les jeux charmants que j'ai perdus ?
On verrait les ruisseaux retourner à leur source
Plutôt qu'une infidelle aux nœuds qu'elle a rompus.
O voyage fatal ! ô jour que je déteste !
Trois fois, à son départ, j'ai consulté les dieux,
Trois fois, ils m'ont prédit un avenir funeste ;
Et le vol des oiseaux, et la voûte céleste
N'offraient que malheur à mes yeux.
Je ne desire point la mort de l'inconstante ;
Mais c'est toi que je livre aux tourments des enfers,
Vil ravisseur de mon amante !
Puisses-tu t'abreuver des sucs les plus amers,
Et dans l'horrible accès d'une faim dévorante,
Arracher aux tombeaux la pâture des vers !

Que ton cercueil impur soit hérissé d'épines,
Et que les cris du chien des morts
Repoussent loin des sombres bords
Tes mânes dévoués aux vengeances divines!
Si vous la revoyez, amis, dites-lui bien
Que pour elle aujourd'hui mon cœur ne sent plus rien!
Puisse-t-elle être heureuse au sein de la richesse!
Les Muses ne la donnent pas.
Doris n'eût trouvé dans mes bras
Que le plaisir et la tendresse.
Fille trop aveuglée! où cherches-tu l'amour?
Est-il connu de l'opulence?
Un cœur blasé de jouissance
Peut-il te payer de retour?
Ah! qu'un amant pauvre est plus tendre!
Pauvre, il te servirait dans ses foyers obscurs;
Il conduirait tes pas chez quelques amis sûrs;
Dans la route, il irait t'attendre:
Pauvre, tu le verrais d'une soigneuse main,
Au travers des buissons te frayer un chemin.
Si l'immortalité pouvait te faire envie,
La lyre d'Apollon sait dispenser la vie.
Le temps ronge sans bruit, dans leur froid monument,
Des peuples entiers qu'on oublie;
Et les vers de Catulle à l'oiseau de Lesbie,
La font vivre éternellement.
Mais qu'importe le chant des nymphes du Permesse
Et de leur docte nourrisson?
Hélas! le temps n'est plus, où pour une chanson
On obtenait une maîtresse.

Près du bord pastoral où fuit le Mincio,
Déja Virgile a dit sur sa flûte légère,
Qu'il suffit, pour séduire une faible bergère,
De dix pommes et d'un chevreau.
Quel est donc ce rival qui profane ta couche?
Je l'ai vu; la vieillesse a courbé ses genoux:
Le doux plaisir qu'il effarouche
S'éloigne avec horreur de ses regards jaloux,
Et son souffle ennemi fait pâlir sur ta bouche
Les baisers que l'amour n'enflammait que pour nous.
Je t'en avertissais dans mes vives alarmes:
Ne vends point tes faveurs; l'or ne peut mériter
Les transports de l'amour, et sa joie et ses larmes;
Vénus ne sourit point à celles dont les charmes
S'abandonnent aux mains qui daignent l'acheter.
Eh! qui mit sur ton front cette audace étrangère?
Où sont tes modestes atours,
Ce teint où respirait ta fraîcheur printanière,
Et ces fleurs, ces rubans, ce chapeau de bergère,
Qui te paraient dans les beaux jours?
Crois-tu que le bonheur te suivra dans les cours,
Qu'avec l'or tu sauras mieux plaire,
Et que la foule des amours
Qui dansait avec toi sur des lits de fougère,
Sous de riches lambris t'escortera toujours?
Non! ne t'en flatte pas! ces hautes pyramides
Qui portent jusqu'aux cieux la vanité des rois,
Ces fastueux tombeaux tout peuplés d'urnes vides,
Du temps qui les détruit n'ont pu braver les lois:
Le temps sur une belle imprime aussi des rides;

Un jour il fanera les lys de ton printemps:
Trop heureuse de fuir, dans l'hiver de tes ans,
Sous nos rustiques toits que ta fierté méprise!
Un fuseau dans les mains, près d'une lampe assise,
Tu gémiras alors, et trop tard supplié,
L'Amour rejettera les vœux d'une coupable;
Alors de tes amants la troupe inexorable,
De ses ris insultants te suivra sans pitié,
Sans qu'une seule voix dise : Elle fut aimable.
Mais sur ton front décoloré
Quand tu verras blanchir la tresse
Dont il est maintenant paré,
Et lorsqu'avec les fleurs de la belle jeunesse
Ton cœur perdra l'orgueil dont il fut enivré,
Rapporte-moi ce cœur! sois encor ma maîtresse!
Je devrais te haïr, et je l'avais juré;
Mais si je le puis, j'oublirai
Ton inconstance et ma promesse

LE BAIN.

ÉGLÉ, IRIS.

ÉGLÉ.

Le jour, à son déclin brûle encor ce rivage :
Viens respirer le frais à l'ombre du bocage
Où ce ruisseau charmant précipite ses eaux.

IRIS.

Allons?... avance un peu! les branches des ormeaux
Me descendent sur le visage.

ÉGLÉ.

Que ce ruisseau me plaît! que son murmure est doux!
De ses flots de cristal n'es-tu pas enchantée?
Quittons nos vêtements, Iris, et plongeons-nous
Au sein de son onde argentée.

IRIS.

Mais, Eglé, si l'on vient? si l'on nous aperçoit?

ÉGLÉ.

Aucun sentier ne mène à ce rivage étroit,
Et cette grotte de feuillage
Répand autour de nous le plus épais ombrage.

Les bergères soudain quittent leur vêtement,
Et l'onde les saisit d'un doux frémissement.
Eglé disait : J'éprouve une nouvelle vie!....
Que ferons-nous, Iris? sais-tu quelque chanson?

IRIS.

Bon ! rêves-tu ? quelle folie !
Pour nous faire entendre au vallon ?

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y songeais pas ! écoute mon envie ;
Il faut que tour-à-tour chacune se confie
Quelqu'histoire.....

IRIS.

Vraiment ! j'en sais une jolie ;
Mais.....

ÉGLÉ.

Pourrais-tu douter de ma discrétion ?
Suis-je pas ta meilleure amie ?

IRIS.

Tu le veux ?.... L'autre jour je menais mon troupeau
Près du vieux cerisier planté sur ce côteau....
Mais je suis folle, quand j'y pense !
De mon plus grand secret te faire confidence !

ÉGLÉ.

Eh ! bons dieux ! que crains-tu ? voilà bien des apprêts !
Ne dois-je point aussi te dire mes secrets ?

IRIS.

Comme je descendais le sentier solitaire,
J'entends mon nom chanté par une voix légère :
Je m'approche ; la voix suit le même chemin.
Je ne voyais personne : inquiète, étonnée,
J'avance encor ; la voix s'est alors éloignée ;
Je vis qu'elle partait du cerisier voisin.
Mais quoi ! dirai-je tout ?

ÉGLÉ.

Oui ; les jeunes bergères
Ne se cachent rien dans le bain,
Et sous cette ombre épaisse il n'est point de mystères.

IRIS.

Je retourne au logis, jetant les yeux parfois
Vers le lieu d'où sortait la voix.
Je marchais lentement, pour mieux prêter l'oreille.
Enfin la nuit survient. Eglé, tu peux juger
Si dans l'inquiétude un instant je sommeille!
Bientôt j'entends la voix, et le même berger
Auprès de ma fenêtre attache une corbeille:
Son ombre, à la faveur du flambeau de la nuit,
Paraissait s'alonger jusqu'au pied de mon lit.
Oh! le cœur me battait!.... Ensuite....

ÉGLÉ.

Eh bien! achève!

IRIS.

Quand je le vis se retirer,
Ne fallait-il pas m'assurer
Si tout cela n'était qu'un rêve?
J'approche doucement; j'aperçois le panier;
J'ouvre, et, tout en tremblant, je le vais délier.
Il était rempli de cerises
D'un goût!... je n'en mangeai jamais de plus exquises.
Mais ne vas pas me demander
Quel était ce berger...

ÉGLÉ.

Voudrais-tu me le taire?
Oui! le beau secret à garder!

Tu ne dis pas que c'est mon frère !

IRIS.

Qui ? ton frère !

ÉGLÉ.

Sans doute.

IRIS.

Et d'où vient ton soupçon ?

ÉGLÉ.

Ce panier n'est-ce pas un don
Que dans ce même jour je venais de lui faire ?
Et, tiens ! ne vois-je pas quelle vive rougeur
Monte depuis ton sein, où la vague se joue,
Jusqu'à ces beaux cheveux qui caressent ta joue ?
Tu regardes les flots ! pourquoi tant de pudeur ?...
Vas ! j'ai déja pour toi l'amitié d'une sœur.

IRIS.

Hélas ! tu vois, Eglé, tu vois combien je t'aime !
Pour oser t'avouer le secret de mon cœur,
Il faut t'aimer comme moi-même.

ÉGLÉ.

Eh bien ! Iris, écoute, et reçois à ton tour
L'aveu secret de mon amour.
Mon père au dieu des champs offrait une génisse :
Daphnis, le beau Daphnis parut au sacrifice.....
Mais, chut ! j'entends du bruit !....

IRIS.

O ciel ! où nous cacher ?

ÉGLÉ.

Le bruit croît ; il s'avance.

IRIS.

Il sort de ce bocage.

ÉGLÉ.

O nymphes ! sauvez-nous.... on vient vers le rivage.

IRIS.

Prenons nos vêtements et gagnons ce rocher.

Les bergères fuyaient comme deux tourterelles
Qu'un avide épervier poursuit du haut des airs ;
Et ce n'était qu'un faon aussi timide qu'elles,
Que la source attirait sous ces ombrages verts.

LES REGRETS.

POURQUOI ne me rendez-vous pas
Les doux instants de ma jeunesse ?
Dieux puissants ! ramenez la course enchanteresse
De ce temps qui s'enfuit dans la nuit du trépas !
Mais quelle ambition frivole !
Ah ! dieux ! si mes desirs pouvaient être entendus,
Rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole,
Et les amis que j'ai perdus !
Campagnes d'Arpajon ! solitude riante
Où l'orge fait couler son onde transparente !
Les vers que ma main a gravés
Sur tes saules chéris ne sont-ils plus encore ?
Le temps les a-t-il enlevés
Comme les jeux de mon aurore ?
O désert ! confident des plus tendres amours,
Depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,

Que d'orages cruels ont tourmenté mes jours?
Ton ruisseau, dont le bruit flattait ma rêverie,
Plus fidèle que moi, sur la même prairie
Suit constamment le même cours:
Ton bosquet porte encore une cime touffue,
Et depuis dix printemps ma couronne a vieilli;
Et dans les régions de l'éternel oubli
Ma jeune amante est descendue.
Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
Qu'elle embellissait de ses charmes?
Quand pourrai-je sur son gazon
Répandre mes dernières larmes?
D'une tremblante main j'écrirai dans ces lieux:
C'est ici que je fus heureux!
Amour, fortune, renommée,
Vos bienfaits ne me tentent plus:
La moitié de ma vie est déja consumée,
Et les projets que j'ai conçus
Se sont exhalés en fumée.
De ces moissons de gloire et de félicité,
Qu'un trompeur avenir présentait à ma vue;
Imprudent! qu'ai-je rapporté?
L'empreinte de ma chaîne et mon obscurité:
L'illusion est disparue;
Je pleure maintenant ce qu'elle m'a coûté;
Je regrette ma liberté
Aux dieux de la faveur si follement vendue.
Ah! plutôt que d'errer sur des flots inconstants,
Que n'ai-je eu le destin du laboureur tranquille!
Dans sa cabane étroite, au déclin de ses ans,

Il repose entouré de ses nombreux enfants :
L'un garde ses troupeaux ; l'autre porte à la ville
Le lait de son étable, ou les fruits de ses champs,
Et de son épouse qui file
Il entend les folâtres chants.

Mais le temps même à qui tout cède,
Dans les plus doux abris n'a pu fixer mes pas !
Aussi léger que lui, l'homme est toujours, hélas !
Mécontent de ce qu'il possède
Et jaloux de ce qu'il n'a pas.
Dans cette triste inquiétude
On passe ainsi la vie à chercher le bonheur :
A quoi sert de changer de lieux et d'habitude,
Quand on ne peut changer son cœur ?

LES DEUX RUISSEAUX.

DAPHNIS, privé de son amante,
Conta cette fable touchante
A ceux qui blâmaient ses douleurs:
Deux ruisseaux confondaient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs
Coulaient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leurs cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux, dans son triste abandon,
Se déchaînait contre sa rive;
Et tous les échos du vallon
Répondaient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement:
Pourquoi sur cette molle arêne
Ne pas murmurer doucement?
Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau
Gémir la moitié de moi-même?

Poursuis ta route, ô voyageur!
Et demande aux Dieux que ton cœur
Ne perde jamais ce qu'il aime!

LES CHANSONS.

LICIDAS ET MÉRIS.

LICIDAS.

VAS-TU suivre, Méris, le chemin de la ville?

MÉRIS.

O mon cher Licidas! tu reçois mes adieux.
Mes beaux jours sont passés; il faut que je m'exile,
Puisqu'ici le destin soumet tout à ses jeux.
J'ai suspendu ma flûte à ce pin solitaire,
Et, près de m'éloigner, je vais porter aux Dieux
Ces deux tendres agneaux que j'enlève à leur mère.

LICIDAS.

On disait cependant que, pour prix de tes vers,
Un prince, ami des arts, t'avait rendu le maître
Des lieux où ces côteaux penchent leurs tapis verts,
Jusqu'aux rives du fleuve et jusqu'à ce vieux hêtre.

MÉRIS.

Le bruit en a couru: mais nos rustiques voix
Ont peu de charme, hélas! pour l'oreille des rois.
Que dis-je?....Sans Ménalque et son soin tutélaire,
Il ne me restait plus ni troupeaux ni chaumière.

LICIDAS.

Quelle rigueur ! ô ciel !... Et tu quittes nos champs !
Où vas-tu de tes airs porter la mélodie ?....
Je me souviens encor de ces couplets touchants
Que tu disais un jour, quand Nise fut partie.

(Il chante.)

« Pourquoi troubler par tes regrets
Mon amoureuse rêverie ?
Laisse-moi seul en ces forêts
Pleurer l'absence d'une amie !
Nous avons le même souci,
Douce et plaintive Philomèle !
Ta maîtresse est absente aussi :
Mais tu peux voler auprès d'elle. »

MÉRIS.

Je préfère ces vers que j'ai faits l'autre jour :
J'écrivais sur un orme, et chantais tour-à-tour.
Ce fut lorsque Ménalque et sa jeune compagne
Cessèrent pour jamais d'habiter la campagne.

(Il chante.)

« Tu vas donc embellir un séjour plus heureux !
Tu pars, et les Amours s'éloignent sur tes traces !
Emporte, ô Licoris ! nos regrets et nos vœux ;
Vas ! tu plairas dans tous les lieux
Où l'on aime l'esprit, les talents et les grâces.
Quel charme, sur nos bords, égalera le tien ?
Qui nous rendra cet art que tu savais si bien,
D'animer nos plaisirs par ta gaîté riante ;
Cet art de tout séduire, en n'aspirant à rien ;
De laisser de ta vue et de ton entretien

Chaque homme transporté, chaque femme contente!
Apprends-nous tes secrets ; dis-nous par quel secours
Tu faisais oublier la beauté la plus fière ;
Toi, timide, ingénue, et n'ayant pour atours
Que les bouquets d'une bergère,
Et les rubans de ses beaux jours!
Plus d'une jalouse rivale
Vit pâlir devant toi l'orgueil de ses appas :
Au milieu des succès d'une lutte inégale
Tu fis naître l'envie, et ne la connus pas.
Que leur brigue à présent dispute la victoire!
Elles peuvent régner dans nos hameaux déserts ;
Tu pars! mais tous les cœurs sont pleins de ta mémoire,
Et je verrai leur foule applaudir à mes vers. »

LICIDAS.

Ah! puisse le citise engraisser tes génisses!
Puissent d'un lait exquis leurs mamelles s'enfler!
Si tu sais d'autres vers, songe à les rappeler.
Le murmure des bois offre moins de délices,
Quand les vents du matin commencent à souffler.
Je suis aussi poète, et nos bergers me louent :
Mais mon talent est faible et ne peut m'aveugler.
Je n'ai point fait de vers que les Muses avouent.

MÉRIS.

Si je me les rappelle, en voici d'assez beaux :

(il chante.)

« Reviens, ô Galatée! abandonne les eaux :
Ici, le vert naissant ombrage nos asyles ;
La terre épand ses fleurs sur le bord des ruisseaux,
Et les peupliers blancs et les vignes dociles,

Autour des antres frais s'élèvent en berceaux :
Laisse la rive en butte au vain courroux des flots....

La fin m'est échappée. Au printemps de ma vie,
Pendant des jours entiers, je chantais autrefois :
Mais je ne sais plus d'airs ; l'âge vient ; tout s'oublie ;
La mémoire me fuit ; je perds jusqu'à la voix !

LICIDAS.

Tu m'opposes, Méris, un refus inutile.
Les vents sont assoupis, et ce lac est tranquille ;
Tout nous sert, et déja nous touchons aux tombeaux
Dont les vieux monuments sont voisins de la ville.
Arrêtons-nous à l'ombre, et mets bas tes agneaux
Sur l'herbe où l'émondeur a jeté ces rameaux.
Si les vapeurs du soir te font craindre l'orage,
De nos airs, en marchant, égayons le voyage :
Je prendrai ton fardeau.

MERIS.

Le temps presse, avançons :
Une autre fois, berger, nous dirons des chansons.

ÉPILOGUE.

On voit se courber les vergers
Sous le poids de leur opulence:
Le fruit mûr se détache et tombe en abondance,
Emporté par les vents légers.
Les grappes pleines et vermeilles,
A travers le pampre des treilles
Découvrent l'ambre du raisin:
Déjà les villageois et leurs jeunes compagnes
Arrivent pour cueillir les trésors des campagnes;
Pomone les conduit, sa corbeille à la main;
Bacchus mène avec lui l'essaim
De ses folâtres vendangeuses,
Qui célèbrent en chœurs, dans leurs chansons joyeuses,
Les amours et le dieu du vin.
On entend le pasteur chantant sous la feuillée,
Son troupeau qui mugit dans la fraîche vallée,
Le ruisseau qui frissonne, et qui flotte incertain
Au pied de la voûte émaillée
Du laurier-rose et du jasmin:
Quel charme est répandu sur le monde paisible!
C'est ici le moment de la réflexion:
C'est dans cette aimable saison
Que la mélancolie inspire un cœur sensible.
J'irai dans l'ombre des forêts,

Dans les bocages toujours frais
Qui nourrissent ma rêverie,
Dans les rochers retentissants,
Dont les échos frappent mes sens
D'une touchante mélodie :
Heureux, si j'entends quelquefois
Une fontaine gémissante,
Ou la feuille sèche et bruyante
Que le vent détache des bois,
Ou le chant languissant d'un oiseau solitaire
Qui ranime, pour me distraire,
Le souffle expirant de sa voix;
Tandis que les pinçons, les linots, les fauvettes
Qui, pendant les beaux jours, ont si bien gazouillé,
Habitants désolés de ces voûtes muettes,
Se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé!
Le chevreuil n'est plus sous l'ombrage :
Le fond de ces berceaux commence à s'éclaircir :
Le voyageur s'arrête, en jetant un soupir,
Dans les bois jonchés de feuillage.
Adieu nature! adieu plaisir!
L'oiseau, conduit par le zéphir,
Dans des climats plus doux va porter son ramage.
Déja les humides brouillards
Viennent annoncer la froidure;
Et le soleil, sur la verdure,
Va lancer ses derniers regards....

Ah! du moins, le printemps doit refleurir encore :

Mais moi, soit que la nuit fasse place à l'aurore,
Soit que l'astre du jour se plonge dans les mers,
Je vous rappelle en vain, félicité passée!
Tendres illusions de mon ame abusée!
Votre vol a suivi la course des éclairs....
Pourquoi ces pleurs involontaires
Que mes yeux laissent échapper?
Pourquoi songer à des chimères
Dont tout m'aide à me détromper?
Regretterais-je, Amour, ton superbe esclavage,
Et voudrais-je aujourd'hui recommencer d'aimer?
Le nautonier tremblant, tout baigné du naufrage,
Sur les flots orageux est-il prêt à ramer?
Vas! laisse-moi, cruel! Sur l'émail de ces plaines,
Sur le rivage de ces eaux,
Je n'irai plus chanter tes plaisirs et tes peines;
Je n'irai plus dire aux échos
Le nom de la beauté dont je portais les chaînes.
Du bonheur que j'ai vu finir
L'image dans mon cœur ne peut être effacée:
Mais cessons de l'entretenir.
Hélas! le plus doux souvenir
Ne peut qu'affliger la pensée.
Combien de fois, dès le matin,
Je vins, sur ces gazons, rêver à l'infidelle!
Combien de fois l'aube nouvelle
M'y retrouva le lendemain!
Si quelqu'haleine bienfaisante
M'apporte l'odeur des bosquets,

Je crois respirer les bouquets
Que je cueillais pour mon amante.
Au retour du printemps, si dans l'ombre des bois
Les rossignols se font entendre,
Je pense aux douces nuits où j'écoutais leur voix,
Quand l'amour, dans ces lieux me pressait de me rendre.
Ainsi, quand le navigateur
S'éloigne d'une île enchantée,
Son œil se tourne avec douleur
Vers la rive qu'il a quittée.

Ne réveillez plus mes regrets,
Lieux charmants! lieux témoins des jeux de mon bel âge!
D'un bien qui m'est ravi ne m'offrez plus l'image!
Laissez, laissez mon cœur en paix!
Ah! n'est-il pas temps d'être sage?
Dans le vide affreux de mes jours,
Viens flatter ma langueur, grave mélancolie!
Près de moi, s'il se peut, remplace la folie,
Et console mon cœur du départ des Amours!
Tu fuis des indiscrets la foule turbulente,
Et les ris insensés, et les frivoles jeux:
Ce n'est que sur les bords d'une onde murmurante,
A l'ombre d'un bois ténébreux,
Que tu berces l'ame indolente
Dans un repos voluptueux.
O délicieuse tristesse,
Plus douce encor que la gaîté!
Ce monde fatigué d'une éternelle ivresse

Ignore ta félicité.
Je m'abandonne à toi, vénérable immortelle!
Ne permets qu'à la tourterelle
De troubler, par sa voix, la paix de ces déserts!
Qu'elle attendrisse ma pensée,
Quand Phébé répand dans les airs
Le demi-jour de l'élisée!....
Mais quoi! jusqu'en tes bras le regret me poursuit!
Je me rappelle encor des songes trop aimables,
Et je porte mes yeux vers ce pays des fables
Dont l'enchantement est détruit!
Dieux! laissez-moi du moins l'illusion champêtre!
Laissez-moi mes bergers, mes fleurs et mes ruisseaux!
Mais le charme est fini; j'ai perdu ces tableaux;
J'ai vu de l'âge d'or l'image disparaître,
Et je brise mes chalumeaux.
Aux champs comme aux cités l'homme est partout le même;
Partout faible, inconstant, ou crédule, ou pervers,
Esclave de son cœur, dupe de ce qu'il aime:
Son bonheur que j'ai peint n'était que dans mes vers.
Adieu donc pour jamais, campagnes mensongères!
Séjour peuplé d'amants, de nymphes, de bergères!
Prés, collines, vallons, où résonnait ma voix!
Qu'êtes-vous devenus, doux plaisirs de ma vie?
N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois?
D'où vient qu'à votre aspect mon ame est moins ravie?
N'est-ce point là cette eau qui baignait la prairie?
La fraîcheur et l'ombrage ont-ils fui de ces bois?
Hélas! il m'a quitté, cet enchanteur perfide

Qui me trompait si doucement !
Il m'a quitté, ce dieu charmant
Qui m'offrait les jardins d'Armide,
Et le monde à mes yeux rentre dans le néant.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME ET DERNIER.

POÉSIES

DIVERSES.

POÉSIES

DIVERSES.

LE

NOUVEAU PHILÉMON.

PENDANT une nuit de janvier,
Deux hermites, voisins des campagnes belgiques,
Dans un bourg opulent allèrent mendier:
Mais ils avaient beau supplier,
Entonner des noëls antiques,
Et faire gémir le clavier
De leurs vielles mélancoliques;
L'habitant inhospitalier
Se tint clos près de son foyer,
Et se moqua de leurs cantiques.
Un seul leur ouvrit sa maison;
C'était un étranger, appelé Palémon.
Il les accueille, et leur présente
Une couche modeste, où son ame innocente
Trouvait le sommeil et la paix.
Sa compagne Misis, d'une main chancelante,
Sur une table usée arrange quelques mets,

Et d'une voûte souterraine
Tire un vin réservé pour la fête prochaine.
Quand le repas fut prêt, un vase aux larges flancs
Egayant les propos, fit le tour de la table:
Mais du nouveau nectar les flots toujours coulants
Ne désemplissaient pas la cruche inépuisable.
Ce prodige étonna les vertueux époux;
En tremblant de frayeur, ils tombent à genoux:
N'ayez, dirent les saints, ni crainte, ni surprise;
Vous êtes comme nous des serviteurs de Dieu:
Mais quant aux habitants de ce coupable lieu,
C'est une race impie, et qu'il faut qu'on détruise;
Nous livrons leurs maisons au feu,
Et changeons la vôtre en église.
L'effet de ce discours pour eux ne fut qu'un jeu;
Ils parlent, et d'abord, d'un mouvement rapide,
On voit le toit, les murs, les solives marcher;
La cheminée en pyramide
S'élargit, se prolonge, et devient un clocher;
La marmite s'élève, et se transforme en cloche;
On vit même un vieux tournebroche,
Depuis longtemps abandonné,
De rouages nouveaux se montrer couronné;
Et son balancier qui n'aguère,
Aidé d'un pied de plomb, tournait si promptement
Que les yeux se perdaient dans son cours circulaire,
Ralentissant son mouvement,
N'avança que d'un doigt pendant une heure entière.
Comme à la cheminée il tenait autrefois,
Il voulut y tenir encore;

Il devint une horloge, et son timbre sonore,
A l'heure du dîner, fait entendre sa voix.
Une énorme chaise de paille
Qui dans ses bras d'osier recevait Palémon,
Se traîne avec fracas, et contre la muraille
Monte comme un grand limaçon :
Son dos forme sur elle une voûte légère,
Et le fauteuil est une chaire.
Le temple est décoré de superbes lambris ;
On y voit des tableaux, au lieu de ces images
De Pierre-de-Provence et de Jean-de-Paris
Dont se tapissent les villages.
Le bois du lit, d'un banc prend la forme et le nom,
Et fidèle aux mêmes usages,
Sert encore à dormir quand on est au sermon.
Après cette métamorphose,
Les saints dirent aux deux époux :
Ne voulez-vous point autre chose ?
Vous pouvez disposer de nous.
Palémon, quelque temps, réfléchit en silence ;
Puis, les remerciant de leur soin bienfaiteur :
Ma maison, leur dit-il, est de belle apparence ;
Mais que fait l'éclat au bonheur ?
Je voudrais, comme un bon prieur,
Végéter grassement au sein de l'abondance.
Son desir fut comblé : rien ne lui manqua plus ;
Et l'or, pour cette fois, fut le prix des vertus.
Un soir, qu'il racontait cette étrange aventure
A d'autres villageois auprès de lui rangés,
Il vit soudain ses pieds en racine alongés,

Et le front de Misis entouré de verdure :
C'est ainsi qu'en tilleuls tous deux furent changés.
Le magister du lieu, vieillard octogénaire,
Se souvient d'avoir vu, quand il était enfant,
Ces arbres ombrager les murs du cimetière.
Le dimanche, après vêpre, il y mène souvent
Des pères, des époux, une famille entière;
Il leur montre avec son bâton
La place où les tilleuls unissaient leur feuillage;
Ici, c'était Misis; là, c'était Palémon :
Quand du temps ennemi l'un deux subit l'outrage,
L'autre, laissé dans l'abandon,
En sécha de douleur le jour de son veuvage.

ÉPITRE A LISETTE.

De nos amours j'abandonne l'asyle.
Adieu, Lisette! adieu, tous mes beaux jours!
Le sort jaloux me rappelle à la ville.
Tu l'as promis; songe à m'aimer toujours.
Loin du vallon chéri de la nature,
Où j'adorais tes champêtres appas,
J'irai languir au sein de l'imposture.
Qu'ils m'ennuîront ces lieux où tu n'es pas!
Combien de fois, dans leurs bruyantes fêtes,
Je vais penser à ton petit hameau,
A nos chansons, aux danses sous l'ormeau,
Aux fleurs des prés qui couronnaient nos têtes!
Née au village, ingénue et sans art,
Dis-moi quel dieu t'avait instruite à plaire,
Quand tu parais d'un bouquet de bergère
Tes beaux cheveux qui flottaient au hasard?
Qui te rendra la timide innocence
De tes quinze ans, où le cœur est si pur,
Ces yeux naïfs, où tu m'offrais l'azur
D'un ciel d'été, ces grâces de l'enfance,
Et la pudeur, ce fard de la beauté,
Qui sur ton teint peignait la volupté?
Ressouviens-toi du jour où le mystère
Favorisa nos furtives amours,
Quand tu t'armas d'ingénieux détours,

Pour échapper aux regards de ta mère.
Tu fis serment de me garder ta foi :
C'est pour moi seul que tu dois être belle.
Mais, vain espoir ! quand je serai loin d'elle,
Lisette, hélas ! pensera-t-elle à moi ?
Rediras-tu ces tendres chansonnettes
Que j'écrivais en sortant de tes bras,
Où quelquefois mes rimes peu discrettes
Ont révélé nos folâtres ébats ?
Si tu revois ces bosquets où l'aurore
Nous a surpris enivrés de nos jeux,
Songe qu'un jour nous y fûmes heureux,
Et de tes pleurs arrose-les encore.

LA ROSE.

Je veux dans un repas charmant,
Entourer ma coupe de roses;
Vénus en fait son ornement:
Au siècle des métamorphoses,
La déesse les vit écloses
Du sang vermeil de son amant.
Quand l'Amour danse avec les Grâces,
La rose orne ses beaux cheveux;
La rose est le plaisir des dieux;
Le Zéphir en est amoureux,
Et Flore en parfume ses traces.
On aime à cueillir ses boutons,
Malgré leur épine cruelle:
Les Muses la trouvent si belle
Qu'elle est l'objet de leurs chansons.
Mais elle ira bientôt parer le noir rivage;
O mes amis! comme elle on nous verra finir.
Eh! que laisserons-nous après ce court passage?
Une ombre, un peu de cendre, un léger souvenir.
A quoi sert d'embaumer nos dépouilles mortelles,
Et sur de vains tombeaux pourquoi semer des fleurs?
C'est tandis que la vie anime encor nos cœurs
Qu'il faut nous couronner de guirlandes nouvelles.
Profitons du jour serein
Que ramène la nature;

L'impénétrable destin
A caché le lendemain
Dans la nuit la plus obscure.
Loin de nous, chagrin, tourment,
Inquiétude ennemie!
La saine philosophie
Est de voyager gaîment
Sur la route de la vie :
On n'y paraît qu'un instant;
Je le donne à la folie,
Et je m'en irai content
Dans l'abîme où tout s'oublie.

LE GAGE MUTUEL.

Heureux les cœurs qu'un doux penchant rassemble!
Mais que l'absence est cruelle à leurs feux!
Nise et Mirtil se faisaient leurs adieux:
Près du départ ils conclurent ensemble
Qu'à certaine heure, en regardant les cieux,
Ils s'enverraient des baisers amoureux.
De leur douleur on se forme l'image.
Le couple absent fut, pendant tout un mois,
Inconsolable; et c'est un long veuvage!
Au temps marqué, les baisers, chaque fois,
Allaient, venaient, soufflés entre les doigts;
Et les Zéphirs se chargeaient du message.
Las à la fin de ces baisers perdus,
Le beau Mirtil ne fut plus qu'un volage:
Sur Nise absente Emire eut l'avantage:
Il oublia l'objet qu'il ne vit plus.
Etant un jour entre les bras d'Emire,
Il se souvint que dans ce même instant
Nise envoyait son gage à l'inconstant.
A cette idée, il éclata de rire;
A son récit, sa belle en fit autant.
Elle disait dans sa maligne joie:
Rends-moi soudain les baisers qu'on t'envoie!
Mais savez-vous ce que Nise faisait?
Elle donnait ses baisers à Silvandre;

En les donnant, l'infidelle disait :
A mon berger charge-toi de les rendre.

LA QUESTION INDISCRÈTE.

Je dis un jour à mon amie :
Avant que Doris fût à moi,
Avant le bonheur de ma vie,
Quelqu'autre avait-il eu sa foi ?
Je vois ma bergère qui compte
Gravement avec ses dix doigts :
Le rouge au visage me monte,
Je frissonnais à chaque fois.
Ton calcul a de quoi confondre !
As-tu formé tant de liens ?
Paix, dit-elle ! avant de répondre,
Je m'amuse à compter les tiens.

LE CONSOLATEUR.

AMINTAS avait perdu
Une compagne chérie,
Jeune, charmante, accomplie;
Un modèle de vertu.
L'infortuné se rappelle,
En poussant de longs sanglots,
Les plaisirs toujours nouveaux
Qu'il a goûtés avec elle,
Leur tendresse mutuelle,
Et jusqu'aux moindres propos
De cette épouse fidelle.
Pour adoucir son chagrin,
Lindor près de lui s'empresse,
Lindor, qu'un heureux hymen
Vient d'unir à sa maîtresse.
Ami, dit-il, aux douleurs
Cesse de livrer ton ame!
Viens vivre auprès de ma femme;
Sa main essuîra tes pleurs.
Tu partageras les charmes
Qu'elle répand sur mes jours.
Amintas, à ce discours,
Sentit redoubler ses larmes.
De tes plaisirs amoureux
L'image m'est importune;

Va l'offrir loin de mes yeux!
Ce n'est point à l'homme heureux
A consoler l'infortune.

A L'AURORE.

Quoi! déja, vigilante Aurore!
Tu parais aux portes du Jour!
Ne pouvais-tu d'une heure encore
Différer pour moi ton retour?
Arrête! quel démon te presse
De traverser sitôt les airs?
L'avare seul, près de sa caisse,
Et l'amant, près de sa maîtresse,
Ont maintenant les yeux ouverts.
Quels maux ramènent ta présence!
Mars attend tes premiers rayons
Pour faire lever en silence
Ses innombrables bataillons.
L'infortuné cessait de l'être
Pendant le calme du repos;
Et tu vas faire disparaître
L'illusion de ses tableaux.
L'esclave a retrouvé son maître;
L'artisan reprend ses travaux,
Et la main de l'homme champêtre
Va creuser des sillons nouveaux.
Tu serais bien moins matinale,

Si dans tes bras voluptueux
Tu tenais le jeune Céphale;
Et sur la rive orientale
On attendrait longtemps tes feux.
Que le sort d'un amant te touche!
Faut-il troubler son rendez-vous,
Si la froideur d'un vieux époux
T'oblige à déserter ta couche?...
Mais déja j'entends les oiseaux
Moduler leur voix printanière;
Déja cette haleine légère
Qui joue autour de nos rideaux,
Me fait voir au loin les berceaux
Environnés de la lumière.....
Puisse ton éclat s'effacer!
Puisse ton char paré de roses
Dans les campagnes se briser,
Et ton coursier se renverser,
Pour le chagrin que tu me causes!

A MES AMIS.

L'HIVER à pas lents
Descend des montagnes,
Et ses voiles blancs
Couvrent nos campagnes:
Bordé de vapeurs,
L'œil de la Lumière
Teint de l'hémisphère
La robe légère
En pâles couleurs:
La hache résonne
Au pied des ormeaux
Que le temps couronne:
Comus abandonne
Les riants berceaux
Où, durant l'automne,
Le jus de la tonne
Coulait à longs flots:
La fumée obscure
S'élève des toits:
Déja les vents froids
Glacent la nature:
L'arbre est sans verdure,
L'onde sans murmure,
Et l'oiseau sans voix.

Amis! vos Pénates
Vous servent d'abris,

Pendant que j'écris
Ces rimes ingrates :
Près de vos foyers,
Tristes casaniers,
Brûlant un vieux hêtre,
Vous dites peut-être :
O douce saison !
Quand tes fleurs nouvelles
M'inviteront-elles
A fuir ma prison !
Quelque lourd volume
Occupe vos yeux ;
Un travail poudreux
Sans fruit vous consume.
A quels soins, hélas !
Votre ame se livre,
Dans l'espoir de vivre
Après le trépas !
Le printemps s'efface
Et se reproduit ;
Mais rien ne remplace
Le plaisir détruit :
Le volage fuit
Sans laisser de trace.
Ah ! qu'au gré du temps
Ma muse périsse,
Mais que je jouisse
De tous mes instants !
Parfumons nos têtes,
Et dans un festin,

Au bruit des tempêtes,
Chantons nos conquêtes,
L'Amour et le vin!
Tandis que la neige,
De ses tourbillons,
Blanchit nos maisons
Que l'hiver assiège,
Demeurons assis
Près de nos bergères,
Et dans nos pleins verres
Noyons les soucis!
Dans la tombe noire,
Quand j'irai sans gloire
Joindre mes aïeux,
Je veux qu'on publie:
Il n'eut point l'envie
D'illustrer sa vie;
Mais il fut heureux.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

ROMANCES.

ROMANCES.

ARTUR ET LUCY.

Au bord d'une mer écumante,
Jadis vivait dans un châtel
Une jeune fille innocente,
Près d'un tuteur dur et cruel;
Il allait à sa destinée
De cet enfant unir le sort:
Pour elle, avant son hyménée,
Elle voulait subir la mort.

A peine à sa quinzième année,
Lucy brillait comme une fleur,
Et cette belle infortunée
Avait déja donné son cœur.
Que pouvait sa flamme amoureuse
Contre des murs et des verroux?
Mais, las! quand on est malheureuse,
Le bien d'aimer devient si doux!

Artur n'avait point de richesse;
Il était simple bachelier:
Dans le logis de sa maîtresse
Il va s'offrir pour écuyer:
Sous ce titre il voyait sans cesse

Le jeune objet qu'il adorait ;
Mais une duegne traîtresse
Sut découvrir leur feu secret.

Lisard, enflammé de colère,
Bannit Artus de sa maison ;
Et Lucy, triste et solitaire,
Fut mise au fond d'un noir donjon.
Quand le jour commençait de naître,
Les yeux attachés sur les flots,
Auprès d'une étroite fenêtre
Elle poussait mille sanglots.

Un jour que la pauvre captive
Pleurait, songeant à son amour,
Une voix touchante et plaintive
S'élève du pied de la tour :
Elle entend la voix qui l'appelle,
Regarde au travers des barreaux,
Et dans une faible nacelle
Voit son amant au bord des eaux.

Adieu, dit-il, ma douce amie !
Qu'il te souvienne un jour de moi !
Adieu ! je renonce à la vie,
Ne pouvant plus vivre pour toi.
Je vais contre les infidèles
Trouver la mort dans les combats ;
Quand tu recevras ces nouvelles,
Donne des pleurs à mon trépas !

Mais vois l'excès de ma misère,
Et prends pitié de mes tourments !
Accorde une grace dernière
Au plus malheureux des amants !
Je vais faire un bien long voyage,
Peut-être pour ne plus te voir :
Ah ! Lucy, que j'obtienne un gage
Qui calme un peu mon désespoir.

Lucy frémit à ce langage;
Et pour lui montrer ses douleurs,
Elle jeta sur le rivage
Un mouchoir trempé de ses pleurs.
Son amant le saisit bien vîte,
Cent fois le baise avec transport,
Le met sur son sein qui palpite,
Et laisse enfin ce triste bord.

Bientôt, dans un songe terrible,
L'esprit frappé de noirs tableaux,
Lucy voit ce mortel sensible
Errer autour de ses rideaux :
Quel réveil, lorsqu'à la lumière
Du pâle flambeau de la nuit,
Elle revoit cette ombre chère
Paraître encor près de son lit !

Dès-lors, quand la vague bruyante
Vient se briser contre ces murs,
Quand une chouette effrayante

Se plaint sur ces dômes obscurs ;
Quand les vents, dans les soirs d'automne,
Promènent leurs sons gémissants,
Partout l'ombre qui l'environne
Semble répondre à ses accents.

Un jour, un courier se présente ;
Lucy l'aborde en frémissant :
Il rend à la plus tendre amante
Son mouchoir inondé de sang :
Elle y fixe un regard farouche ;
Son cœur s'enfle ; elle veut crier ;
Il sort un soupir de sa bouche,
Et ce soupir est le dernier.

LES REGRETS

D'UNE AMANTE.

Une jeune bergère,
Les yeux baignés de pleurs,
A l'écho solitaire
Confiait ses douleurs;
Hélas! loin d'un parjure,
Où vais-je recourir?
Tout me trahit dans la nature,
Je n'ai plus qu'à mourir.

Est-ce là ce bocage
Où j'entendais sa voix,
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous servit tant de fois?
Cet asyle champêtre
En vain va refleurir;
O doux printemps! tu viens de naître,
Et moi, je vais mourir!

Que de soins le perfide
Prenait pour me charmer!
Comme il était timide
En commençant d'aimer!
C'était pour me surprendre

Qu'il semblait me chérir:
Ah! fallait-il être si tendre,
Pour me faire mourir?

Autrefois sa musette
Soupirait nos ardeurs;
Il parait ma houlette
De rubans et de fleurs:
A des beautés nouvelles
L'ingrat va les offrir,
Et je l'entends chanter pour elles,
Quand il me fait mourir.

Viens voir couler mes larmes
Sur ce même gazon
Où l'Amour, par ses charmes,
Egara ma raison:
Si dans ce lieu funeste
Rien ne peut t'attendrir,
Adieu, parjure! un bien me reste;
C'est l'espoir de mourir.

Un jour viendra, peut-être,
Que tu n'aimeras plus:
Alors je ferai naître
Tes regrets superflus:
Tu verras mon image;
Tu m'entendras gémir;
Tu te plaindras, berger volage,
De m'avoir fait mourir.

L'ORAGE.

Nise était dans son aurore,
Et sur son sein agité
Déja commençaient d'éclore
Les trésors de la beauté:
Sur ses lèvres demi-closes
Erraient déja les soupirs,
Comme autour des jeunes roses
On voit voler les Zéphirs.

Nise avait vu le feuillage
Seize fois naître et mourir:
Silvandre était du même âge;
C'est l'âge heureux du plaisir:
Ils s'aimaient d'amour si tendre
Qu'on doutait, voyant leurs feux,
Qui de Nise ou de Silvandre
Etait le plus amoureux.

Dès que Nise était absente,
Tout affligeait son amant;
Loin de lui, sa jeune amante
Souffrait le même tourment:
Ils allaient aux mêmes plaines
Faire paître leur troupeau,
Buvaient aux mêmes fontaines,
Dansaient sous le même ormeau.

Si l'un chantait un air tendre,
L'autre aimait à le chanter :
Nise, en écoutant Silvandre,
Sentait son cœur palpiter :
Silvandre était dans l'ivresse
En l'écoutant à son tour,
Et l'interrompait sans cesse
Par des baisers pleins d'amour.

Mais un jour, Nise frissonne,
Ses yeux se mouillent de pleurs,
Et son ame s'abandonne
A de secrètes terreurs.
Hélas, dit-elle, je tremble,
Et ne fais que soupirer !
Nous sommes si bien ensemble !
Faudrait-il nous séparer ?

Dans l'instant, le ciel se couvre ;
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre
Sortent la foudre et l'éclair :
Nise éperdue et tremblante
Tient son amant dans ses bras,
Et la flèche étincelante
Donne à tous deux le trépas.

Ils reposent sous l'ombrage
Où le ciel finit leurs jours ;
Sur les arbres du bocage

On a gravé leurs amours ;
Et sur la tombe paisible
Qui contient ces tendres cœurs,
Souvent un berger sensible
Aime à répandre des fleurs.

L'EXCÈS D'AMOUR.

HILAS fuyait les bergers,
Leurs jeux, leur gaîté champêtre.
Dieux ! sauvez-nous des dangers
Et des maux qu'amour fait naître !
Ayant laissé ses troupeaux,
Et sa flûte et sa houlette,
Il errait loin des hameaux,
Plein de sa douleur secrette.

Les nymphes et les pasteurs,
Par pitié, l'environnèrent.
Les uns lui donnaient des pleurs,
Et les autres le blâmèrent.
D'où venait ce tourment-là ?
Chacun voulait s'en instruire.
Il gémit, il soupira,
Et refusa de le dire.

Nise que rien ne charmait,
Aussi belle qu'inhumaine,

Nise, à son tour, s'informait
De la cause de sa peine;
Elle en parlait faiblement,
Et son air faisait comprendre
Que même en s'en informant,
Elle craignait de l'apprendre.

Le berger, levant ses yeux
Baignés d'un ruisseau de larmes,
Lui dit : Puissent mes aveux
Ne pas offenser vos charmes!
Je languis depuis le jour
Où vous vintes dans nos plaines:
Mon cœur prit un fol amour:
C'est vous qui causez mes peines.

Je pardonne à vos discours,
Lui répondit la bergère;
Mais sur vos feux pour toujours
Promettez-moi de vous taire.
Hilas, à cet ordre affreux,
Qu'il fit le serment de suivre,
Baissa son front douloureux,
Se tut....et cessa de vivre.

LE RENDEZ-VOUS.

MIRTILE brûlé pour Glicère
Des feux d'amour,
A la porte de la bergère
Disait un jour :
O ma charmante pastourelle !
Reconnais-moi !
Permets que ton amant fidèle
Entre chez toi !

Glicère l'avait vu paraître
Et l'entendit ;
Mettant la tête à la fenêtre,
Elle lui dit :
Quand ma mère sera couchée,
Reviens ce soir ;
Maintenant, Glicère empêchée
Ne peut te voir.

Le soir vient ; le plaisir appelle
L'heureux amant ;
Il frappe au logis de la belle
Bien doucement,
Et murmure à sa tendre amie
Deux ou trois fois :
Ouvre-moi vîte, je t'en prie,
Entends ma voix !

A ces mots, la jeune innocente,
Le cœur troublé,
Va, d'une main impatiente,
Tourner la clé;
Puis au berger fermant la bouche,
Lui dit tout bas:
Ma mère est là, sur cette couche;
Ne parle pas!

Elle avait un chapeau de rose,
Un corset blanc,
La collerette à demi-close,
Le sein tremblant,
Les cheveux flottants autour d'elle,
Et les pieds nus:
Dans ce désordre, elle était belle
Comme Vénus.

Je ne sais ce qu'à l'ingénue
Mirtile apprit:
Aujourd'hui, quand il la salue,
Elle rougit;
Et si l'on parle d'amourette
Et de ses jeux,
Glicère confuse et muette
Baisse les yeux.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

AUX MANES du marquis de Chauvelin...page 5

LE TEMPLE DE GNIDE.

Chant premier.....7

Chant second.....18

Chant troisième.....32

Chant quatrième.....38

LES SAISONS.

Chant premier. Le Printemps.....53

Chant second. L'Été.....66

Chant troisième. L'Automne.....81

Chant quatrième. L'Hiver.....96

HÉRO ET LÉANDRE, poème.....115

IDYLLES.

LIVRE PREMIER.

A Églé.....121

L'heureux Vieillard.....123

La vaine Promesse.....126

La Piété filiale.....page 128
L'Innocence de l'Amour.....130
Le Bouquet.....136
Les Époux.....139
Chant d'un Barde.....143
Le Baiser.....148
Vue de la Campagne, après une pluie d'Été.152
Le Bonheur.....154

LIVRE SECOND.

Le Ruban.....160
L'Hiver.....164
L'Oiseau.....166
Gallus.....168
Au Tombeau de Thémire.....171
L'Attente du Retour.....172
Les Ruses de l'Amour.....174
Les Tombeaux.....176
A l'Etoile du Jour.....179
La Soirée d'Hiver.....180
Le Village détruit.....183

LIVRE TROISIÈME.

L'Ecolier maître.....189
Promenade du Matin.....191
Le Sacrifice des petits Enfants.....194
Plainte d'une Bergère.....198

L'Enfant généreux.....page 200
L'Absence.....203
Syrinx et Pan.....205
L'Hermitage.....207
La Bergère perdue.....212
La Veillée de Vénus.....213

LIVRE QUATRIÈME.

La Solitude.....217
Les Adieux de Mélibée.....224
L'Amour pris par un Enfant.....228
Les Reproches.....229
Le bon Fils.....232
Les Plaisirs du Rivage.....234
Les dernières Plaintes.....235
Le Bain.....239
Les Regrets.....243
Les deux Ruisseaux.....246
Les Chansons.....247
Epilogue.....251

POÉSIES DIVERSES.

Le nouveau Philémon.....259
Epitre à Lisette.....263
La Rose.....265
Le Gage mutuel.....267

La Question indiscrète.....page 268
Le Consolateur.....269
A l'Aurore.....270
A mes Amis.....272

ROMANCES.

Artur et Lucy.....277
Les Regrets d'une Amante.....281
L'Orage.....283
L'Excès d'Amour.....285
Le Rendez-vous.....287

FIN DE LA TABLE.

627796

Digitized by Google